

AMANDINE CLEMENTE

CALLIANDRA

LA GLADIATRICE

TOME 1
LE RUBIS
DE ROME

NL

Résumé

À une époque où les croyances et les superstitions sont ancrées dans les esprits, une enfant jugée maudite se voit attribuer le nom de Fille de Pluton. Rejetée par ses parents, Calliandra est réduite en esclavage puis secrètement élevée dans l'art de la gladiature dans l'espoir de recouvrir sa liberté dans l'arène la plus célèbre : le Colisée. Un projet impensable pour beaucoup, une destinée hors du commun.

Quand une femme, devenue gladiatrice, fait trembler Rome tout entière. Plongez dans les intrigues secrètes de la Rome Antique...

DU MÊME AUTEUR

Bad boy, new romance, Numeriklivres 2017.

OceanofPDF.com

Amandine Clemente

CALLIANDRA

La gladiatrice

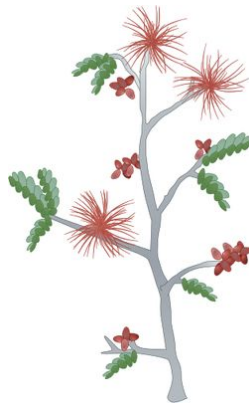
TOME 1 - Le rubis de Rome

numeriklivres.info

OceanofPDF.com

*Ce roman est dédié à ma fille
Qui a donné vie
au personnage de Calliandra.
Ma petite gladiatrice,
Ma dresseuse de dragons,
Ma guerrière.*

OceanofPDF.com



Le calliandra est un arbuste proche des mimosas
présentant des fleurs d'un rouge éclatant en plumets épars.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Prologue

Calliandra...

— Tu es promise à un grand avenir Calliandra. Un très grand avenir. Ne l'oublie jamais. Ceux qui ont vu en toi la fille de Pluton reconnaîtront bientôt leur erreur. Tu es Calliandra, digne petite-fille de Martial Benus, enfant maudite et rejetée par les Romains, mais pierre précieuse à mes yeux. Je vais mourir, mon heure est venue de partir. Je te confie aux bons soins de mon épouse. Je prie les Dieux pour qu'elle achève ce que nous avons commencé ensemble. Tu feras trembler Rome, Calliandra. L'arène tout entière scande déjà ton nom. Tu gagneras ta dignité et ta liberté et un jour, nous nous rejoindrons.

L'homme qui se trouvait en face de moi était âgé. Son teint se faisait de plus en plus pâle, son souffle, difficile. Il avait puisé dans ses dernières forces pour prononcer ses paroles bienveillantes au détriment de celle qui était sa femme et qui attendait, feignant la douleur et le chagrin, derrière moi. Il posa une main presque glacée sur ma joue sans me quitter des yeux. Les mots qui sortaient de sa bouche valaient mille caresses et je les aurais écoutés pendant des heures sans ciller, le sourire aux lèvres, si le trépas n'était pas présent dans la pièce, menaçant, chuchotant, impatient. Je ne croyais pas en ces Dieux que les Romains vénéraient tant, mais j'aurais tout donné pour qu'ils me laissent mon grand-père un peu plus longtemps. Tout. Je les aurais priés, implorés, suppliés. Mais l'heure était venue de se résoudre, d'abandonner.

Je savais qu'à son dernier souffle, mon existence ne serait plus jamais la même. J'avais grandi à l'abri des menaces, derrière son ombre protectrice,

sous ses yeux vigilants. Plus rien ne serait pareil. Les spectres de la folie pousseraient les romains à m'abattre, à m'offrir en sacrifice pour vénérer leurs Dieux, et son épouse, Tullia, ne ferait absolument rien pour les en empêcher. Je n'ai jamais connu ma grand-mère paternelle. Tullia a toujours fait partie de mes souvenirs d'enfance comme un serpent rampant dans la demeure familiale, insufflant son venin dans les méandres des pauvres esprits égarés qu'elle invitait à des festins indécents où le vin coulait à flots. Les convives venaient admirer le monstre que son ludus abritait. La tristement célèbre fille de Pluton. L'enfant née avec les cheveux couleur de flamme, couleur de sang. Calliandra, la femme aux cheveux rouge.

— Vous m'avez sauvée, protégée, aimée comme un père. Mon cœur est à jamais esclave de votre amour et de votre affection. Je saurai me montrer digne de votre confiance.

Une larme roula sur ma joue. Une immense tristesse envahit mon être tout entier. Je l'aimais tant. Je pris sa main dans la mienne et la portai à mes lèvres pour l'embrasser. Martial semblait si fragile. Un enfant. J'entendis le froissement d'un tissu dans mon dos. Tullia tendait les couvertures sur le corps affaibli. Un geste qui me signifiait qu'il était temps que je m'en aille, que je les laisse seuls, que je l'oublie.

— Je vous aime grand-père, murmurai-je à son oreille, les yeux rougis, avant de m'éclipser sans faire le moindre bruit, tête baissée, le visage grave. Je venais de tourner le dos au bonheur.

I. La naissance

— L'enfant arrive ! hurla un homme en dévalant les escaliers pour rejoindre l'aire d'entraînement des gladiateurs. L'enfant arrive !

Il s'arrêta brusquement face aux deux hommes qui observaient attentivement l'entraînement de ces héros tant appréciés de la foule, ces titans aux muscles saillants et parfaitement dessinés pour lesquels certaines épouses romaines avaient osé quitter leur mari, conduites par la folie des cris, des acclamations et des fantasmes nocturnes qui brûlaient leur couche. Martial Benus était un lanista. Peu connu, possédant un nombre limité de gladiateurs, prisonniers de guerre ou hommes libres volontaires venus régler leurs dettes, mais passionné par ce qu'il considérait comme un art. Il était fier de son ludus mais son jeune fils, Tibérius, ne semblait guère partager son intérêt, préférant la politique aux glaives, désirant ardemment se faire une place au Sénat. Sa jeune épouse, Litia, attendait leur premier enfant et toutes les offrandes dédiées aux Dieux exprimaient un même et unique souhait : avoir un garçon, un héritier. Le couple était venu passer quelques jours dans le ludus à la demande de Martial qui regrettait la distance qui le séparait de son fils unique. L'enfant ne devait pas naître avant plusieurs semaines, mais Cérès, déesse de la fécondité, semblait en avoir décidé autrement.

— Vite, vite, elle vous réclame, poursuivit l'esclave, essoufflé en s'adressant à Tibérius.

Martial acquiesça et posa une main tendre et pleine de fierté paternelle sur l'épaule de son fils. Il le regarda ensuite s'éloigner puis reporta son attention sur ses dieux de l'arène, un sourire sur les lèvres.

Un cri vint le sortir brutalement de sa contemplation quelques minutes plus tard. Un hurlement à déchirer les cieux, suivi de plaintes et de lamentations qu'Orphée lui-même n'aurait pu chanter. Tullia apparut sur le balcon surplombant l'aire d'entraînement. Elle appuya ses mains sur le rebord, donnant l'impression de chercher de l'air frais pour emplir ses poumons. La palla qu'elle portait habituellement sur ses épaules glissait dans son dos, touchant presque le sol. Ses cheveux n'étaient plus adroitement tressés, mais des mèches éparses s'échappaient du nœud en soie rose tendre. Son teint paraissait d'une pâleur extrême, inquiétante.

— Mon époux ! Venez vite.

Le cœur de Martial cessa de battre une seconde, juste le temps d'imaginer le pire : l'enfant mort-né, la mère souffrante ou peut-être décédée également. Il se précipita à l'intérieur de la demeure pour rejoindre son fils et le découvrit figé devant la couche de sa jeune épouse, les yeux exorbités, la bouche ouverte, des perles de sueur germant sur son front, les bras tendus le long de son corps. Il donnait l'impression d'avoir été pétrifié par Méduse elle-même. Martial suivit son regard et découvrit que Litia était toujours en vie, les jambes tâchées de sang, le buste redressé, de l'épouvante dans les yeux. Le cri d'un nouveau-né résonna et envahit toute la pièce. Martial chercha à définir l'endroit d'où il venait, mais n'aperçut aucun enfant, ni dans les bras de la mère ni dans le lit. Il se rapprocha lentement, incapable de prononcer le moindre mot tant l'atmosphère paraissait étrange et lourde. Plus bas, derrière le lit, sur le sol, se débattait un tout petit corps tremblant, recouvert d'une épaisse couche blanchâtre ensanglantée par endroits. Il semblait avoir été jeté là, sans ménagement. Personne n'avait jugé bon de l'essuyer et de le border dans des draps chauds et accueillants. Martial se pencha sur le nouveau-né. Il s'agissait d'une fille, mais cela ne pouvait expliquer une telle réaction. Il s'approcha davantage, la frôlant presque du bout des doigts et aperçut alors sur son crâne si fragile un fin duvet rouge vif.

— Cette enfant est maudite, hurla Litia en tendant les bras vers son époux pour qu'il l'aide à se relever. Il faut la noyer ! L'offrir en offrande à Pluton.

Martial ne réagit pas. Il semblait hypnotisé par le nourrisson aux fins cheveux couleur de flamme. Outre cette particularité extraordinaire, l'enfant présentait des traits d'une grâce incroyable et était d'une beauté saisissante. Le bébé criait toujours lorsque Martial posa sa main sur son front. A son contact, ses pleurs cessèrent immédiatement et Martial eut l'impression qu'un échange de regards d'une intensité dérangeante et bouleversante était en train de se produire, figeant le temps, faisant disparaître toutes les personnes présentes dans la pièce. Un lien invisible s'enroula autour des poignets de Martial, un fil délicat, mais solide. Les yeux qui semblaient le regarder avaient creusé dans son cœur une cicatrice cuisante et délicieuse. Il saisit un drap et recouvrit l'enfant pour la réchauffer avant d'essuyer doucement son visage. Une âme adulte paraissait habiter ce tout petit corps si tendre, si fragile.

— Que faites-vous, père ? demanda Litia, une expression de dégoût gravée sur son visage. Demandez aux esclaves de précipiter ce bébé de la roche Tarpéienne. Les Dieux l'ont maudite. Nous ne pouvons pas laisser notre nom être souillé par cette naissance.

Martial contourna le lit sans un regard pour celle qui venait de parler. Il tenait fermement le nouveau-né contre sa poitrine, insensible aux murmures qui s'élevaient dans son dos. Il semblait chuchoter à son oreille tout en marchant doucement. Il s'arrêta brusquement et ordonna à l'esclave qui se trouvait près de lui :

— Va chercher la nourrice. L'enfant doit avoir faim.

— Oui, maître, répondit l'esclave en s'inclinant légèrement.

— Père ! s'offusqua Tibérius.

— Ta femme souhaite jeter votre enfant dans un précipice. Je n'attends guère d'elle qu'elle la nourrisse. Pothélée s'en chargera.

Tibérius s'arrêta dans son élan, la bouche entrouverte. Il prit le temps d'observer sa fille et se rapprocha doucement d'elle en tendant la main pour la poser sur son front. Le contact avec sa peau chaude et encore moite lui arracha une grimace de dégoût. Il ne parvenait pas à détacher son regard des petites mèches rouges qui recouvraient le crâne encore souple de l'enfant.

— C'est au-dessus de mes forces, bredouilla-t-il en reculant. Ses yeux sont étranges. Son visage aussi. Ses cheveux... Elle n'est pas humaine. Comment as-tu pu engendrer une telle chose ? demanda-t-il à sa femme.

— Mon époux, mon cher époux, suffoqua Litia en se jetant à ses pieds.

— Les Dieux nous en veulent, siffla-t-il sans un regard pour la femme qui se traînait devant lui, sa stola tout ensanglantée, le teint livide. Nous n'aurions pas dû séjourner à Rome. Cette ville sent la mort et la décadence.

— Les Hommes sont partout les mêmes, répondit Martial en tendant l'enfant à Pothélée. Ta femme n'y est pour rien, Rome n'y est pour rien. La petite a besoin de ses parents.

— Je ne la ramènerai pas chez nous. Je ne veux pas de ce bébé, rétorqua Tibérius. Litia, nous partirons demain.

— Partir ? interrogea Tullia qui semblait avoir soudainement retrouvé la parole. Vous ne pouvez pas partir sans elle, ajouta-t-elle en pointant du doigt l'enfant que Pothélée tenait contre son sein. Il est hors de question que nous gardions ce monstre entre nos murs !

— Tais-toi, ordonna Martial. La petite restera avec nous le temps que mon cher fils recouvre ses esprits et qu'il revienne la chercher en implorant mon pardon pour cette folie.

— Je ne reviendrai pas récupérer l'enfant, père. Nous dirons que le bébé est mort après l'accouchement. Tout cela n'a jamais existé. Je ne reviendrai pas sur ma décision et vous devriez en faire de même. Elle portera malheur à cette demeure. Elle n'est pas humaine.

— Ce n'est qu'un nourrisson, reprit Martial, le visage dur, le regard sévère. Vous êtes tous devenus fous. Elle reste et personne ne lui fera du

mal. Est-ce bien compris ? ajouta-t-il à l'adresse de sa femme.

— Oui. Mais Pothélée s'en chargera, répondit Tullia en s'éloignant d'un pas décidé.

Martial se pencha sur l'enfant et glissa un doigt sous son menton. Il eut l'impression de lire un sourire sur ses lèvres, de voir briller quelque chose dans ses yeux verts. Elle le fascinait, le troublait, l'hypnotisait. Il n'avait jamais rien vu de plus beau, de plus délicat que ce visage, de plus étrange que cette petite créature qui venait de naître, mais qui paraissait pourtant déjà tout connaître du monde et du cœur des Hommes. Pothélée se décala sur le côté pour laisser son maître admirer l'enfant. Elle le découvrit heureux, lui qui semblait toujours triste et cette image lui plut. Ils échangèrent un regard complice, effaçant un instant les barrières qui les séparaient, puis ils portèrent leur attention sur l'enfant qui remuait les pieds comme un bébé de plusieurs mois.

— Elle est très vive, murmura Pothélée, enchantée de sentir ce petit corps chaud contre son sein.

— Elle est parfaite, répondit Martial dans un souffle pour ne pas être entendu avant de se redresser pleinement et de parler d'une voix forte et claire en direction de son fils et de sa femme : Elle s'appellera Calliandra et nous la garderons entre ces murs comme étant la fille de Pothélée, une esclave de confiance qui saura prendre soin d'elle. Je refuse d'ébruiter cette histoire. J'ai bien trop honte de vous. Vouloir assassiner sa propre fille. Reposez-vous, profitez de cette demeure, mais demain, à l'aube, partez sans me saluer. La déception est grande.

II. De feu et de flammes

Calliandra...

Martial veillait sur moi avec bienveillance depuis mon plus jeune âge. Je vivais dans son ludus avec ma mère, Pothélée, l'esclave de Tullia. Il nous traitait avec respect, mais je sentais souvent ses yeux sur moi qui me suivaient, me surveillaient. J'avais toujours l'impression d'y lire de l'admiration, de la tendresse, de l'affection. Je savais pertinemment que j'étais une privilégiée dans cette demeure contrairement aux autres esclaves qui ne recevaient pas tant de la part de leur maître même si ce dernier veillait toujours à être bon. Tullia était plus sévère que lui, plus dure et elle ne m'aimait pas. Cela transpirait par tous les pores de sa peau. Elle me vouait une haine sans limites et faisait tout son possible pour le dissimuler.

Les murmures qui accompagnaient mes passages étaient devenus une habitude, un chant mélodieux dont mes oreilles s'accoutumaient volontiers. Je n'étais pas dupe, je savais bien ce qui les engendrait. Des hôtes de haute réputation faisaient le déplacement à la demande de Tullia pour venir observer la créature de Pluton, l'enfant maudite à la chevelure de feu et de flammes. Elle m'exposait alors comme un trophée, répétant sans cesse que seule une esclave pouvait engendrer pareille étrangeté et que cela montrait bien leur infériorité. J'avais de la peine pour ma mère qui était si douce et si bienveillante. Martial mettait souvent fin aux discours de sa femme et détournait l'attention par tous les moyens. Il s'en suivait des querelles sans fin entre les époux suite au départ des convives. Martial prenait ma défense, je l'entendais crier pour effacer ma différence, mais c'était peine perdue.

Les esclaves, les gladiateurs, les romains, tous voyaient en moi une énigme soit fascinante, soit repoussante.

Je ne l'avais jamais appelé maître. Ma langue s'y refusait et mon cœur me dictait de ne pas le faire. Il ne me l'avait jamais demandé. Encore un privilège. Il me laissait jouer sur l'aire d'entraînement des gladiateurs et riait aux éclats lorsque je brandissais une dague face à un mirmillon qui faisait bien cinq fois mon poids. Il demandait alors au doctore de m'enseigner quelques rudiments des combats de gladiateurs et je l'écoutais, émerveillée, en essayant de reproduire tous ses conseils.

— Tu te bats comme une fille, grondait ce dernier pour me provoquer.

Je redoublais alors d'efforts pour lui prouver le contraire même si je savais que sa remarque n'était qu'une petite attaque destinée à me faire véritablement progresser.

Ma présence sur l'aire d'entraînement devint de moins en moins exceptionnelle et prit des allures de régularité qui me firent réfléchir. Martial semblait tenir à me voir manier l'épée, parfois deux à la fois, et m'appelait souvent tendrement ma petite dimachère.

— Qu'est-ce qu'un dimachère ? avais-je demandé à Spiculus, le doctore.

— Il s'agit d'un type de gladiateur. Il combat avec une dague dans chaque main. Il se fait rare, mais le maître a remarqué que tu étais habile de tes deux mains et il essaie de te faire exploiter cette qualité.

— Je ne suis pas un gladiateur, avais-je répondu en souriant, encore ignorante des enjeux.

Doctore avait incliné la tête et ma remarque était restée sans réponse.

Ma mère n'aimait pas me voir au milieu des gladiateurs, petite et menue, encore si fragile face à ces titans. Elle ne me disait rien parce qu'elle savait que telle était la volonté de Martial. Ils semblaient proches tous les deux et entretenaient une relation particulière. Peut-être était-ce pour cette raison que je me sentais privilégiée. Douze ans à peine et je combattais auprès des

géants. Ce n'était qu'un jeu bien sûr, mais quelque chose me disait que je n'y jouais pas pour rien.

— Pourquoi tu cours partout comme ça ? me demanda doctore, un jour où j'avais décidé d'opter pour la diversion plutôt que l'attaque frontale.

— Parce que je cours vite et que tu es plus lent que moi. Regarde.

J'avais posé mes épées sur le sable et j'avais reculé de quelques mètres sous le regard intrigué de Spiculus. Je m'étais ensuite immobilisée puis j'avais fléchi les jambes pour prendre de l'élan. J'avais couru dans sa direction, mais il n'avait pas fait le moindre mouvement pour m'éviter. Le vent caressait ma peau, quelques grains de sable venaient fouetter mon visage, mais c'était trop agréable pour me gêner. Spiculus ne se trouvait plus qu'à quelques centimètres de moi, je m'étais penchée pour ramasser mes épées, sans ralentir, puis j'avais poussé sur mes jambes pour m'élever le plus haut possible, tournoyant dans les airs comme un oiseau avide de liberté. J'étais retombée sur mes pieds derrière le doctore qui n'avait toujours pas bougé et j'avais pointé mes deux épées vers le creux de ses genoux, une jambe repliée sous mon poids pour être à la bonne hauteur. Un sourire triomphant s'était dessiné sur mes lèvres lorsque Spiculus s'était retourné, abasourdi.

— Dans l'arène, je t'aurais coupé les deux jambes, avais-je dit sans me départir de mon sourire.

Le visage de Spiculus était devenu plus sérieux, plus grave. Je voyais une certaine fierté briller dans ses yeux ainsi qu'une lueur de soulagement.

— Où as-tu appris à faire ça ? m'avait-il demandé.

— Ici, entre ses murs, seule.

— Il faut montrer ça à notre maître.

— Pourquoi est-ce si important ? J'ai l'impression que vous me cachez quelque chose. Martial ne me regarde plus de la même façon. Je dois m'entraîner tous les jours. Je pensais que c'était un jeu.

Le doctore ne m'avait pas répondu, mais, en passant près de moi, il avait posé une main solide sur mon épaule en hochant la tête avant de murmurer :
— Petite, tu es faite d'une matière surprenante. De feu et de flammes.

OceanofPDF.com

III. Révélations

Le ludus dans lequel vivait Calliandra ne possédait pas la grande renommée du célèbre ludus magnus romain. Les gladiateurs qui évoluaient auprès de Benus n'avaient que peu de chance de s'illustrer parmi les plus grands héros de l'arène. Pour se faire remarquer, il fallait être le meilleur. Martial se contentait des combats qui avaient lieu entre les grandes rencontres pour combler les attentes des spectateurs. Il avait pourtant connu son heure de gloire avec l'un de ses titans qui avait su atteindre la lumière : Spiculus. Il était devenu célèbre et la foule scandait son nom avec frénésie à chacune de ses apparitions. Malheureusement, il fut blessé lors d'un combat et ne parvint jamais à retrouver le niveau d'excellence qui lui avait permis d'être parmi les plus grands. Martial avait alors décidé d'en faire un doctore de talent.

Les choses s'apprêtaient à changer et Martial l'avait bien deviné. La naissance de Calliandra attirait les curieux, suscitait les débats, mais, à la voir se battre avec ses deux épées bien ancrées dans ses mains menues, il savait qu'elle allait déclencher bien plus encore que de simples questions. Il n'avait cessé de veiller sur elle, empêchant son épouse d'intervenir. Il connaissait son aversion pour la jeune fille, elle ne s'en cachait pas. Elle lui reprochait depuis sa naissance de l'avoir gardée et protégée au détriment du bon sens et de la volonté des Dieux. Elle aurait souhaité que Calliandra soit traitée comme une esclave et la liberté qu'elle possédait entre les murs du ludus lui était insupportable. Tullia ne comprenait pas pourquoi Calliandra passait des journées entières à s'entraîner et lorsqu'elle demandait à son mari de l'éclairer, ce dernier éludait la question d'un geste de la main. Depuis l'arrivée de Calliandra, leur couple n'était plus le même, un fossé

les séparait désormais et les époux ne partageaient plus la même couche. Le dialogue était devenu infructueux et destructeur, l'amour, illusoire.

Calliandra courait dans la galerie qui rejoignait l'aire d'entraînement. Elle n'avait que douze ans, mais son intelligence n'échappait à personne. Elle était vive, d'une beauté incontestable, l'esprit bien plus riche que celui d'un grand nombre d'adultes. Martial aimait discuter avec elle ou jouer aux échecs. Elle gagnait souvent et souriait. Ce sourire-là provoquait toujours en lui des vagues étranges de satisfaction. Elle aimait courir dans le ludus, une habitude qu'elle avait développée même la nuit lorsqu'elle ne parvenait pas à dormir. Quand personne ne la regardait, elle s'amusait à prendre appui sur les murs en briques pour sauter. Elle se lançait des défis, toujours plus haut, toujours plus fluide. Elle entretenait sa souplesse tous les jours et sa mère riait souvent de la voir se contorsionner avant d'aller au lit. Elle lui disait qu'elle avait la légèreté d'un oiseau, la grâce d'une lionne.

À ses douze ans, Calliandra décida de montrer ce talent si particulier au doctore qui l'entraînait de plus en plus souvent. Elle ne savait pas vraiment si cela allait l'impressionner, mais elle sentait qu'il fallait qu'elle se démarque, qu'elle soit différente et qu'il pesait sur ses frêles épaules des attentes démesurées. Elle ignorait d'où lui venait ce sentiment, mais il persistait et demeurait vivace, se renforçant même un peu plus chaque jour.

Spiculus la regarda tournoyer dans les airs et fut pris au dépourvu lorsqu'elle atterrit derrière lui, ses deux lames dangereusement proches de ses jambes. Il la dévisagea un instant, stupéfait par cette enfant capable de voler et d'avoir une telle maîtrise de son corps. Il sentit monter en lui une vague de fierté immédiatement freinée par les flots de l'inquiétude. Elle était prête, elle était même destinée. Comment son maître avait-il su ? Dès sa naissance. Qu'elle serait un être à part.

— Il faut montrer ça à notre maître.

Le doctore mena sa petite protégée au tablinum, le bureau où le maître recevait ses hôtes importants pour régler des affaires qui ne concernaient

que lui, à l'abri des oreilles indiscrètes de son épouse. Cette pièce était richement meublée et décorée avec le plus grand soin. Martial prêtait une grande attention aux détails ainsi qu'à l'apparence. Il connaissait assez bien les Hommes pour savoir qu'ils accordaient beaucoup trop d'importance au paraître et qu'un laniste de goût était toujours plus susceptible de séduire les serpents qu'un laniste apparemment médiocre. Le bureau était visible depuis l'atrium, l'espace permettant d'accéder à toutes les pièces de la villa et s'ouvrait sur un jardin qui possédait en son centre un bassin d'eau entouré de colonnes, le péristyle. Spiculus aperçut son maître, penché sur une table, une plume de roseau à la main, l'air concentré. Martial sentit sa présence, car il releva immédiatement la tête et l'invita d'un signe de la main à entrer.

— Maître, pardonnez-moi, j'ai pensé que vous aimeriez voir ça.

— Voir quoi ? demanda Martial sans quitter des yeux la jeune Calliandra qui se tenait aux côtés du doctore.

— Calliandra a trouvé le moyen de m'impressionner, maître. Souhaitez-vous venir sur l'aire d'entraînement pour qu'elle éclaire mes propos ?

Martial posa sa plume dans l'encrier et se leva en acquiesçant. Il ne put s'empêcher de glisser une main affectueuse dans les cheveux de Calliandra en passant à côté d'elle. Elle lui sourit et il vit mille lumières dans ce sourire-là.

Spiculus ordonna à l'un de ses hommes, un gladiateur celte, prisonnier de guerre, de se poster en face de Calliandra. Le Celte esqua un sourire ironique en dévisageant l'enfant qui l'attendait de pied ferme, une épée dans chaque main.

— Un moineau ? C'est tout ce que vous avez à me proposer doctore ? ricana le gladiateur en s'avançant.

— Tibalte, cesse de te plaindre. On dirait une jeune vierge effarouchée, répondit Spiculus.

Tibalte, loin de se vexer, sourit de plus belle. Spiculus et lui avaient pour habitude de se livrer à ce genre de querelle. Les deux hommes s'appréciaient et se faisaient confiance. Avec le temps, ils étaient devenus amis et se respectaient malgré les apparences.

— Allez, va pour le moineau. J'ai un petit creux, elle fera l'affaire, rajouta le Celte en toisant Calliandra qui soutint fièrement son regard, une lueur de défi dans les yeux.

— Bien. Mettez-vous en place, ordonna Spiculus. Commencez !

Tibalte s'élança à la rencontre de la jeune fille, l'épée tendue, le pas confiant, mais Calliandra fit volte-face et chercha du regard l'appui le plus proche sur lequel elle pourrait prendre son envol. Ses yeux s'arrêtèrent sur l'une des colonnes qui soutenaient le petit balcon qui surplombait l'aire d'entraînement. Elle n'hésita pas une seconde, courut dans sa direction, posa un pied sur le fût cannelé et s'élança le plus haut possible afin d'éviter l'attaque frontale de Tibalte. Le Celte se figea, le temps de voir le corps de Calliandra effectuer une boucle au-dessus de sa tête avant de retomber sur ses pieds quelques mètres plus loin. Le gladiateur siffla de surprise, mais ne laissa pas de répit à son adversaire. Il courut dans sa direction assez vite pour la désarmer d'un coup de scutum, un grand bouclier cintré, porté à son épaule. Calliandra perdit l'équilibre et roula sur le sol pour s'éloigner de la menace.

— Viens me chercher, dit-elle à Tibalte en se relevant, un sourire sur les lèvres.

Le gladiateur lui sourit en retour, visiblement amusé par la combattivité de celle qu'il prenait pour une proie trop facile. Calliandra le prit au dépourvu en courant droit sur lui et en s'envolant une nouvelle fois dans les airs, sans l'aide d'un appui, avec la seule force de ses jambes encore si frêles. Le Celte n'eut pas le temps de se retourner, il sentit la pointe d'une lame effleurer sa nuque.

— Bien joué petite, ajouta-t-il comme pour répondre à cette lame insistante qui aimait se presser contre sa chair. Vraiment, je suis surpris.

Sur ces mots, il se retourna avec une rapidité impressionnante, glissa son bouclier sous les pieds de Calliandra qui retomba sur le dos, le souffle coupé. Le Celte pointa sa dague sur la gorge de la jeune fille avant de faire glisser une mèche de ses cheveux sur la lame.

— Surprenante petite chose, murmura Tibalte, hypnotisé par les reflets rougeoyants qui dansaient sur l'acier. Vraiment surprenante. Tu feras une excellente gladiatrice, ajouta-t-il en lui tendant la main pour l'aider à se relever.

Un rire de satisfaction s'éleva dans leur dos. Martial vint à leur rencontre et posa une main protectrice sur l'épaule de Calliandra, comme il le faisait souvent. Elle chercha dans ses yeux une approbation, un jugement positif sur ce qu'il venait de voir et ne fut pas déçue d'y trouver de la fierté et de la joie.

— Suis-moi petite, dit-il en l'entraînant avec lui, nous devons parler. Depuis longtemps, nous aurions dû parler.

Calliandra le suivit en silence, elle sentait sur son visage le souffle du changement, elle savait au fond d'elle ce qui se tramait dans l'ombre des secrets enfouis. Ils empruntèrent la galerie et se rendirent dans l'atrium. En son centre, un petit bassin, appelé l'impluvium, était destiné à recevoir les eaux de pluie. Martial invita Calliandra à s'asseoir sur une banquette. Il passa ses mains sur son visage et souffla. Il avait l'air un peu fatigué et la douceur de ses traits s'était légèrement estompée.

— Je dois te dire certaines choses ma petite que tu devras impérativement garder pour toi. Est-ce que tu peux garder un secret ?

— Bien sûr. Je ne suis plus une enfant, répondit Calliandra.

— Tu n'es plus une enfant ? Mais tu n'as que douze ans.

— Disons que ça fait bien longtemps que vous ne me traitez plus comme une enfant, ajouta-t-elle, une note de nostalgie dans la voix. Pourquoi est-ce

si important de m'entraîner comme l'un de vos gladiateurs ? J'ai l'impression que vous voulez me jeter dans une arène. Mère n'aime pas cela.

Martial se sentit coupable, affreusement coupable. Peut-être aurait-il dû accepter la mise à mort du bébé quand ses parents l'avaient proposée ? Peut-être avait-il fait le mauvais choix, un choix égoïste ? Peut-être encore aurait-il dû saisir son fils par le cou et le forcer à accepter sa propre fille sans devoir la cacher par peur ou par crainte des rumeurs et des questions ? Mais il n'avait rien fait de tout cela et il était temps d'assumer les décisions prises douze années plus tôt.

— Pothélée t'a élevée comme sa fille, mais elle n'est pas celle qui t'a donné la vie. Ta véritable mère s'appelle Litia, elle est romaine. Ton père se nomme Tibérius, il est romain également. Il s'agit même de mon unique fils.

— Je ne comprends pas, murmura Calliandra qui sentait sa tête se faire de plus en plus lourde.

— Tu es née entre ses murs. Tes parents étaient venus nous voir quelques jours, tu devais arriver bien plus tard, ce n'était pas prévu. J'étais si fier quand le travail a commencé. C'était un honneur de devenir grand-père. Le sexe de l'enfant m'importait peu. J'ai un penchant tout naturel pour l'image de la famille et des liens qui nous unissent. Et j'allais te rencontrer, enfin, dès le premier jour de ton existence. Mais les choses sont devenues compliquées, très rapidement. J'ai entendu un cri, ma femme est venue me chercher, j'ai imaginé le pire. Je t'ai retrouvée sur le sol, petite chose fragile. Tes cheveux étaient déjà de cette couleur. Ton visage était d'une beauté stupéfiante et tu bougeais comme un bébé de plusieurs mois. Nous nous sommes regardés. J'ai eu l'impression que tu savais lire en moi, que tu savais que j'étais là pour toi.

— Je l'ai toujours su, d'aussi loin que je me souviens.

La voix de Calliandra n'était plus qu'un souffle à peine audible. Elle sentit ses yeux brûler. Elle retenait ses larmes. Il ne fallait pas pleurer.

— Tes parents...mon propre fils. J'ignore comment poursuivre un tel récit, dit Martial en prenant la main de sa petite-fille. Ils ont eu peur de toi. De ces flammes dans tes cheveux qu'ils ont attribuées à l'œuvre de Pluton. Ils ont refusé de te garder et ont souhaité te voir mourir. Je me suis opposé à leur souhait et j'ai demandé à Pothélée de prendre la place de Litia. Il a été convenu que ton identité ne serait pas révélée. Tu serais une enfant esclave, née entre ses murs et tolérée par tes maîtres pour les bons et loyaux services de ta mère, Pothélée. Je n'avais pas d'autres solutions pour te sauver. Je ne pouvais pas crier à tous les Romains que mon fils était capable d'infanticide et j'avais bien trop peur qu'un grand nombre d'entre eux parvienne à lui donner raison.

— Quel est le rapport avec le combat ?

— Je suis vieux ma petite. Un jour, je partirai. Tullia ne partage pas mon affection à ton égard comme tu l'as sûrement remarqué.

— Il faudrait être aveugle...

— Je sais qu'elle n'est pas toujours facile à vivre, sourit Martial en levant les yeux au ciel. Toujours est-il que j'ai peur pour ton avenir. J'ai peur de te voir donner en cadeau à un autre maître à ma mort. Tullia ne supportera pas ta présence sous son toit et malgré ses promesses, j'ai appris que les paroles des femmes s'apparentaient bien plus souvent au venin du serpent qu'à l'ambrosie des Dieux. J'ai donc décidé de faire de toi une gladiatrice. La première femme combattante. Je sais que dans l'arène tu as une chance de gagner le respect et, peut-être même, la liberté. Je refuse de te voir vendue comme une simple esclave qu'on traiterait à sa guise, sans dignité. Tous les hommes ne sont pas comme moi, Calliandra. Ici, les esclaves sont considérés comme des êtres humains. Ailleurs, comme du bétail sans âme et sans sentiment. Les gladiateurs sont des exceptions. Ils ont souvent la considération de leur laniste et les faveurs de la foule. Imagine Calliandra

l'effet que tu pourrais avoir sur les Romains : une femme qui sait se battre dans l'arène, une femme aux cheveux de feu qui tenterait d'arracher sa liberté, épée à la main.

— Vous voulez faire de moi un objet de curiosité ?

— Non petite. Un objet d'émerveillement. J'ai seulement peur de ne pas vivre assez longtemps pour que tu puisses combattre en mon nom et gagner ta liberté en étant toujours sous ma protection. Je prie les Dieux pour qu'il en soit ainsi. Mais si le pire devait arriver, tu serais prête pour réaliser cet exploit au nom d'un autre.

— Mère sait-elle que vous êtes en train de me dire tout cela ?

— Non. Mais elle connaissait mon projet depuis le début.

— C'est étrange.

— Quoi donc petite ?

— J'ai toujours su que vous n'étiez pas mon maître. J'ai toujours senti en vous cette bienveillance à mon égard, cette affection étrange. Je savais qu'un lien nous unissait. Je suis heureuse d'en avoir la confirmation. Je regrette seulement de ne pas être sortie des entrailles de Pothélée, mais de celles d'une vipère. Il n'est pas étonnant de naître avec des cheveux couleur de flammes lorsque ce sont les Enfers qui vous ont servi de demeure !

— Litia était très jeune.

— Ils ne sont jamais revenus me voir ? Vous voir ?

— Jamais petite. J'ai appris à vivre sans fils, moi qui étais un père aimant. Et la blessure infligée par son absence a été cicatrisée par ta présence. J'espère seulement pouvoir guérir la tienne désormais.

— Je n'ai aucune blessure. Ma mère m'aime et je l'aime en retour. Comme je vous ai toujours aimé.

IV. D'acier et de sang

Calliandra...

J'attendis qu'il s'éloigne pour laisser mes larmes couler. Une par une. Puis un torrent de larmes. Incontrôlable. Les Dieux devaient bien rire. Des picotements parcouraient mon bras droit et le rendaient douloureux. Ma tête était lourde. J'avais froid près du bassin rempli d'eau. Je me sentais seule, trop frêle, une ombre. L'image de Tibalte jaillit de manière incompréhensible dans mon esprit. Sa lame dansant dans mes cheveux. Il aurait dû me trancher la gorge, me laisser agoniser sur le sable. Mes propres parents m'avaient jugée indigne d'être leur enfant. Mais une femme t'a aimée comme le sien alors que rien ne l'obligeait à le faire murmura une voix dans ma tête. Cette idée me réchauffa un peu, mais des bruits de pas vinrent me tirer de ma torpeur. J'essuyai rapidement mes yeux et me levai pour partir.

— Reste là ! ordonna la voix de Tullia. Tu sembles bien pressée de t'enfuir je ne sais où.

Elle prit place sur la banquette où se trouvait Martial un peu plus tôt et planta ses yeux reptiliens dans les miens. Elle esquissa un sourire qui me fit froid dans le dos. Un vent glacé s'abattit sur mes épaules, pesant de tout son poids sur mes os gelés. Cette femme me faisait peur. Je la savais capable du pire et je ne parvenais toujours pas à comprendre comment Martial avait réussi à en tomber amoureux. Elle était plus jeune que lui. Mais cela n'expliquait pas tout. Bien sûr, elle avait de ses yeux émeraude qui savent séduire les cœurs les plus endurcis, mais si tôt qu'elle ouvrait la bouche, le charme s'envolait. Elle portait les plus belles étoffes, savait mettre en valeur

des courbes qui auraient fait pâlir Venus, cachait sa véritable nature derrière un sourire de façade. Cependant, tant de beauté se retrouvait rapidement dévastée par le champ de ruines répugnant qu'elle arborait en son sein.

— Tu as pleuré, me demanda-t-elle, adoptant un ton faussement compatissant.

— Non.

— Ne mens pas, esclave ! répondit-elle en criant.

Elle se leva et me gifla, seulement pour le plaisir de voir la trace de sa main orner ma joue. Elle recula et m'observa comme on observerait une fresque. Fière de son résultat. C'était la première fois qu'elle se permettait un tel acte. L'emprise qu'elle avait sur Martial s'était-elle répandue ? N'avait-elle plus peur des représailles ? Ou l'envie était-elle si forte qu'il aurait été inimaginable d'attendre un jour de plus pour assouvir sa soif de vengeance ?

— Lève-toi !

J'obéis, mais refusai de la quitter des yeux. Hors de question de plier devant un animal rampant lorsqu'on se destinait à voler plus haut que le Panthéon.

— Enlève-moi ça, continua-t-elle en désignant la fine tunique qui recouvrait mon corps.

Je ne voulais pas qu'elle sente que j'avais peur, que j'avais honte d'être ainsi humiliée par une catin, une charogne. Mes mains tremblaient et j'essayais de contenir la rage qui brûlait mon ventre tout en retirant mon vêtement. La tunique glissa sur le sol dans un mouvement souple et silencieux. Tullia étira ses lèvres dans un sourire malveillant et se mit à tourner lentement autour de moi.

— Sais-tu Calliandra ce qu'est un officium ? demanda-t-elle enfin en s'immobilisant derrière moi.

Une lame se mit à triturer mes entrailles. Doucement. Encore et encore.

— Tu as perdu ta langue ? ironisa Tullia en glissant un doigt sous mon menton.

Je la fixai, mais restai muette. Si les mots venaient à quitter ma bouche, même Martial ne pourrait rien faire pour empêcher ma mise à mort.

— Très bien. Je vais t'expliquer. L'*officium* est un devoir sexuel. L'esclave est contraint d'accepter toutes les relations sexuelles qui lui sont imposées. Sans rien dire. Sans un mot. Sans une larme. Tu as l'air assez douée pour le silence. Tu sauras t'y faire. J'ai des projets pour toi. Tu feras un bien joli cadeau. Crois-moi.

Satisfaite, elle s'éloigna et me laissa seule et nue, une haine dévorante au creux du ventre. Si une tête devait un jour tomber sous le poids de mes lames, ce serait la sienne. Sans l'ombre d'une hésitation. Je lui ferai goûter l'arôme mortifère de l'acier et du sang.

J'attendis que la colère qui défigurait certainement mon visage s'estompe un peu et, après avoir rajusté ma tunique, je me dirigeai vers le triclinium, la salle à manger où trois banquettes étaient disposées, afin de trouver ma mère. Elle était penchée sur la table et disposait des plats ornés de fruits. Son dos semblait plus courbé que d'habitude. Le travail qui lui était imposé la fatiguait de plus en plus et Tullia ne perdait jamais une occasion pour exiger d'elle des choses dérisoires et inutiles qui avaient pour seul but de ne pas la laisser se reposer une nuit complète.

— Mère, dis-je doucement pour ne pas l'effrayer.

Elle se retourna et vint à ma rencontre les bras tendus pour me serrer contre sa poitrine. Ses yeux étaient rougis, son teint blafard, quelque chose n'allait pas.

— Mon enfant, viens que je t'embrasse ma toute petite.

J'avais l'habitude de ces démonstrations d'affection. Pothélée ne possédait aucune retenue lorsqu'il s'agissait de moi. Elle était une mère attentionnée et protectrice dont l'unique préoccupation était le bien-être de

son enfant. Je me blottis dans ses bras, trop heureuse de sentir sa chaleur contre ma joue avant de m'écarter pour la regarder.

— Tu te sens mal ? demandai-je, inquiète de voir une telle pâleur sur son visage.

— Ce n'est rien, répondit-elle en évinçant ma question d'un geste de la main. Je suis un peu fatiguée.

— Cette vipère t'en demande trop, m'emportai-je.

— Pas si fort ma douce, pas si fort. Nous ne sommes jamais vraiment à l'abri des oreilles indiscretes. Depuis quand nourris-tu autant de colère envers notre maîtresse ?

— Ce n'est pas ma maîtresse ! Elle ne mérite pas d'être la tienne non plus. Tout ça n'est qu'une histoire de naissance et nous sommes nées du mauvais côté. Elle n'a rien de plus que nous, les Romains n'ont rien de plus que nous.

Pothélée se figea, une main posée sur sa poitrine. Elle me dévisagea un instant puis sourit tristement.

— Je ne t'ai pas vu grandir. Tout est allé trop vite. Aujourd'hui, tu te tiens devant moi avec tes convictions et ta colère qui bouillonne tandis qu'hier, tu n'étais qu'une enfant qui caressait mes cheveux pour trouver le sommeil. Mon petit volcan. Une vraie force de la nature. Si jeune, mais si solide déjà. Tu n'imagines pas comme je suis fière de toi. Mais sois prudente, je t'en prie. Nous ne pouvons rien faire. Il faut accepter notre condition. Martial est un homme bon et nous avons de la chance de lui appartenir.

— Mère, nous sommes des êtres humains, pas du bétail. Nous n'appartenons à personne.

— D'autres ont osé tenir le même discours ma fille. Des hommes forts, des gladiateurs entraînés à se battre. Ils ont voulu défendre leur liberté et ils sont tous morts pour elle.

— Alors ils ne sont pas morts pour rien.

— Que t’arrive-t-il Calliandra ? demanda ma mère, plus pâle encore. Pourquoi ces discours ?

— Je refuse de rester une esclave. Je veux devenir gladiatrice, me battre dans l’arène et gagner notre liberté.

— Notre liberté ? bafouilla-t-elle en reculant.

— Je ne partirai pas d’ici sans toi.

— Mais, Calliandra, tu te feras tuer dans l’arène. Tu ne peux pas combattre des titans. C’est impensable. Pourquoi, pourquoi évoques-tu une telle chose ? Qui t’a mis cette idée dans la tête ? C’est Spiculus ?

— Martial m’a tout raconté. Je sais qui je suis, qui je ne suis pas. Tu savais bien que ça allait arriver. Il te l’avait dit.

Les yeux de Pothélée se remplirent de larmes instantanément ce qui me brisa le cœur. Je ne lui faisais aucun reproche et j’avais l’impression qu’elle pensait le contraire et qu’elle vivait cet instant comme un jugement.

— Alors tu sais qui je ne suis pas également, parvint-elle à articuler entre deux respirations.

Je me précipitai vers elle pour saisir sa main.

— Je sais, oui, qui tu n’es pas. Tu n’es pas le monstre qui a jeté son nouveau-né sur le sol comme on jetterait un objet usé. Tu n’es pas l’abominable femme qui a souhaité ma mort tandis que je poussais mon premier cri. Je sais aussi qui tu es. Tu es ma mère. La femme qui a pris soin de moi, qui a soigné mes plaies, qui a bercé mon cœur et séché mes larmes. Tu es la source de tout l’amour que j’ai pu recevoir et je t’aime démesurément. Rien ne changera cela. Jamais.

— Je ne saurais endurer cette souffrance. Je ne peux t’imaginer dans une arène. Je n’étais pas d’accord avec Martial, mais mon avis importe peu. Je voulais qu’on révèle ton identité pour te permettre d’être libre, mais le déshonneur serait trop grand. Tes parents auraient traîné le nom de ton grand-père dans la boue si l’affaire avait éclaté au grand jour.

— Je sais. J’ai compris tout cela. Martial m’a tout expliqué. Je sais aussi que la couleur de mes cheveux m’a valu d’être assimilée à la fille de Pluton lui-même et qu’une Romaine ne peut décemment pas être l’engeance du Dieu des Enfers. On ne saura sans doute jamais pourquoi je suis née ainsi, mais je ne crois pas aux spéculations et puisque je suis déjà vue comme un monstre, autant aller jusqu’au bout. Et montrer à tous ce dont je suis capable. De toute façon, je n’ai pas d’autres choix.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Tullia me déteste. Je suis certaine qu’elle attend impatiemment le moment où son cher époux la quittera pour rejoindre l’autre rive afin de faire de moi ce qu’elle voudra.

— Elle t’a dit quelque chose ?

— Elle n’a pas besoin de le dire. Je le vois dans ses yeux. Plus je grandis et plus l’intérêt qu’elle porte à mon apparence est évident. Cette catin a quelque chose derrière la tête.

— Dis-moi la vérité Calliandra, exigea Pothélée, la voix grave, le regard lourd de méfiance.

— Elle m’a parlé d’un devoir lié à notre condition d’esclave. Un devoir sexuel. Elle a ajouté que je ferai un bien joli cadeau.

Ma mère fit un pas en arrière, le souffle court. Elle tenta de s’appuyer sur la table, mais son bras tremblait. Elle vacilla et je la retins en passant mes mains autour de sa taille. Elle était livide, d’une pâleur cadavérique. Mon cœur cessa un instant de battre dans ma poitrine.

— Mère, tout va bien, je suis là.

Elle porta une main à son front et j’imitai son geste. Elle était brûlante. Elle était malade.

— Mère ?

Elle perdit connaissance dans mes bras et mes cris alertèrent les autres esclaves domestiques au service de Tullia. Ils se précipitèrent pour m’aider à allonger ma mère dans un endroit plus approprié et l’une d’entre elles,

Noevia, partit chercher le médecin qui, d'ordinaire, s'occupait des nombreuses blessures des gladiateurs. Eaclès était un homme discret qui parlait peu, mais qui inspirait confiance. Il semblait avoir vécu plusieurs vies déjà tant son visage était marqué. Il ne souriait jamais. Cependant, il avait les mots justes pour rassurer. Il examina Pothélée avec le plus grand soin et le masque qui figeait ses traits intensifia le feu qui brûlait ma gorge. Je le vis préparer un étrange liquide à base de suc de silphium, une plante condimentaire et médicinale, particulièrement utilisée contre la toux ou la fièvre. Il passa la main sous la tête de ma mère pour la redresser et lui faire boire sa décoction. Elle entrouvrit les yeux et les lèvres, but d'un trait et se rallongea, incapable de fournir un effort supplémentaire.

— Il n'y a rien d'autre à faire. La fièvre va tomber, dit Eaclès. Veillez sur elle cette nuit et venez me chercher si cela s'aggrave.

— Merci, répondis-je. Merci beaucoup.

Eaclès hocha la tête et s'éloigna après avoir rangé avec soin son matériel dans une bourse en poil de chèvre qu'il transportait autour de sa taille.

Lorsque Tullia se perdit dans un sommeil profond, Martial vint au chevet de Pothélée. Il ne vit pas ma silhouette dans la pénombre et se crut seul avec ma mère. Je les regardai en silence, émue, sans savoir vraiment pourquoi. Martial se pencha sur elle et murmura quelque chose à son oreille que je n'entendis pas. Je vis sa main se glisser dans la sienne et ce geste me sembla d'une tendresse incommensurable. Je n'osai pas faire le moindre bruit, j'avais peur de briser l'intimité de cet instant. Martial et ma mère échangeaient souvent des regards, mais paraissaient beaucoup moins proches qu'auparavant. Le venin de Tullia avait certainement dû ronger les quelques liens qui les unissaient depuis ma naissance pour qu'ils s'écartent ainsi l'un de l'autre. Ou peut-être les choix de Martial avaient-ils eu raison de la patience d'une mère si aimante et dévouée ?

J'entendis la respiration de Martial se faire plus douloureuse. Il se pencha une nouvelle fois pour déposer un baiser sur le front de ma mère et partit

rejoindre sa couche, le visage triste.

OceanofPDF.com

V. Corruption et décadence

Pothélée resta couchée durant plusieurs jours, ses forces l'ayant abandonnée, la contraignant au repos le plus complet malgré la mauvaise humeur de Tullia. La fièvre baissa comme l'avait promis Eaclès et Calliandra remplaça sa mère dans les tâches quotidiennes du mieux qu'elle le put. Tullia ne perdait jamais une occasion pour l'humilier, mais Martial parvenait à calmer ses ardeurs lorsqu'il voyait sa femme agir.

Calliandra préférait rester muette face aux insultes, forte du secret qu'elle détenait désormais. Tullia ne semblait pas au courant de l'aveu de Martial, car elle continuait à crier haut et fort que la jeune fille n'était qu'une esclave incapable et maladroite, indigne d'être née. Le jour où elle l'avait obligée à se déshabiller, Calliandra avait failli lui dire qu'elle n'était pas une esclave, mais une Romaine comme elle et qu'elle n'avait donc aucun droit sur elle. Cependant, quelque chose en elle lui avait murmuré que ce n'était pas le moment de jouer cette carte, qu'il était trop tôt, qu'elle ne devait pas encore savoir qu'elle connaissait la vérité.

L'entraînement reprit de manière plus intensive une fois Pothélée remise de sa maladie. Calliandra suivait les conseils de Spiculus avec attention et ne se plaignait jamais : ni de la chaleur, ni de la fatigue, ni des blessures qu'elle commençait à accumuler. Le doctore ne lui laissait que peu de répit, mais ils savaient tous les deux que les attentes étaient grandes et que le temps accordé était moindre. L'entraînement débutait à l'aube et ne s'achevait qu'à la fin du jour. Le matin, Calliandra était au palus, le poteau qui tenait lieu d'adversaire imaginaire, durant plusieurs heures. Elle se battait avec deux épées en bois qui lui paraissaient bien plus lourdes que les vraies. Elle travaillait sa vitesse, son agilité, sa force, mais également sa

souplesse et sa capacité à voler comme Martial aimait le répéter. Les gladiateurs avaient pris l'habitude de la voir faire des bonds de plusieurs mètres, tournoyant sur elle-même avant de retomber sur le sol. Les chutes étaient fréquentes, mais plus les jours passaient, moins elles étaient douloureuses. Les murmures ou les moqueries qui accompagnaient ordinairement son entrée sur l'aire d'entraînement commençaient à cesser. Elle forçait l'admiration par sa détermination, ses prouesses techniques et son endurance. L'après-midi, elle combattait le plus souvent contre Tibalte qui ne pouvait plus nier sa véritable valeur. Il la voyait progresser de jour en jour et se retrouvait toujours pris par surprise lorsque Calliandra glissait entre ses jambes ou s'élançait au-dessus de lui. Elle avait également appris une nouvelle façon de se déplacer avec rapidité en s'arcboutant en arrière pour effectuer une série de sauts qui laissait Tibalte et Spiculus sans voix. Calliandra ne semblait avoir aucune limite concernant la maîtrise de son corps, elle était née avec des prédispositions spectaculaires comme Martial l'avait compris dès le premier regard.

Pothélée subit plusieurs épisodes fiévreux au cours de l'année, mais parvint toujours à se remettre. Eaclès eut une longue conversation avec Martial à ce sujet. Calliandra fut mise à l'écart, elle ne devait pas entendre, elle ne devait pas savoir. Le spectre d'une longue maladie s'était abattu sur sa mère selon le médecin et Pothélée était condamnée. Il ignorait combien de temps il lui restait à vivre, mais la mort prochaine paraissait inéluctable. Martial supporta mal cette nouvelle, il en fit des rêves sombres et mouvementés, mais il garda le silence et l'apparence pour ne pas inquiéter sa petite-fille.

Les mois défilèrent à une vitesse vertigineuse. L'effervescence concernant l'achèvement de la construction de l'amphithéâtre Flavien était palpable. Les rues de Rome semblaient s'animer au rythme des travertins qui s'empilaient. Placé à l'est du Forum, le centre de la cité où commerces et affaires réunissaient tout le peuple, le Colisée faisait parler de lui. La cité

goûtait de nouveau au calme et à la sérénité après le grand incendie de Rome sous Néron. La ville avait dû être rebâtie, extirpée aux souvenirs des cendres et du chaos, à la folie ainsi qu'à la démesure d'un empereur fou. Vespasien avait rendu aux Romains tout ce que Néron avait décidé de dérober et le Colisée était le plus grand symbole de cette restitution. L'empereur n'aura cependant pas eu la chance de voir cette merveille architecturale achevée. Son fils, Titus, lui succéda et l'inauguration prochaine du Colisée lui revint.

L'amphithéâtre Flavien avait été conçu pour accueillir entre cinquante mille et soixante-quinze mille spectateurs. Il devait proposer au peuple romain des jeux et des divertissements dans un esprit de fête et de partage. Des jeux cruels et sanglants qui faisaient son bonheur. Les romains étaient particulièrement attachés à ces combats de gladiateurs qui leur promettaient de l'acier, de la sueur et du sang en abondance, oubliant que dans l'arène, des humains jouaient leur vie. La dimension spectaculaire de ces affrontements allait enfin trouver un lieu digne de son ampleur vertigineuse : l'immense, le grandiose, le sublime Colisée. L'édifice lui-même avait été bâti sur du sang, le sang de douze milles prisonniers juifs, devenus esclaves et transportant chaque jour les blocs de marbre, de béton et les briques nécessaires à la construction du monument de cinquante mètres de haut qui écliprait ainsi tous les autres.

L'amphithéâtre Flavien se composait de deux théâtres grecs mis dos à dos afin de créer un théâtre circulaire. L'arène centrale proposait un ovale de quatre-vingt-six mètres de long et cinquante-quatre mètres de largeur, entouré par un mur de presque cinq mètres de hauteur. Le Colisée possédait également un toit rétractable, un velarium, pour protéger de la chaleur et du soleil. Les marins actionnaient la toile à l'aide de grandes perches lorsque les températures devenaient trop élevées. De nombreuses fontaines à eau, une centaine, ornaient l'amphithéâtre et une immense galerie souterraine s'apprêtait à accueillir les ouvriers, les prisonniers et les gladiateurs durant

les jeux tandis que les gradins accueilleraient le peuple, venu se repaître de sang humain. Afin de célébrer dignement ce nouveau monument, l'empereur avait promis cent jours de spectacle. Le matin serait dédié aux combats d'animaux, le déjeuner, aux condamnés à mort qui se verraient dévorés par les lions et l'après-midi, aux combats de gladiateurs. Le sol de l'arène était jonché de trappes afin de permettre l'apparition surprenante et inattendue des combattants grâce à un système d'ascenseur très ingénieux. Tout avait été pensé et réfléchi pour créer l'émerveillement du peuple de Rome.

À quelques jours de l'inauguration, le recrutement des gladiateurs était la préoccupation première de tous les lanistes de la cité. Celui qui aurait l'honneur de fournir le plus de combattants serait assuré de recevoir une compensation financière non négligeable ainsi qu'une grande renommée. Martial désirait marquer de son empreinte le sable de l'arène et montrer la valeur de ses hommes, mais le désir de sa femme était encore bien plus grand. Tullia comptait sur ces jeux pour s'élever au rang qu'elle pensait digne d'elle et atteindre une fortune qui apaiserait enfin sa soif de richesses. Il n'était pas envisageable que son mari, trop doux, trop honnête, reste dans l'ombre encore une fois et elle avait soigneusement pris les devants pour qu'une telle chose ne puisse se produire. Ainsi, et sans l'accord de son mari, Tullia avait organisé un banquet dans leur villa et avait invité toutes les personnes d'influence que la cité pouvait compter. Les sénateurs Marcus Antonius Primus et Lucius Verginius Rufus étaient attendus ainsi que le gouverneur Tiberius Julius Alexander. D'autres hôtes, d'un rang moins élevé, avaient été conviés dans la demeure des Benus afin de donner l'illusion d'une grande réception désintéressée et festive. Tullia avait prévu des combats de gladiateurs, des esclaves dénudées et du vin, beaucoup de vin pour le plaisir des invités et l'éveil des sens.

Les tables furent préparées avec le plus grand soin, des plats d'or sertis de pierres précieuses accueilleraient des fruits de toutes sortes tandis qu'en

cuisine, un civet de biche attendait d'être servi. Martial fut averti bien trop tardivement pour émettre la moindre objection et l'arrivée en grande pompe de tout ce beau monde lui donna même de la joie. Il se prit alors à espérer présenter ses hommes aux sénateurs pour qu'ils figurent sur la liste des premiers combattants du Colisée. Les esclaves avaient reçu l'ordre de se plier aux moindres exigences des invités. Il fallait que tout soit parfait.

— Calliandra, appela Martial tandis que la jeune fille s'entraînait au palus aux côtés de Tibalte, viens me voir.

Calliandra posa ses épées de bois sur le sable et rejoignit l'escalier qui menait au balcon.

— Ce soir, tu resteras en cuisine avec ta mère. Interdiction absolue de te montrer, de courir dans la galerie ou de sauter un peu partout. C'est bien compris ?

— Oui Martial. Ne vous inquiétez pas. Mère m'a déjà prévenue.

— Comment ça interdiction de te montrer ? les interrompit Tullia en s'avançant vers eux d'un pas ferme et décidé, des éclairs dans les yeux. Bien sûr qu'elle va se montrer ! Le sénateur Rufus a demandé à la voir. Il n'ose encore croire à l'existence de la fille de Pluton et ne saurait admettre pareille idée tant que ses yeux ne l'auront pas vue. Il fait le déplacement pour Calliandra et il est hors de question que ta petite protégée ne brille par son absence ! Nous avons besoin d'elle. Ce n'est plus une enfant maintenant mais une jeune femme, qui plus est une esclave, elle est donc également sous mes ordres et j'en dispose comme j'en ai envie. Ce soir, Calliandra se présentera aux invités. Grâce à elle, tes gladiateurs combattront dans l'arène et ton nom retrouvera sa vraie valeur. Tu ne peux pas la cacher éternellement. Tout Rome connaît son existence. Penses-tu ! Naître avec pareille tare. Qui pourrait bien l'ignorer ?

Tullia ne prit pas la peine d'attendre la réponse de son époux. Elle leur tourna le dos en soupirant et s'éloigna, invectivant Noevia qui se trouvait

sur son passage, les bras chargés de fleurs qu'elle devait disposer dans l'impluvium.

Le gouverneur Tibérius arriva le premier. Il était accompagné de son épouse ainsi que de quelques soldats.

— Mon cher Tibérius, s'exclama Tullia, adoptant sa voix de miel, quel honneur vous faites à cette demeure. Pourquoi avoir amené votre garde personnelle ? Nous avons des soldats qui veillent sur nous et les gladiateurs vivent en cellule.

— L'Histoire nous a appris que nous ne sommes jamais trop prudents, répondit le gouverneur en affichant un sourire carnassier. Je vous présente Eliénéa, mon épouse.

Le reste des invités ne tarda pas et, très vite, l'atrium déborda de voix, de gestes, de corps et de coupes de vin qui s'entrechoquèrent. Le silence se fit lorsque les gladiateurs vinrent se placer en ligne au bord de l'impluvium, le corps huilé, les mains dans le dos, de lourdes chaînes aux pieds. Quelques murmures s'élevèrent ensuite, les femmes présentes se hissaient sur la pointe des orteils pour admirer ces corps parfaitement dessinés, feignant la timidité et la pudeur pour mieux les dévorer du regard. Certaines pointaient du doigt l'objet de leurs fantasmes en riant silencieusement dans le cou de leur voisine. Calliandra observait ce spectacle depuis le vestibule, où elle attendait l'ordre de sa maîtresse pour rejoindre les invités, et trouvait cet étalage de chair, pathétique et désolant. Plus elle observait les us et coutumes des romains, plus elle était fière d'avoir été exclue de ce peuple à sa naissance. Sa mère avait bien plus de valeurs morales que tous les romains réunis qu'elle avait pu croiser en treize années d'existence.

Il semblait évident que le rôle d'un gladiateur ne se limitait pas à ses exploits dans l'arène, mais qu'il devait également devoir faire preuve de talent dans un tout autre domaine. Donner sa vie n'était pas suffisant, il lui fallait aussi offrir son corps si ses maîtres jugeaient cela nécessaire à leurs affaires.

Tullia tapa dans ses mains pour obtenir toute l'attention des hôtes et annonça l'entrée de Calliandra sur un ton très officiel. Toutes les têtes se tournèrent vers le vestibule dans un silence total. Un des deux sénateurs s'avança et scruta dans la pénombre son arrivée, un sourire de prédateur sur les lèvres. Martial se rangea à ses côtés, la mâchoire serrée, visiblement contrarié par cette mise en scène grotesque. Calliandra n'était que très peu vêtue. Tullia avait pris soin de laisser ses hanches nues et avait ordonné de ne recouvrir de tissu que le nécessaire. Pothélée avait tenté de raisonner sa maîtresse, mais la gifle qu'elle avait reçue en retour avait mis fin à la discussion. Calliandra avait bien failli lui sauter au cou, mais le regard implorant de sa mère l'avait arrêtée dans son élan.

Ce fut donc à moitié nue que Calliandra s'avança vers les invités, le pas hésitant, mais le regard fier pour ne pas montrer aux autres qu'elle tremblait, qu'elle avait peur. Son corps ne ressemblait plus à celui d'une enfant désormais et sa maîtresse en avait parfaitement conscience. Elle avait d'ailleurs décidé d'en profiter pour s'attirer les faveurs des personnes de haut rang.

— Voici celle que tout Rome appelle la fille de Pluton, la femme-enfant née dans les flammes. Admirez Calliandra, la gladiatrice, annonça Tullia en saisissant le bras de la jeune fille. Elle va rejoindre ses frères d'armes et passer la soirée en notre compagnie afin que vous puissiez profiter de sa présence, poursuivit-elle en accompagnant Calliandra près de l'impluvium pour qu'elle rejoigne la file formée par les autres gladiateurs.

— À quoi tu joues ? glissa Martial à l'oreille de sa femme lorsque cette dernière revint vers lui. Tu as perdu l'esprit ?

— Ne fais d'esclandre ce soir mon cher époux, nous avons des invités à combler et une arène à gagner.

Les invités reprirent leur conversation et les coupes furent une nouvelle fois remplies de vin. Les femmes défilèrent devant les gladiateurs, glissant parfois une main faussement farouche sur leurs muscles avant de s'éloigner

en riant aux éclats. L'une d'elles, Pompéa, fille d'un riche romain, s'attarda quelques minutes en face de Tibalte. Le celte ne semblait pas la laisser indifférente. Elle posa sa main sur son épaule et la fit glisser le long de son bras sans le quitter du regard. Elle était belle et ne devait pas avoir l'habitude d'être éconduite. Aussi ne s'attendait-elle pas à voir le gladiateur frémir sous ses caresses.

— Aurais-tu un problème avec les femmes, esclave ? demanda-t-elle, visiblement outrée par cette attitude. Souhaiterais-tu qu'un homme vienne me remplacer ? Parle !

— Non, Madame. Vos caresses me conviennent parfaitement. Qui ne saurait les apprécier ? répondit Tibalte, conscient de sa position et du scandale qui pourrait éclater en étant trop présomptueux.

Le visage de Pompéa s'adoucit. Elle regarda autour d'elle et ordonna à Tibalte de la suivre. Ils disparurent tous les deux derrière un voile épais qui servait de séparation entre les différentes pièces de la villa. Calliandra remarqua que Tullia elle-même l'avait soulevé pour permettre à Pompéa de jouir de son trophée en toute discrétion et en toute impunité. La jeune gladiatrice sentit son cœur se serrer dans sa poitrine sans trop savoir pourquoi. Ce soir, la demeure de Martial avait pris des allures de lupanar et Tullia semblait dans son élément. Jouer les régisseuses de catins était un rôle qu'elle aurait dû endosser bien plus tôt, car elle tirait les ficelles de ses pantins à la perfection.

De l'autre côté du voile, Pompéa exigea du gladiateur bien plus que de simples caresses. Depuis longtemps déjà, sa chair réclamait les ardeurs sauvages d'un véritable combattant de l'arène et, pour l'avoir vu combattre dans le passé, Tibalte avait été l'objet de ses fantasmes durant de longs mois. Ses désirs allaient enfin être comblés grâce à l'intervention de la maîtresse des lieux, une faveur qu'elle saurait lui rendre le moment venu, comme elle le lui avait promis. Le celte comptait parmi les plus jeunes gladiateurs du ludus de Benus. Il devait avoir vingt ans, guère plus. Il avait

rapidement gagné l'estime de son maître ainsi que de son doctore grâce à sa rigueur et à son talent indéniable pour les combats. Il était fort, puissant, mais également réfléchi. Une qualité qui paraissait moindre pour la plupart des gladiateurs, mais qui s'avérait indispensable pour vaincre même en position de faiblesse. La force seule ne suffisait pas dans une arène ou dans ce monde. L'intelligence était nécessaire à la survie. Le physique de Tibalte lui attirait les faveurs de la foule et, surtout, des femmes romaines. Son regard d'acier, son visage dur, tout chez lui inspirait la crainte et la fascination. Il n'était donc pas étonnant de voir une femme comme Pompéa succomber aux charmes d'une étreinte.

— Retire ton pagne, ordonna la romaine en attirant Tibalte près d'une table.

— Oui, Madame.

Tibalte s'exécuta et bascula Pompéa en arrière, le dos sur le marbre glacé de la grande table. Il releva sa tunique, écarta brutalement ses jambes et tira sur ses hanches pour qu'elle sente son sexe sur le sien. Il ne servait à rien de retarder les choses, il avait reçu l'ordre de se plier aux exigences de tous les invités sous peine de mort. Il connaissait les intentions de Pompéa et mieux valait la satisfaire. S'il devait trépasser, ce serait dans une arène face à un gladiateur, à la suite d'un combat acharné et non pour les caprices d'une romaine. Pompéa se laissa faire, persuadée que la précipitation du gladiateur venait d'un désir trop pressant. Elle se sentit donc flattée quand Tibalte la prit violemment, sans tendresse, mais surtout sans envie.

Dans le triclinium qui faisait office de salle de réception, les convives continuaient à boire et à manger tout en discutant des prochains jeux d'inauguration. Martial en profita pour s'adresser au sénateur Rufus et vanter les qualités de ses hommes.

— Ils offriront au peuple un spectacle inoubliable, vous pouvez me faire confiance.

— Nous avons déjà recruté des gladiateurs en provenance de Capoue, répondit le sénateur. J'aimerais voir vos hommes en action pour juger de leur valeur.

— C'est tout à fait normal. Nous avons prévu une démonstration. Venez, suivez-moi. Vous choisirez vous-même.

Tandis que les deux hommes s'approchaient de la rangée de gladiateurs, Tibalte reprit discrètement sa place parmi eux. Il jeta un regard à Calliandra qui l'observait, elle tourna immédiatement la tête, ce qui le fit sourire.

— Voici Spiculus, le doctore, un homme valeureux, un ancien champion, commença Martial en désignant le gladiateur. Il entraîne mes combattants comme personne ! Voici Prudens, notre rétiaire, Carpophorus, notre bestiaire, Flamma, l'un de nos plus féroces gladiateurs, Priscus le Thrace, Verus, le mirmillon et Tibalte, un gladiateur capable de manier toutes les armes avec talent. Les hommes que je viens de vous présenter comptent parmi les meilleurs, ils ont leur place au Colisée.

— Certains jouissent, en effet, d'une belle renommée. Le celte plaît beaucoup au peuple. Mais, je vous avoue, que l'objet de ma curiosité se porte surtout sur votre plus jeune recrue, répondit Rufus en se dirigeant vers Calliandra.

Il saisit une mèche de ses cheveux et la fit glisser entre ses doigts.

— Surprenant, poursuivit-il sans la quitter des yeux. Comment est-ce possible ? J'ai longtemps imaginé que cette histoire de fille de Pluton n'était qu'une légende visant à susciter la curiosité et l'intérêt en faveur de votre ludus. Désormais, je ne peux plus nier la véracité de cette légende. Je préfère associer cette couleur au rubis et non aux flammes. Votre Calliandra est une véritable pierre précieuse. À quel prix seriez-vous disposé à la céder ? demanda le sénateur.

— Calliandra n'est pas à vendre, répondit sèchement Martial. Elle est encore en formation, poursuivit-il sur un ton plus apaisé afin de ne pas froisser Rufus.

— Je vois. Pourtant, mon cher ami, il me semble que votre épouse a bien précisé qu'elle était gladiatrice. Elle se range aux côtés des plus grands et ne pourrait pas combattre ? Je veux la voir faire une démonstration de ses talents.

Calliandra n'attendit pas la réponse de Martial et fit un pas en avant. Elle hocha la tête en direction de Spiculus pour qu'il lui donne ses deux épées d'entraînement.

— Votre demande est un honneur, dit-elle à l'attention du sénateur qui semblait ravi de la voir prendre l'initiative. Qui dois-je combattre ?

— Le celte me paraît être un choix judicieux, répondit le sénateur.

Les convives s'écartèrent, formant un cercle autour de l'impluvium, attendant avec impatience le début du combat.

— Décidemment, murmura Tibalte, tu es bien souvent sur ma route ces derniers temps, moineau.

— Tu devrais être plus méfiant. J'ai beaucoup de ressources.

— Ne lui montre pas tout, moineau, ajouta Tibalte, le visage plus sérieux. Tu n'es pas encore prête pour entrer dans une arène, crois-moi. Tu n'imagines pas ce qu'on peut ressentir une fois entre ces murs. Ne lui donne pas envie de faire de toi un futur cadavre.

— Mettez-vous en place, ordonna Tullia en s'accrochant au bras de Rufus. Vous n'allez pas être déçu, lui glissa-t-elle à l'oreille, d'une voix mielleuse.

Spiculus annonça le début du combat d'un geste de la main et Tibalte se mit alors à tourner autour de Calliandra pour la forcer à reculer vers le bassin. Il arborait son sourire habituel lorsqu'il était confronté à elle, ce qui avait le don de l'énerver. Elle voyait dans ce sourire une marque de défi qu'elle était prête à relever. Acculée contre une des immenses colonnes qui soutenaient le toit de la villa, Calliandra prit appui sur la base pour faire un bond sur le côté. Tibalte, qui avait l'habitude de s'entraîner avec elle, ne se laissa pas surprendre et anticipa son geste. Leurs épées s'entrechoquèrent,

Calliandra roula sur le sol et se jeta dans le bassin rempli d'eau. Le celte s'élança vers elle et tenta de lui asséner un coup d'épée qu'elle parvint à parer. Elle le repoussa de toutes ses forces puis fonça droit sur lui, posa le pied sur un de ses genoux pour qu'il lui serve de prise et exécuta, sous le regard stupéfait du sénateur, un saut arrière. Tibalte bascula en arrière sous l'effet de l'impulsion.

— Surprenante. Elle est surprenante, s'écria Rufus. Quelle chance vous avez mon cher ami, les autres lanistes auront bien du mal à égaler pareille trouvaille.

D'un autre bond en avant, Calliandra atterrit sur Tibalte. Elle le maintint au sol en pesant sur lui de tout son poids, une jambe de chaque côté de ses hanches. Le celte se mit à rire et agrippa sa taille.

— J'ai connu des combats beaucoup moins agréables, moineau.

Calliandra tenta de retirer les mains de Tibalte, mais il la fit basculer sur le côté. Ils roulèrent dans l'eau avant de se relever. Le celte profita du manque d'attention de son adversaire pour pointer son épée sur sa gorge.

— Dans une arène, tu serais morte, dit-il en faisant glisser la lame de bois sur sa clavicule. Heureusement, nous ne sommes pas dans une arène.

— Dans une arène, mon adversaire n'aurait pas été aussi déloyal, répondit Calliandra, sentant encore la présence des mains de Tibalte sur sa taille. Tu as essayé de me déstabiliser.

Le celte ne répondit pas, mais le sourire qu'il affichait en disait long. Il paraissait particulièrement fier de lui.

Martial demanda à Spiculus de récupérer les épées et invita les deux gladiateurs à aller se sécher avant de reprendre leur place dans la file. Il lança un clin d'œil à sa petite protégée et la regarda s'éloigner.

— Votre rubis me plaît beaucoup, assura le sénateur. Je la veux dans l'arène le jour de l'inauguration. Elle combattra en mon honneur. Je suis prêt à vous donner une somme d'argent indécente pour cela et à faire de vous le laniste officiel des jeux du Colisée.

— Si j'accepte, je la conduis vers une mort certaine.

— Vous semblez tenir à cette esclave plus qu'aux autres. Je peux comprendre cela. Elle est née entre ces murs, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Je l'épargnerai à la fin du combat, promit le sénateur.

— Même si la foule réclame le sang ?

— Même si la foule réclame le sang. Ce serait du gâchis. Elle est encore très jeune. Il est évident, en revanche, qu'elle risque de graves blessures durant le combat. Acceptez cette offre et vous ne connaîtrez plus les difficultés. Vous pourrez agrandir votre ludus, acheter de nouveaux gladiateurs, de nouvelles armes, offrir des catins à vos hommes et des bijoux à votre femme.

— C'est trop d'honneur, répondit Martial sans en être vraiment convaincu.

— Refusez et soyez certain que tout Rome se passera de vos gladiateurs pour ses jeux, même pour les plus minables combats dans les plus pitoyables des arènes, menaça Rufus qui commençait à trouver la conversation un peu trop longue.

— Je vois. Je n'ai pas vraiment le choix.

— Parfait, nous sommes enfin d'accord, déclara Rufus, le visage triomphant. J'enverrai un homme de confiance dans les jours à venir pour finaliser notre accord.

— Très bien, répondit Martial d'une voix à peine audible. Très bien.

Il n'était jamais judicieux de contrarier les hommes de pouvoir à Rome. Martial le savait bien. Sa femme serait sans doute ravie d'apprendre leur fortune prochaine, mais il ne pouvait s'empêcher de craindre pour la vie de Calliandra. Les promesses d'un sénateur n'étaient rien d'autre que du poison versé dans un flacon d'or. Il ne pouvait pas refuser l'offre et commençait à regretter amèrement le choix qu'il avait fait treize ans plus

tôt. Il n'avait élevé sa petite-fille que pour la condamner à mourir. Il avait fait une erreur, une terrible erreur.

Pothélée aida sa fille à se sécher et lui donna des vêtements un peu plus décents. Elles étaient dans la cellule qui leur servait de pièce à vivre lorsqu'elles avaient l'autorisation de se reposer. Tous les esclaves vivaient dans ces conditions et Pothélée ne pouvait pas se plaindre. Elle savait que sa cellule avait été aménagée pour son confort et celui de Calliandra. Celles des autres esclaves ne ressemblaient pas à la sienne. Elles étaient bien plus vétustes. Pothélée n'avait pas assisté au combat, elle avait reçu l'ordre de rester en cuisine et d'aider à l'élaboration des mets. Tullia avait su prendre ses précautions. Elle ne voulait pas les voir ensemble, elle redoutait les réactions d'une mère trop aimante, chose qui lui était inconnue puisqu'elle n'avait jamais eu d'enfant.

— Personne ne t'a fait de mal ? demanda Pothélée, l'air soucieux.

— Non mère, ne te fais pas de souci pour moi. J'ai fait une démonstration avec Tibalte. Tu le connais, il me ménage toujours.

— C'est un homme bon. Mais pourquoi as-tu eu besoin de te battre ?

Calliandra hésita un instant. Elle ne voulait pas faire de la peine à sa mère, nourrir ses angoisses ou la fragiliser davantage. Mais elle ne pouvait pas mentir non plus.

— Le sénateur Rufus aimerait me voir combattre pour l'inauguration du Colisée.

Pothélée porta ses mains à son visage, recouvrant entièrement sa bouche. Elle masqua avec peine la grimace d'effroi qui la défigurait. Elle fit quelques pas en arrière, manqua de trébucher avant de trouver un appui contre le mur.

— Non, non, bégaya-t-elle. Martial ne laissera pas faire. Il ne laissera pas faire.

Calliandra attira sa mère contre sa poitrine et caressa ses cheveux.

— Mère, je t'en prie, ne t'inquiète pas. Tout va bien se passer, je te le promets.

Elle sentit le corps de Pothélée trembler entre ses bras, secoué par des sanglots qui lui brisèrent le cœur.

OceanofPDF.com

VI. Parmi les loups

Calliandra...

Je n'avais jamais vu ma mère verser autant de larmes et contenir autant de haine en elle. Elle passa la nuit entière à maudire les romains, les jeux, l'arène et Martial. Je regrettais mon honnêteté et tentais d'apaiser ses foudres. Elle l'aurait su, d'une manière ou d'une autre, je ne pouvais pas me taire et risquer de perdre sa confiance.

— Les hommes politiques sont tous des menteurs, des corrompus, cria-t-elle. Le sénateur Rufus ne te sauvera pas, c'est faux. Tu seras seule dans l'arène, seule à combattre contre un titan qui fera trois fois ta taille et dix fois ton poids. Il va t'écraser en un coup d'épée et personne, personne ne te sauvera ! Comment est-ce possible ? Comment ? Et Martial ? Qu'a-t-il dit pour empêcher cela ?

— Martial n'y est pour rien. Il n'a pas le choix, tu le sais bien. Il est laniste. Il a besoin des jeux pour vivre.

— Mais à quoi ressemblera sa vie, lorsqu'il errera entre ces murs avec ta mort sur la conscience ? Sa propre lignée ! Sa petite-fille pour laquelle il a sacrifié l'amour de son unique fils. Il a perdu l'esprit, il est devenu fou. Cette Tullia empoisonne ses sens. Je la maudis, je la déteste, tout est de sa faute.

— Parle moins fort, je t'en prie. Ce n'est plus le moment de haïr. C'est trop tard de toute façon. Je reviendrai vivante mère, je te le promets. Fais-moi confiance. Un combat, un seul. Après ce sera terminé.

— Ne me demande pas de rester calme quand je laisse ma fille partir vers une mort certaine. Je ne peux pas rester calme. Tu ne saurais imaginer la

violence du feu qui brûle mes entrailles en ce moment. S'il t'arrivait malheur, je les tuerais. Je les tuerais lui et sa femme.

— Mère, tais-toi ! De telles menaces peuvent te coûter la vie. Laisse Martial en dehors de tout ça, je te répète qu'il n'a pas le choix.

— Comment peux-tu lui pardonner ? J'ai l'impression que tu approuves même ses décisions parfois.

J'avais envie de lui dire que j'étais née pour être gladiatrice, que jamais je n'aurais accepté le poids de l'esclavage sans l'espoir d'une liberté à gagner, que j'avais trop de colère en moi et que l'arène me permettrait de l'apaiser. Les choix de Martial ne devaient pas être le fruit du hasard, mais les commandements d'une destinée qui m'appartenait. J'étais Calliandra, l'enfant romaine devenue esclave qui réclamait vengeance.

— Essayons de dormir un peu, murmurai-je, incapable de voir son cœur de mère être davantage meurtri par des paroles qu'elle ne pourrait comprendre. Nous avons encore le temps de penser à tout ça.

L'aube pointa et, avec elle, une immense fatigue qui cloua mon corps au sol un long moment avant que ne vienne le courage de se redresser. Ma mère n'était déjà plus dans la cellule, Tullia l'avait sûrement fait mander pour une raison dérisoire. J'avais de la peine pour elle. Elle était de plus en plus faible, de plus en plus fatiguée, mais aucune compassion n'était parvenue à percer la poitrine de cette vipère. J'entendis Spiculus donner des ordres, ce qui signifiait que l'entraînement avait déjà commencé. Je vis Prudens, le rétiaire, passer devant ma cellule. Il traînait son filet derrière lui et me jeta un regard étrange, insistant, dérangeant. Je ne lui parlais pas souvent, il était froid, ne souriait jamais et s'apparentait davantage à la bête qu'à l'homme. Il ne me faisait pas peur, mais je ne l'appréciais pas. Il faisait souvent preuve de vulgarité et la réflexion n'était pas une qualité particulièrement vivace chez lui.

Je quittai ma chambre pour rejoindre la cuisine. Ma gorge était sèche, il me fallait un peu d'eau et j'avais le rare privilège de pouvoir circuler à ma

guise dans la villa. Je longeai les murs pour ne pas croiser Tullia qui ne manquait pas une occasion de me rappeler que ce privilège ne durerait pas. Je fus étonnée de ne pas trouver ma mère, mais je manquais de temps et décidai de me dépêcher de rejoindre les gladiateurs. La chaleur commençait à devenir de plus en plus pesante ces derniers jours et ma tenue de combat était bien trop épaisse sous ce soleil de plomb. Martial m'avait promis de m'en fournir une nouvelle et j'attendais ce moment avec impatience. En traversant l'atrium, le petit balcon qui surplombait l'aire d'entraînement attira mon regard. Martial y montait souvent pour observer les combats et, à de nombreuses reprises, je m'étais imaginée sauter de là. Seulement pour voir si j'en étais capable. Aussi, l'envie fut plus forte que la raison et je courus en direction du balcon en criant :

— Poussez-vous en bas !

Le vent fouetta mon visage et une sensation de liberté envahit tout mon être. Mes pieds ne touchaient plus le sol, je volais, je volais enfin et me sentais incroyablement légère. J'aurais aimé que la chute ne s'arrête jamais, que le temps suspende sa perpétuelle course pour me permettre de vivre ce moment éternellement. J'effectuai une rotation puis me préparai à l'impact. Mes jambes fléchirent légèrement sous mon poids, je tendis les bras au-dessus de ma tête et gardai l'équilibre. Je fermai les yeux un instant, ivre de joie, je savais voler.

Les gladiateurs avaient cessé de s'entraîner et me fixaient. J'entendis l'un d'entre eux siffler et taper son épée contre son bouclier. Spiculus s'approcha de moi, le regard sévère et lourd de reproches.

— Tu ne m'as pas demandé l'autorisation. Tu aurais pu te blesser, gravement, me dit-il.

— Je vais bien, je n'ai rien.

— Alors le moineau, m'interpela Tibalte. Tu prends des leçons de vol ?
Besoin de quitter le nid ?

— Garde tes réflexions pour toi, répondis-je en affichant mon sourire le plus sarcastique.

Prudens s'interposa entre Tibalte et moi et me jeta un regard mauvais avant de déclarer :

— Je vais lui apprendre à rester bien ancrée sur le sol.

— Qu'est-ce qu'il veut dire ? demandai-je à Spiculus, ignorant volontairement la masse de muscles qui se tenait en face de moi.

— Le rétiaire est ton plus grand ennemi dans l'arène, Calliandra. Il est fort probable que tu sois obligée d'en combattre un durant les jeux. Le sénateur trouvera cela certainement plus amusant si tu ne peux plus te déplacer librement. Ton agilité et ta souplesse sont tes points forts. Tu peux gagner en prenant un gladiateur qui n'a pas l'habitude de s'entraîner avec toi par surprise. Mais si tu te retrouves prise au piège sous un filet, tes déplacements seront limités et ta défaite inéluctable. Tu dois absolument t'entraîner à éviter un filet lancé avec adresse et précision. Prudens va t'aider. Vous commencez aujourd'hui.

— Bien, déclarai-je, consciente de la véracité des propos du doctore. Tu as raison. Ne perdons pas de temps.

Prudens s'écarta de quelques pas et j'entendis Tibalte lui glisser à l'oreille :

— Ne l'abime pas trop, ce serait dommage.

— Dommage pour qui ? demanda Prudens en lui donnant un coup d'épaule.

Les yeux de Tibalte s'assombrirent et se firent menaçants.

— Pour toi.

Je le regardai s'éloigner en direction du palus et regrettai de ne pas continuer ma formation avec lui.

Le rétiaire était le gladiateur le plus reconnaissable dans une arène. Son équipement, si différent des autres, se composait de trois armes : une dague, un trident et un filet. Je savais qu'il était impossible pour le rétiaire de

capturer sous son filet une proie mobile et qu'il lui fallait d'abord immobiliser sa cible avec une de ses deux autres armes. Le filet était lourd, difficilement manipulable. Je ne devais donc donner aucune chance à Prudens de me faire tomber sur le sable. Spiculus me tendit mes épées de bois et je me mis en position. Le doctore n'eut pas l'occasion d'annoncer le début du combat, Prudens se jeta sur moi, son trident devant lui. Je roulai sur le côté et lui assénai un coup d'épée qui le surprit. J'en profitai pour abattre mon poing sur son visage et je sentis mes os craquer, ce qui m'arracha un cri de douleur. Mon geste n'eut aucun impact sur son équilibre, il saisit mon bras et me tira violemment vers lui. Je glissai entre ses jambes pour échapper à sa prise et me relevai en prenant soin de laisser une certaine distance entre nous. Je le vis sourire, chose rarissime. Il sortit sa dague du brassard qui recouvrait son bras gauche et me menaça avec. Je courus vers lui et m'élançai dans les airs juste avant l'impact. Son corps me servit de mur et je l'escaladai sans peine avant de poser mes deux mains sur ses épaules pour effectuer une rotation par-dessus sa tête. Il n'eut pas le temps de se retourner, j'abattis mes deux épées sur ses omoplates, imprimant sur sa peau deux traits rouges formant une croix. La douleur fit monter en lui une vague de colère qui se déversa dans un torrent de rage. Il agrippa mes cheveux à pleine main et me jeta sur le sol, saisit son filet et le lança sur moi. Je ne parvins pas à me relever, mes jambes pliaient sous le poids du reta qui était bien plus lourd que je ne l'avais imaginé. J'entendis Prudens ricanait. Il s'approcha lentement de moi pour faire durer le plaisir avant de me donner un violent coup de trident dans le ventre qui coupa ma respiration. Je tentai d'écarter son arme avec mon épée, mais il tourna sur lui-même pour prendre de l'élan et me frappa au visage. Je basculai et tombai sur le sol. Ma vision se fit incertaine, je distinguai plusieurs silhouettes et elles ressemblaient toutes à Prudens. Je tentai de me relever, mais le choc avait été trop brutal et je me laissai glisser sur le sable. Le rétiaire se pencha sur moi et attrapa mon menton entre les mailles du filet :

— Tu seras seule le jour du combat. Un moineau parmi les loups, me cracha-t-il au visage, satisfait de me voir à sa merci.

Il avait sans doute oublié qu'il ne fallait pas crier victoire un peu trop vite et que je n'étais pas du genre à abandonner si facilement. Je pris une poignée de sable et la jetai en direction de ses yeux qui me scrutaient avec mépris. Prudens poussa un hurlement en portant une main à son visage et recula en titubant. Je repoussai le filet de toutes mes forces, me relevai, pris le trident et le plantai sans retenue dans la cuisse du rétiaire avant de pointer mon épée sur son cou.

— Avec de vraies armes, ta cuisse serait perforée, tes os brisés et un trou béant ornerait ton cou, dis-je en posant mon pied entre ses jambes pour le dissuader de bouger.

Spiculus vint nous séparer et me prit mes épées des mains en m'affirmant que je n'en n'aurais plus besoin.

— Tu vas t'entraîner à éviter le filet. Ça te permettra de varier tes déplacements et de travailler ta vitesse et ton agilité, m'expliqua-t-il. Mettez-vous là-bas, il y a plus d'espace, ajouta le doctore en désignant un coin reculé de la cour.

Je suivis Prudens qui s'éloignait déjà et passai devant Tibalte qui ne put s'empêcher de se mettre en travers de mon chemin.

— Tu as de la ressource moineau ! Tu survivras peut-être, me dit-il avant de s'effacer pour me laisser passer.

VII. Un Celte nommé Tibalte

L'inauguration du Colisée avançait à grands pas. Il ne restait plus que quelques semaines avant la première entrée de Calliandra dans l'arène. L'entraînement se faisait de plus en plus intense, mais la jeune gladiatrice supportait le rythme et ne baissait jamais les bras. Elle savait que sa vie était en jeu. Elle devait revenir au ludus, elle avait fait une promesse et comptait la tenir. Martial semblait de plus en plus nerveux au fil des jours et redoublait de recommandations. Il observait tous les entraînements de ses hommes avec attention et descendait souvent à leur rencontre pour obtenir les impressions du doctore. Calliandra demeurerait la source principale de ses inquiétudes. Son visage était moins doux qu'auparavant, moins serein et son comportement changea. Il laissa de côté la tendresse et l'affection pour se montrer particulièrement sévère avec sa petite-fille, bien plus qu'il ne l'était avec ses esclaves. La peur le faisait agir, Calliandra en avait conscience, mais souffrait de cette toute nouvelle distance entre elle et lui.

L'homme que devait envoyer le sénateur Rufus vint au ludus quinze jours avant le début des jeux. Il apporta avec lui un contrat qui stipulait que le sénateur s'offrait les services de quatre gladiateurs provenant de chez Benus. La somme d'argent proposée était à la hauteur des attentes du laniste et de son épouse. Les gladiateurs combattraient par paires, Tibalte serait aux côtés de Calliandra et Prudens, aux côtés de Verus. Cette décision rassura Martial, sa petite protégée ne serait donc pas seule pour son premier combat dans l'arène. Les termes du contrat spécifiaient également que Calliandra devrait se présenter sous le nom de Calliandra, le rubis de Rome et qu'elle porterait une tenue choisie par le sénateur. Le contrat fut signé et le

messenger repartit annoncer la nouvelle au sénateur après avoir accepté une coupe de vin. Tullia était enchantée, la fortune leur souriait enfin.

Le soir-même, Martial annonça à ses gladiateurs la nouvelle. Ceux qui n'avaient pas eu la chance d'être sélectionnés pour les jeux encouragèrent les autres sans jalousie, ni rancœur. Les gladiateurs formaient une confrérie et se devaient de se soutenir. Ils vivaient ensemble de nombreuses années, perdaient des frères dans l'arène, créaient des liens. Ils étaient liés les uns aux autres dans le sang et l'acier, liés par les cris de la foule dans la mort et la gloire. Il fut donc convenu que les entraînements s'en trouveraient modifiés. Calliandra et Tibalte combattraient ensemble face à Prudens et Verus.

— Vous devez apprendre à vous battre ensemble sans vous gêner. Créer une harmonie d'attaque et de défense pour vaincre l'adversaire. Combattre seul peut s'avérer parfois plus simple qu'à deux, expliqua Martial. Il se fait tard, vous regagnerez vos cellules à la nuit tombée. Profitez de votre temps libre comme il vous plaira. Je vous ai fait porter du vin et des fruits pour célébrer l'événement.

Les gladiateurs remercièrent le laniste et rejoignirent l'entrée de la galerie souterraine qui menait aux cellules. Des plateaux de fruits avaient été disposés dans les nombreuses alcôves ainsi que plusieurs amphores. Calliandra voulut s'écarter pour rejoindre sa mère qui devait l'attendre dans leur cellule. Elle ne vivait pas parmi les gladiateurs pour des raisons évidentes et n'avait d'ailleurs jamais mis les pieds dans cette galerie. Tandis qu'elle s'éloignait, une voix l'interpella :

— Viens boire avec nous le moineau. On ne va pas te manger, c'est promis.

Tibalte s'approcha d'elle et lui tendit un bol en terre cuite rempli d'un liquide pourpre.

— Merci, mais je ne bois pas de vin, répondit Calliandra avant de lui tourner le dos.

Il saisit son bras pour l'empêcher de partir et l'attira doucement vers lui.

— J'aimerais que tu restes un peu. Ce n'est pas tous les jours que nous avons du temps libre. Ce serait bien que tu te familiarises avec eux aussi, ajouta-t-il en désignant les autres gladiateurs qui buvaient en riant bruyamment. Ils ne sont pas tous aussi grossiers que Prudens, rassure-toi. Il y a des hommes bien dans ce ludus.

— D'accord, répondit Calliandra en prenant le bol. Juste un peu.

La discussion revenait sans cesse sur les jeux. Le Colisée était sur toutes les lèvres et l'honneur d'y participer semblait si immense que Calliandra culpabilisa de ressentir plus de crainte que de joie. Les gladiateurs en parlaient comme d'une chose naturelle et sans autre conséquence que la gloire et la renommée, mais paraissaient oublier qu'il était possible de perdre la vie entre ces murs. La cruauté du spectacle ne leur échappait pas vraiment, ils préféraient occulter les blessures, les éclaboussures de sang, les os brisés, la chair déchiquetée sous les lames d'acier. Garder tout cela en mémoire était inutile. La peur ne rendait pas un homme plus fort, au contraire, elle le desservait. Il fallait entrer dans l'arène avec la certitude absolue d'en ressortir en un seul morceau pour avoir une chance d'y parvenir.

— Dis-moi le moineau, commença Verus qui scrutait Calliandra depuis un petit moment, pourquoi notre maître t'apprécie-t-il autant ?

— Verus, menaça Tibalte, ne commence pas.

— Pourquoi ? Tu as peur ? répliqua le mirmillon, visiblement ivre.

— Nous ne devons pas en parler, tu le sais très bien. Si des paroles indésirables venaient à être entendues par nos maîtres, tu serais cloué sur une croix. Tais-toi. Laisse Calliandra tranquille. Elle n'y est pour rien.

— Laisse, ce n'est pas grave, déclara la gladiatrice. Il a bu. Tu devrais aller te coucher, ajouta-t-elle à l'attention de Verus, ce n'est jamais une bonne chose de déterrer des secrets bien enfouis.

Les gladiateurs qui vivaient dans le ludus à la naissance de Calliandra avaient bien compris que l'enfant n'était pas de Pothélée. Ils avaient vu la femme romaine entrer dans la villa le ventre rond et en ressortir sans nouveau-né dans les bras, la silhouette affinée. Ils avaient également entendu les cris, les disputes et remarqué le changement d'attitude de leur maître suite à l'arrivée de Calliandra. Ils avaient reçu l'ordre de n'en parler à personne, mais l'histoire avait été transmise au fil des années aux nouveaux gladiateurs, prenant des allures de légendes, de récit interdit, de secret inavouable. Personne ne connaissait la vérité exacte sur cette affaire, à part les principaux intéressés, et c'était sûrement mieux ainsi.

Verus ne répondit pas. Le regard de Tibalte l'en dissuada. L'idée d'être condamné à mort pour des paroles malheureuses également. Il n'était donc pas si ivre que cela puisqu'il conservait en lui la conscience des interdits. Tullia avait été très claire à ce sujet, le silence devait être gardé à n'importe quel prix, leur nom ne pouvait souffrir le déshonneur. Si les murmures et les moqueries s'étaient atténués avec le temps, Calliandra n'était pas encore totalement acceptée dans la confrérie. L'attitude du laniste envers elle, les privilèges qui étaient les siens, la protection que lui offrait volontiers le doctore, tous ces éléments creusaient un fossé entre Calliandra et les autres esclaves. Tous ne voyaient que ce qu'ils voulaient bien voir. Les larmes, les mensonges, les trahisons, les humiliations subies depuis sa naissance, le rejet, les superstitions étaient niés ou ignorés. Pourtant, ils faisaient partie de son quotidien, elle avait dû grandir avec.

— Tu connais la vérité ? demanda Calliandra à Tibalte qui l'avait suivie lorsqu'elle avait préféré quitter le groupe pour rejoindre sa cellule.

— Beaucoup disent que tu es la fille de Martial, répondit-il. Je pense que la vérité est plus complexe. Je ne vois pas notre maître rejeter sa propre fille pour une sombre histoire de superstition. Et Tullia ne t'aurait pas laissé vivre si tu avais vraiment été le fruit des infidélités de son époux.

— La fille de Martial ? Pourquoi penser ça ?

— Il était très proche de son fils avant ta naissance. Le jour où tu es apparue, une dispute a éclaté entre eux. Certains ont pensé qu’il avait séduit la femme de son propre fils et que l’enfant n’était donc pas de Tibérius. Les Dieux auraient puni cette trahison en précipitant l’accouchement entre les murs de la villa et en donnant vie à une enfant aux cheveux couleur de flammes et Martial aurait alors décidé de faire de toi une esclave pour conserver son honneur.

— Une punition, je suis une punition, murmura Calliandra.

— Les Hommes aiment s’inventer des histoires. Il ne faut pas y faire attention.

— Je ne suis pas la fille de Martial et je ne suis pas maudite, déclara la gladiatrice avec colère.

— Je ne partage pas cette idée, la rassura Tibalte.

— Est-ce que tu veux savoir ?

— Je ne veux pas que tu t’attires des ennuis.

— Je suis la petite-fille de Martial, mes parents m’ont rejetée à la naissance, ils voulaient me tuer, mais Martial a refusé. Il m’a sauvée la vie. Tullia me déteste du plus profond de ses entrailles pourries, elle attend la mort de son époux pour m’offrir en tant qu’esclave sexuelle. Martial savait que mon chemin serait parsemé d’obstacles et c’est pour ça qu’il a voulu que je devienne gladiatrice. Pour gagner l’affection de la foule et ma liberté. Pour qu’un éventuel futur maître ne me prenne pas pour un objet de plaisir et d’asservissement, mais pour une combattante.

— Pourquoi ne pas t’affranchir ? Il en a la possibilité.

— Quelle serait ma vie dehors ? Je n’ai pas d’argent, les romains me voient comme la fille de Pluton. Libre, je suis condamnée. Esclave, je suis condamnée. Je dois me faire aimer du peuple avant d’espérer pouvoir vivre avec lui. Et il me faut assez d’argent pour acheter la liberté de ma mère aussi. Je ne partirai jamais sans elle, jamais. Martial m’a déjà proposé cette liberté, mais Tullia distille son venin partout, menaçant son propre mari de

traîner son nom dans la fange. Elle refuse de voir partir son esclave personnelle et prend plaisir à fatiguer ma mère en la faisant appeler matin et soir, jour et nuit. Nous voir toutes les deux à sa merci est un trop grand bonheur pour le laisser lui glisser entre les doigts.

— Existe-t-il encore un peu d'amour entre eux ?

— Martial a dû l'aimer sincèrement pour lui trouver du charme et l'épouser. S'il l'aime encore, il ne doit s'agir que d'une ombre meurtrie, d'un reste de passion, d'un attachement vague et incertain dont les liens restent maintenus par les secrets et les mensonges qui ne doivent pas être révélés.

— Pourquoi m'avoir tout raconté ? demanda Tibalte devant l'entrée de la cellule.

Calliandra s'immobilisa et lui fit face.

— Parce que tu es le seul en qui je peux avoir confiance, répondit-elle. J'ignore pourquoi, mais je le sais. Bonne nuit le celte.

— Bonne nuit moineau.

La nuit apporta la fraîcheur dans son sillage. Cette douceur nocturne était la bienvenue. Calliandra alla se coucher, la journée serait longue demain, elle avait besoin de dormir. Elle s'allongea et sentit très vite ses paupières se faire lourdes. Elle ne pouvait plus lutter. Le sommeil l'enveloppa.

La foule scandait son nom. Les rugissements des lions la forcèrent à s'écarter très rapidement de la trappe par laquelle elle était apparue dans l'arène. Elle brandit ses deux épées au-dessus de sa tête et poussa un cri de rage. Elle était venue pour combattre, elle était venue pour gagner, elle l'avait promis, rien ne l'arrêterait. Un homme attendait au milieu de l'arène. Il portait un casque de bronze qui recouvrait entièrement son visage. Il était grand, tenait un bouclier rond sur lequel le motif de l'Homme vert était gravé, un emblème celte symbolisant la renaissance. Calliandra l'observa un long moment avant de prendre conscience qu'un trou béant traversait son ventre. Le sang se déversait en torrent. Il semblait ne plus vouloir

s'arrêter de couler. Le sable fut bientôt recouvert d'une nappe vermeille. Le gladiateur vacilla et s'écroula sur le sol. Le casque roula. Tibalte tourna la tête vers Calliandra et tendit la main.

— Non ! hurla Calliandra en ouvrant les yeux, terrifiée, glacée.

Elle regarda autour d'elle, la cellule était vide, sa mère n'avait pas encore rejoint leur couche. Un vent glacial s'insinuait à travers les barreaux. La nuit était déjà bien installée. Tullia devait dormir et l'absence de Pothélée devenait inquiétante. Calliandra quitta sa cellule et se dirigea vers le petit jardin situé à l'arrière du tablinum. Elle avança doucement, le plus discrètement possible pour ne pas être entendue. La villa était plongée dans un silence total. L'eau qui jaillissait du bassin de la fontaine éclaboussait une forme noire couchée sur le sol. Calliandra approcha en hésitant et se pencha. Elle distingua les traits du visage de Pothélée, sa longue chevelure noire s'étalait sur l'herbe, un bras tendu sur le côté, l'autre replié sous sa poitrine, elle semblait endormie, mais Calliandra comprit qu'elle était inconsciente.

— Martial !

Un cri déchirant perça le ciel. Calliandra se précipita sur sa mère et prit son visage entre ses mains.

— À l'aide, Martial ! hurla la gladiatrice en tentant de réveiller Pothélée qui respirait faiblement. Martial !

Elle glissa ses bras autour de sa taille et la souleva pour la porter à l'intérieur. Elle la coucha sur une banquette et partit chercher son grand-père. Elle savait qu'elle n'avait pas le droit de se rendre dans la chambre à coucher du couple, que Tullia serait folle de rage, mais la peur tenaillait son ventre, elle avait besoin d'aide. Elle courut aussi vite que possible, l'esprit embrumé, et heurta de plein fouet Martial qui avait entendu ses cris, persuadé qu'il s'agissait d'un rêve, mais persuadé aussi qu'il devait s'en assurer. Il avait donc quitté son lit pour vérifier et lorsqu'il croisa le regard apeuré de Calliandra, il comprit que quelque chose de grave s'était produit.

Elle lui demanda de la suivre sans prendre le temps de lui expliquer pourquoi. Pothélée n'avait toujours pas ouvert les yeux, son teint était encore plus pâle, ses lèvres, bleutées.

— Je vais chercher Eaclès, dit Martial en s'éloignant précipitamment.

Le médecin veilla Pothélée toute la nuit. Il avait demandé à Calliandra de retourner dans sa cellule et d'attendre de ses nouvelles. Le sommeil ne parvint plus à gagner la gladiatrice qui demeura immobile dans son lit, épiant le moindre bruit, le moindre murmure. Tu ne saurais imaginer la violence du feu qui brûle mes entrailles en ce moment. Les paroles de sa mère lui revinrent. Désormais, elle imaginait parfaitement. Ce feu. Il la consumait tout entière.

Martial rejoignit sa petite-fille à l'aube. Il entra doucement pour ne pas la réveiller, mais la trouva assise en tailleur au milieu de la pièce.

— Tu n'as pas dormi ? lui demanda-t-il en s'asseyant à côté d'elle.

— Non, j'ai attendu Eaclès toute la nuit. Pourquoi n'est-il pas venu ?

— Ce n'est pas à lui de t'annoncer ça.

— Mère...

— Elle est réveillée, la coupa Martial. Eaclès a pris soin d'elle.

Le soulagement éprouvé libéra Calliandra d'un poids immense qui avait comprimé sa poitrine durant toutes ces heures d'attente.

— Cependant, poursuivit-il, il faut que tu saches que Pothélée souffre d'une maladie qui l'affaiblit de jour en jour. Nous ne voulions pas t'inquiéter, mais nous ne pouvons plus te le cacher. Elle ne vivra plus longtemps, Calliandra. Pothélée est condamnée. Eaclès ignore de combien de temps encore elle dispose, mais son état se dégrade rapidement.

La gladiatrice ne répondit pas. Elle replia ses genoux sous son menton et se recroquevilla. Son corps lui semblait douloureux. Elle avait étrangement froid. Un spectre traversa la cellule. Elle secoua la tête pour chasser cette hallucination. Elle voulait crier, mais aucun son ne pouvait sortir de sa gorge. Elle voulait pleurer, mais plus aucune larme ne gorgeait ses yeux.

Elle voulait abattre ses poings sur Martial pour lui avoir caché la vérité, mais plus aucune force ne l'habitait. Elle était vide, désespérément vide.

Tullia reçut l'ordre de ne plus faire appel à Pothélée. Martial avait été intransigeant. Elle devait se reposer. Son épouse protesta qu'une esclave presque morte n'était plus d'aucune utilité et qu'il valait mieux la libérer de ses contraintes en l'affranchissant. Martial eut envie de voir en ce geste un signe de bonté, mais Calliandra ne fut pas dupe. Séparer la mère de la fille pour mieux les affaiblir toutes les deux. Voilà ce que désirait vraiment la vipère. Pothélée refusa immédiatement cette offre. Il n'était pas envisageable de partir sans sa fille. Il n'était pas plus envisageable de partir avec elle. Elle savait qu'elle allait mourir bientôt et qu'elle ne pourrait plus veiller sur Calliandra. Elle savait aussi que Tullia n'aurait jamais permis une telle chose. Pothélée connaissait les enjeux et avait clairement deviné dans quel poison la femme de Martial avait trempé les cordes qui enchaînaient son époux : le chantage.

La vie reprit son cours au ludus entre combats singuliers et entraînements à deux. Tibalte et Calliandra formaient un duo assez équilibré qui savait dialoguer pour ne pas se gêner. Martial les regardait évoluer ensemble, de plus en plus confiant quant à leur future victoire. Il y croyait enfin. Prudens ne parvenait presque jamais à capturer Calliandra sous son filet, elle était trop rapide, trop agile, aidée de Tibalte, elle semblait même inatteignable. Le celte se déplaçait vite également, il anticipait les attaques adverses, faisait preuve d'une grande force et était très résistant. Ce n'était pas pour rien qu'il était devenu le champion de ce ludus quelques mois à peine après son arrivée. Enchaîné à dix autres condamnés à mort, il avait combattu les lions de l'arène sans trembler, tandis que ceux qui n'avaient ni son courage ni son expérience des armes, s'étaient fait dévorer lentement et dans d'atroces souffrances par les fauves. Un à un, les prisonniers étaient tombés et Tibalte avait dû se résoudre à trancher le bras des esclaves auxquels il était attaché pour se libérer. Il se souvenait encore du cri de l'un d'eux,

lorsqu'un lion l'avait saisi par la tête, broyant son crâne sous des crocs plus aiguisés que des lames. Le celte n'avait pas hésité un seul instant, il avait abattu son épée sur la clavicule du pauvre malheureux. Il fallait survivre et l'homme était condamné. Il n'avait pas eu le choix. Il était sorti victorieux de ce combat et s'était tenu fièrement au centre de l'arène, le visage relevé, une lueur de défi dans les yeux. La foule avait retenu son souffle, scrutant le sol jonché de cadavres. Hommes, lions, rien n'avait pu résister à la rage de vivre du gladiateur. Martial se tenait dans les gradins ce jour-là. Il avait observé Tibalte avec un grand intérêt et s'était promis d'en faire sa prochaine recrue s'il avait la vie sauve. Ce fut le cas. La plèbe scanda le nom du gladiateur, réclamant la fin du bain de sang pour le nouveau héros du jour.

Tibalte ne ressemblait pas aux autres gladiateurs. Physiquement, il était plus fin même si sa silhouette demeurait imposante. Il avait l'aura d'un véritable guerrier, la prestance d'un chef et l'esprit aussi affuté qu'une lame. Il avait compris très vite que la puissance seule ne faisait pas la valeur d'un homme. Il savait réfléchir avant d'agir et c'était une qualité qui se faisait rare. Sur de nombreux points, il aurait fait un excellent général romain comme le disait souvent Martial. Mais, prisonnier de guerre, il avait été condamné à l'esclavage et se trouvait désormais sous le joug de la puissante Rome. C'était un homme valeureux, mais un homme asservi. Il avait eu de la chance d'être recruté par Martial. Il savait son maître bon, sans vice et ayant le sens de l'honneur. Aucun romain ne trouvait grâce à ses yeux à part lui. Et Calliandra...Le poison de Rome ne coulait pas dans leurs veines.

Deux jours avant l'inauguration du Colisée, Pothélée parvint enfin à se lever. Elle voulut aider les autres esclaves, mais Noevia lui ordonna de rester tranquille. Calliandra appuya sa demande et elle dut se résoudre à ne rien faire. Elle n'en avait pas l'habitude. Pothélée assista donc à l'entraînement de sa fille et fut surprise de la voir aussi à l'aise face à ces hommes qui semblaient la surpasser en tout. Elle prit conscience qu'elle

n'était plus une enfant sur laquelle il fallait veiller ardemment et qu'elle pouvait lui faire confiance. Elle en fut soulagée. Calliandra était forte. Elle saurait survivre à sa mort. Pothélée remarqua également la distance qui séparait à ce jour le grand-père et sa petite-fille, les regards froids échangés, les silences. Ils n'étaient plus comme avant, l'insouciance s'était envolée remplacée par les mensonges trop longtemps cachés et les incompréhensions naissantes. Si Martial tentait vainement de renouer le dialogue, Calliandra ne l'encourageait pas dans cette direction, elle le fuyait, ignorait sa présence, refusait ses marques d'affection.

— Je croyais que tu n'en voulais pas à Martial pour les jeux, dit Pothélée à sa fille le soir venu, lorsqu'elles furent à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Je ne lui en veux pas, répondit Calliandra.

— Tu ne lui parles plus, tu ne le regardes plus.

— Il aurait dû me dire que tu étais malade. Les choses auraient été différentes.

— Comment auraient-elles pu être différentes ?

— Si j'avais su, je n'aurais pas accepté d'entrer dans l'arène. Je ne t'aurais pas causé plus de peine. Tu n'avais pas besoin de ça.

— Tu n'y es pour rien. Martial n'y est pour rien. Je suis malade, il faut seulement l'accepter. Aujourd'hui, j'ai pris conscience de ta force et de ton courage. Je partirai confiante et rassurée. Martial avait raison, tu es née pour accomplir l'impossible. Un destin incroyable t'attend et je suis très fière d'être la femme qui t'a élevée.

— Mère, murmura Calliandra en baissant la tête. J'ai cru te perdre la nuit où je t'ai trouvée dans le jardin et j'ai compris à quel point ça devait être dur pour toi de me voir combattre. J'ai compris le mal que je te causais et j'en suis tellement désolée.

— Viens dans mes bras, dit Pothélée en attirant sa fille contre sa poitrine. Ne sois pas désolée. Ma vie a trouvé un sens grâce à toi.

— Je t'aime. Je reviendrai, je te l'ai promis.

— Et je te crois. Ce n'est pas dans l'ordre des choses. Tu ne peux pas partir avant moi. J'aimerais que tu pardonnes Martial. Il voulait te protéger. Il t'aime aussi beaucoup.

Calliandra hocha la tête, essayant d'empêcher ses larmes de couler.

— Oui, mère. Tout ce que tu voudras.

Pothélée releva le visage de sa fille en glissant son doigt sous son menton. Elle la fixa un petit instant et sourit avant de lui demander :

— Ce gladiateur avec lequel tu t'entraînes, il a l'air gentil avec toi.

— Mère, la coupa Calliandra. Il faut vraiment parler de lui ?

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?

— Il est différent. Il m'accepte.

— Je vois, déclara Pothélée sans cesser de sourire avec tendresse, une lueur d'amusement dans les yeux. Je vois.

Elles s'endormirent blotties l'une contre l'autre, le souffle apaisé, le cœur un peu plus léger d'avoir comblé les silences.

La veille des jeux, les gladiateurs paraissaient plus nerveux. Prudens et Verus s'entraînaient sans relâche, Tibalte ne décrochait pratiquement pas un mot et s'acharnait sur le palus comme s'il s'agissait d'un véritable adversaire. Le doctore avait souhaité passer un moment avec Calliandra pour lui donner les derniers conseils avant le grand jour. Il tenta de lui décrire le plus fidèlement possible l'ambiance qui pouvait régner dans une arène, l'ampleur des cris de la foule, ces cris qui pouvaient glorifier ou condamner, les différentes mises en scène d'un combat, le signe qu'il fallait faire pour demander grâce.

— Regarde bien mes doigts, Calliandra. Si tu sais que tu es vaincue, que tu ne parviendras plus à te relever ou si tes forces t'abandonnent, fais ce geste, demande la vie, elle te sera peut-être accordée.

— As-tu conseillé aux autres gladiateurs la même chose ou penses-tu seulement que je suis trop faible pour avoir une chance, demanda

Calliandra. Tu ne nous as pas appris à nous rendre, ni à baisser les bras. Pourquoi le faire maintenant ?

— Tous les gladiateurs connaissent ce geste et tous le feraient sans l'ombre d'une hésitation si leur vie en dépendait. Crois-moi. J'ai confiance en toi, tu as du talent, un talent inné et précieux, mais tu es jeune et tu n'as pas fini ta formation.

— Je le ferais si c'est nécessaire. J'ai bien l'intention de revenir.

Spiculus lui sourit et passa sa main dans ses cheveux. Un geste d'une tendresse déchirante que Calliandra ne soupçonnait pas chez lui. Elle n'avait jamais vu dans ses yeux cette douceur et cela lui fit mal. Elle eut l'impression qu'il lui faisait ses adieux. Tibalte passa à côté d'eux pour récupérer une deuxième épée. Il jeta un regard à Calliandra et marqua un temps d'arrêt avant de les rejoindre. Il s'accroupit et donna un petit coup d'épaule à Spiculus.

— Je vais la ramener, ne t'en fais pas. Personne ne lui fera du mal, glissa-t-il à son oreille avant de s'adresser à la gladiatrice. Viens le moineau, moi aussi j'ai encore deux ou trois conseils à te donner.

VIII. Un tombeau à ciel ouvert

Calliandra...

Le réveil fut brutal. L'aube pointait à peine. J'avais mal dormi, ma mère aussi. Elle n'avait eu de cesse de caresser mes cheveux dans la nuit, de glisser ses doigts sur mon visage. J'avais gardé les yeux fermés pour ne pas croiser les siens. J'avais peur. Martial vint nous voir pour me donner l'équipement fourni par le sénateur Rufus. Il demanda à Pothélée de sortir, il voulait s'entretenir avec moi. Elle hocha la tête, déposa un baiser sur ma tempe et nous laissa.

— Comment te sens-tu ? me demanda-t-il en prenant place à mes côtés sur la banquette qui faisait office de lit.

— Je vais bien.

— Moi je ne vais pas très bien, Calliandra. J'ai l'impression d'avoir perdu ton amour et ta confiance. Cela me fait souffrir atrocement.

— Vous n'avez pas perdu mon amour.

— Seulement ta confiance ? ironisa-t-il pour me faire sourire.

— J'aurais aimé savoir pour ma mère même si je comprends les raisons pour lesquelles vous êtes resté muet à ce sujet. J'ai l'impression d'avoir perdu du temps, de ne pas avoir assez pris soin d'elle.

— Je suis profondément désolé. Je ne voulais pas te blesser. Aujourd'hui, tu vas entrer dans l'arène et il faut chasser tout cela de ton esprit. Ta mère, ta jeunesse, tes origines, tu dois tout laisser dans ce ludus. Ne plus penser aux choses qui pourraient te déconcentrer et te perdre.

— Le celte m'a déjà fait la leçon.

— Tibalte est un excellent gladiateur. Je suis heureux de le savoir à tes côtés. Tiens, voici ce que le sénateur t’a fait parvenir. Je crois que tu le fascines totalement ce pauvre homme, se moqua Martial en me tendant un paquet que j’ouvris sur mes genoux.

J’y trouvai un manchon en cuir destiné à protéger mon bras gauche, ainsi qu’une large épaulière, deux jambières renforcées de métal qui montaient jusqu’aux cuisses et une cuirasse à écailles qui recouvrait entièrement mon buste et sur laquelle était gravée, au centre, une pierre d’un rouge vif évoquant le rubis. La cuirasse était étincelante. Nul doute que les rayons du soleil adoreraient s’y refléter dans une éclaboussure de lumière pourpre et argentée. Les lacets permettant de nouer les jambières étaient du même rouge que le rubis qui ornait ma poitrine. L’épaulière couvrait entièrement ma clavicule, mais laissait mon cou apparent. Le manchon épousait parfaitement mon bras et s’arrêtait à la naissance de mon poignet laissant entrevoir le chemin de mes veines bleutées. J’enfilai ensuite le subligaculum qui avait été confectionné spécialement pour moi et qui était habituellement destiné aux hommes. Il s’agissait d’une sorte de pagne en tissu ajustable grâce à une ceinture. Mon bras droit et mes cuisses étaient les seules parties de mon corps à être totalement vulnérables, mais j’étais bien plus lourdement équipée que la plupart des autres gladiateurs.

— Tes épées te seront remises avant le combat par précaution, m’expliqua Martial. Tu n’as pas de casque. Volonté du sénateur. La foule doit voir ton visage.

— Je vais me préparer maintenant, répondis-je. J’aimerais être un peu seule.

— J’aimerais te prendre dans mes bras. Comme lorsque tu n’étais qu’une enfant.

Martial m’étreignit et quitta ma cellule, les épaules courbées par le poids du souci.

C'était la première fois que je quittais le ludus pour m'aventurer dans les rues pavées de Rome. Il nous fallait traverser le Forum pour nous rendre au Colisée et j'avais hâte de découvrir cette place publique où tous les romains se réunissaient pour traiter d'affaires commerciales, politiques ou religieuses. Le chemin me permettrait de goûter à l'illusion de cette liberté si précieuse aux esclaves qui en étaient privés.

Ma mère ne pouvait pas assister aux jeux et je devais donc lui dire aurevoir devant l'entrée du ludus. Tibalte, Verus et Prudens se tenaient déjà devant la grille, entourés des autres gladiateurs venus les saluer et les encourager. Un silence pesant s'installa lorsque j'arrivai. Les hommes s'écartèrent et j'aperçus ma mère, les yeux rougis, le teint livide. Je me précipitai vers elle le cœur serré de la voir aussi inquiète et la pris dans mes bras.

— Ne pleure pas, mère. Je reviens. Je te le promets.

Elle étouffa un sanglot dans mon cou et saisit mon visage entre ses mains.

— Ma fille, murmura-t-elle sans me quitter des yeux. Je t'aime de tout mon être.

— Moi aussi, mère.

Elle m'embrassa sur le front et s'écarta. Tibalte posa sa main sur mon dos pour me pousser vers la grille. En passant devant Pothélée, il tenta de la rassurer et ses mots semblèrent lui faire du bien. Nous quittâmes le ludus, accompagnés de Martial, des soldats romains qui étaient à son service et du doctore.

Les rues de Rome étaient étroites et la cité ressemblait à un labyrinthe fait de dédales et de traverses qui fourmillaient de monde. Le Forum se situait au centre de la ville et abritait différents temples, des basiliques et de nombreux commerces. Tibalte m'expliqua le rôle du tabularium devant lequel nous venions de passer. Il s'agissait du bureau officiel des archives. Le Temple de Vénus se trouvait à proximité des thermes et à quelques

mètres à peine du Colisée. Nous nous arrêtâmes un instant, soufflés par la démesure du monument au pied duquel nous nous trouvions.

— Je n'arrive pas à y croire, siffla Tibalte.

— Les empereurs romains sont tous complètement fous, murmura Verus.

— C'est magnifique, ajoutai-je, le souffle court, subjuguée.

Nous empruntâmes la galerie souterraine qui se faufilait sous le Colisée et qui accueillait les gladiateurs ainsi que tous les ouvriers nécessaires au bon déroulement des jeux. Martial marchait à mes côtés et me regardait scruter les moindres recoins de la galerie. Je découvris avec stupeur un spectacle qui me fit froid dans le dos. Des cellules tout le long du chemin, des bruits de chaînes trainées sur le sol, des prisonniers affamés et sans force, des rugissements de fauves et des bruits d'épées qui s'entrechoquaient. J'aurais dû en avoir l'habitude en vivant au ludus mais rien n'aurait pu me préparer à ça. Tout était démesuré, déshumanisé. Certains hommes suppliaient, juraient, imploraient pour leur vie et leurs cris déchirants résonnaient en moi comme une lame enfoncée lentement dans la chair. Comment le peuple pouvait-il se délecter de tant de cruauté et de souffrance ? Avait-il oublié les humains sous les armures des combattants ?

Nous ne pouvions pas voir l'arène ainsi parqués sous le Colisée, mais nous entendions absolument tout. Les cris de la foule, les applaudissements, les huées. Les combats d'animaux avaient déjà commencé. Les venationes se déroulaient dans la matinée et étaient suivies par la mise à mort des prisonniers condamnés à périr dans l'arène, dévorés vivants ou bien transpercés par la lame d'un bourreau. De longs couloirs étroits, fermés par des grilles de chaque côté, permettaient aux fauves de rejoindre l'entrée de la piste sous les yeux des gladiateurs et des ouvriers. Les bêtes destinées aux jeux étaient particulièrement féroces, privées de nourriture depuis plusieurs jours, impatientes donc de chasser. Le rugissement d'un lion attira mon attention. Le fauve semblait refuser de se diriger vers l'arène et des

hommes tentaient de le faire avancer en donnant des coups de lance à travers les grilles, effrayant davantage l'animal. Je ne pus m'empêcher de m'attarder pour fixer le lion qui se débattait. Un bref instant, j'accrochai son regard et remarquai dans l'ambres de ses yeux, le refus et la peur. Le pauvre animal n'avait plus que la peau sur les os, son poil était terne et son poitrail présentait des cicatrices par endroits. C'était la première fois que je voyais un lion et l'animal ne m'impressionna pas, il me fit de la peine. Martial m'avait toujours décrit les fauves comme des animaux redoutables qui forçaient l'admiration et la crainte, il avait tort. Aux mains des romains, ils n'étaient plus que des esclaves, eux aussi. Des cadavres en devenir. Le lion finit par perdre son combat contre les lances et courut tout droit dans l'arène, échappant à mon regard. Je baissai la tête et fermai les yeux. Le Colisée avait beau être le plus grand édifice construit pour le plaisir de la foule, la plus belle prouesse architecturale de l'empereur Titus et de son défunt père, il n'en restait pas moins qu'un immense tombeau à ciel ouvert.

IX. Morituri te salutant

Un filet de sang coula jusqu'à la trappe avant de se glisser dans les fissures et d'atterrir, goutte après goutte, sur l'épaule de Calliandra qui tentait de voir, par les fines ouvertures, le combat de Prudens et Verus. Elle était montée sur un amoncellement de pierres, qui avait dû être installé ici par d'autres gladiateurs, et se tenait à la plaque en fer qui séparait l'arène de la galerie souterraine et qui permettait de faire entrer les futurs combattants de manière plus théâtrale et surprenante que par les larges grilles.

— Tu vois quelque chose ? demanda Tibalte.

— Non, ils sont trop loin. Il va falloir se contenter des cris.

— Prudens est un excellent rétiaire. Ils vont vaincre, j'en suis certain.

La voix de Verus résonnait jusque dans la galerie souterraine. Il criait pour se donner du courage et ne laisser aucun doute sur sa volonté à survivre au combat. Calliandra écoutait attentivement tandis que Tibalte essayait d'ignorer ce qu'il se passait là-haut pour ne pas se déconcentrer. Il avait deux objectifs bien précis : revenir au ludus en un seul morceau et ramener Calliandra avec lui. Il ne doutait pas des capacités de la jeune gladiatrice, mais il redoutait celles de leurs futurs adversaires. Il savait que combattre avec elle était son point faible, la faille dans sa détermination et son courage. Elle représentait une faiblesse parce qu'il avait peur pour elle et avoir peur, dans l'arène, n'était pas une bonne chose.

Les cris cessèrent brutalement et un lourd silence s'installa. Calliandra se figea dans l'attente, incapable de bouger. Soudain, la foule se mit à hurler, scandant le nom de Prudens. Martial apparut, essoufflé d'avoir couru des gradins, où il assistait au combat de deux de ses gladiateurs, à la galerie, où il venait annoncer les vainqueurs.

— Alors, maître ? le questionna Tibalte.

— Prudens a terrassé ses deux adversaires. L'un est mort quelques minutes à peine après le début du combat et l'autre a été transpercé par sa lance. Il est tombé à terre et n'a pas pu se relever.

— Verus ? demanda Calliandra en se plaçant à côté du celte.

Martial secoua doucement la tête, mais ne répondit pas. Il ne voulait pas effrayer davantage sa petite protégée. Tibalte soupira et lança un regard au doctore resté muet, une expression indéchiffrable masquait son visage. Verus était tombé. Il ne reviendrait jamais plus au ludus mais ce n'était pas le moment de pleurer les pertes. Il ne fallait rien montrer, demeurer impassible.

Spiculus tendit à Calliandra deux épées fournies par le sénateur Rufus. Elle ne les avait jamais vues et se perdit un instant dans la contemplation des armes. Sur la gouttière, au centre de la lame, était gravée, en lettres d'or, la phrase suivante : le rubis de Rome. Le sénateur avait comparé la jeune gladiatrice à cette pierre précieuse lors de leur première et unique rencontre et semblait vouloir partager cette idée avec la plèbe. Si cela lui permettait de ne plus être vue comme la fille de Pluton, Calliandra lui en serait certainement très reconnaissante. Ses yeux parcoururent l'acier étincelant de la lame avant de descendre progressivement vers la poignée, entourée d'un tissu en satin rouge vif, et le pommeau noir, de forme arrondie, sur lequel était dessiné un rubis. En approchant ses yeux, elle constata qu'il s'agissait d'une véritable pierre précieuse et non d'un dessin. Le sénateur avait exigé que le pommeau soit incrusté d'un vrai rubis. Les deux épées étaient parfaitement identiques et d'une beauté saisissante. Martial laissa Calliandra les admirer avant de lui demander comment elle se sentait.

— Je suis prête, affirma-t-elle. J'aimerais ne pas jouer la scène des adieux. Je ne veux pas me sentir vulnérable maintenant. Vous devriez rejoindre les gradins.

Martial sourit tristement et s'éloigna en lui souhaitant bonne chance. Il aurait aimé la serrer dans ses bras, mais il comprenait la demande de Calliandra. Il partit en priant tous les Dieux qu'elle lui revienne saine et sauve, maudissant presque le jour où il avait décidé la laisser vivre parmi les fous plutôt que de la tuer. La douleur qui comprimait sa poitrine était insupportable et le poids de la culpabilité intensifiait sa peine. Il était l'unique responsable.

Spiculus leur demanda de s'approcher des grilles, ils entreraient par la grande porte. Tibalte fit tournoyer ses épées entre ses mains et détendit sa nuque en étirant son cou. Il jeta un regard à Calliandra et chercha dans ses yeux la détermination qu'il lui connaissait si bien. Il y vit un feu qui incendiait ses prunelles et en fut soulagé.

— Vous êtes prêts ? demanda le doctore.

— Plus que jamais, répondit Tibalte. J'ai la mort d'un frère à venger et un moineau à ramener dans sa cage.

— Je n'ai pas besoin de ta protection, protesta Calliandra.

— Ne commencez pas tous les deux, les interrompit Spiculus. Revenez vainqueurs, c'est tout ce qu'on vous demande, ajouta-t-il d'un ton beaucoup plus grave.

Le silence se fit au moment de l'annonce du combat suivant. Un homme prit la parole, la foule devint muette et les trois gladiateurs purent entendre :

Sous vos yeux ébahis, voyez apparaître la légendaire fille de Pluton, l'enfant maudite, Calliandra, le rubis de Rome. Un spectacle offert à l'empereur Titus par le généreux sénateur Rufus.

Hurlements. Acclamations. Sifflets. Tout se mélangea dans l'esprit de Calliandra. Le bruit venait de partout, le Colisée tout entier semblait vibrer. Les grilles s'ouvrirent lentement dans un grincement insupportable. Tibalte posa sa main sur l'épaule de la gladiatrice et l'encouragea à avancer.

— Je te rejoins très vite, lui glissa-t-il à l'oreille.

Calliandra n'était plus en mesure de réfléchir. Elle avança sans prendre conscience que ses jambes la portaient vers l'arène. Elle serra ses mains autour de la poignée de ses épées qui paraissaient plus lourdes tout à coup. Au seuil de l'entrée, elle ferma les yeux pour apprécier la caresse du vent et la douceur des rayons du soleil. Lorsqu'elle les ouvrit enfin, elle manqua de défaillir et voulut faire demi-tour. Elle croisa le regard du celte en se retournant et comprit qu'elle ne pouvait pas faire marche arrière, que les dés étaient jetés et qu'il lui fallait faire face au destin pour lequel elle avait été élevée. Ses yeux parcoururent les gradins et elle tourna sur elle-même pour contempler toute l'étendue de l'amphithéâtre. Les gradins épousaient la forme circulaire du Colisée. La loge impériale dominait l'ensemble. Calliandra aperçut un homme au visage dur et au regard perçant qui se tenait debout. Il était richement vêtu et portait une couronne de laurier d'or. Il s'agissait, sans aucun doute, de l'empereur Titus. Le sénateur Rufus se trouvait un peu plus bas, assis sur un siège de marbre, aux côtés d'autres sénateurs. Elle en compta cinq. Une poignée d'hommes au service d'un seul et unique qui avait le droit de vie ou de mort sur les pauvres âmes qui combattaient en son nom comme des animaux. Calliandra lui aurait volontiers craché au visage si la peur des représailles ne tenaillait pas ses entrailles. La plèbe était déchaînée et hurlait à pleins poumons des mots qu'elle ne comprit pas. Le bruit était trop assourdissant, toutes ces voix entremêlées lui donnaient le vertige. Les clameurs commencèrent à diminuer progressivement et le silence reprit ses droits. La foule semblait attendre quelque chose.

— Va saluer l'empereur, lui cria Tibalte, les mains accrochées aux grilles.

Calliandra s'avança au centre de l'arène et, mue par une volonté infailible d'exposer aux yeux de tous la force de sa détermination, brandit ses deux épées croisées au-dessus de sa tête et hurla. D'un même mouvement, la foule se leva, au comble de l'excitation et prolongea son cri comme un écho. La gladiatrice inclina alors légèrement la tête en direction

de Titus avant de laisser ses épées retomber le long de son corps. Ce dernier se détacha des convives qui l'entouraient pour s'approcher du balcon de la loge et apercevoir plus nettement la gladiatrice.

— Voici donc la fameuse fille de Pluton, lança-t-il. Je pensais rencontrer Méduse elle-même, mais je ne vois qu'une fillette tentant de ne pas trembler devant la puissance de Rome.

Il se mit à rire et Calliandra retint les mots qui ne demandaient qu'à franchir ses lèvres. Elle connaissait la toute-puissance de l'empereur et savait qu'elle était tenue au silence sous peine de mort immédiate. Ainsi, elle ne répondit pas aux provocations ni à l'hilarité de la foule qui se joignait, aveuglément et en toute chose, aux dires de l'empereur. Elle serra seulement davantage ses poings sans baisser la tête, défiant du regard Titus.

— Il ne faut pas te vexer, jeune fille. Disons que la légende est plus grande que son personnage, voilà tout. Peut-être me feras-tu mentir, qui sait ?

Titus se tourna ensuite vers un homme qui se trouvait plus bas dans les gradins et qui semblait avoir pour mission d'annoncer l'entrée des combattants. Il se leva immédiatement, invitant le peuple à se taire et dit :

— Au côté du rubis de Rome se tiendra l'immense champion celte, Tibalte l'indomptable.

Nouvelle acclamation de la foule. Tibalte passa les lourdes grilles et le fracas qui s'en suivit fut spectaculaire. Le gladiateur portait un casque en acier, relevé d'une crête mince et arrondie destinée à faire glisser le filet du rétiaire, qui lui couvrait entièrement le visage. Il brandit devant lui son glaive avant de l'abattre sur son bouclier rectangulaire, assez large, proche du scutum des légionnaires romains, qu'il tenait fermement dans sa main gauche, le bras replié sur son torse. Son équipement signifiait qu'il était un secutor et que l'un des adversaires serait nécessairement un rétiaire. Le doctore avait vu juste. Tibalte salua l'empereur et fit le tour de l'arène, frôlant les gradins, excitant davantage la foule qui hurlait sur son passage.

— Face à eux, reprit l'homme en élevant la voix pour couvrir les cris, le champion de Capoue, Actius, le mirmillon et Achillia, le rétiaire capable de saisir l'insaisissable dans ses filets.

Les deux gladiateurs surgirent du sol par les trappes prévues à cet effet. Ils levèrent leurs armes vers l'empereur puis vers le peuple avant de se tourner vers Calliandra et Tibalte. Le rétiaire n'avait pas de casque, son regard se posa immédiatement sur la gladiatrice. Il paraissait savoir qu'il avait été choisi pour la mettre en difficulté comme s'il connaissait par avance sa technique de combat.

— Tu crois qu'il sait ? demanda Calliandra en faisant en sorte de ne pas être entendue des adversaires.

— Bien sûr qu'il est au courant. Le sénateur a dû parler au laniste.

— Pourquoi ?

— Pour que le combat soit plus difficile et donc plus spectaculaire pour le peuple.

Achillia n'était pas un gladiateur impressionnant physiquement. Il était léger, plus petit que les autres, plus fin aussi. Dans ses rêves agités, Calliandra combattait un demi-dieu, un colosse qui la terrassait sans peine, infligeant à son corps de nombreux coups de lance. Les gladiateurs qui se trouvaient face à elle n'étaient que des hommes, destinés à périr tôt ou tard sous le joug des romains. Elle sentit un vent de courage s'emparer de son cœur qui battait de manière frénétique et incontrôlable. Le rétiaire distingua ce nouveau souffle chez la gladiatrice, il fit tournoyer son filet au-dessus de sa tête avant de rire bruyamment pour signifier son mépris.

— Il est temps de leur montrer de quel feu se consume le rubis de Rome, siffla Tibalte, le glaive tendu devant lui, les jambes fléchies. Il ne va pas rire longtemps.

Titus leva son bras et annonça le début du combat avant de regagner son siège, un sourire satisfait sur les lèvres.

Actius passa immédiatement à l'offensive en se précipitant sur Tibalte. Les glaives s'entrechoquèrent violemment à plusieurs reprises. Le celte évita le tranchant de la lame en se baissant et Calliandra saisit l'occasion pour tenter d'atteindre l'adversaire. Son attaque fut écartée par la lance du rétiaire qui s'interposa, obligeant Tibalte et Calliandra à se séparer et à s'éloigner l'un de l'autre.

— Il faut rester ensemble, hurla Tibalte en repoussant le gaulois avec son bouclier.

Calliandra n'entendit pas les mots prononcés par le gladiateur. Achillia l'éloigna davantage des deux autres, l'invitant au duel. Il tenta de la désarmer d'un coup de lance, mais la gladiatrice était trop rapide et virevoltait aisément d'un côté à un autre en roulant sur le sol. Elle se redressait toujours de manière trop prompte pour que le rétiaire puisse espérer la toucher. Il laissa alors tomber sa lance sur le sable et sortit un poignard du brassard qu'il portait au niveau du bras gauche. Elle connaissait bien ce scénario, Prudens avait déjà essayé de l'avoir par surprise en agissant de la sorte. Elle profita de cette seconde d'inattention pour courir vers Achillia, ses épées pointées en avant. Le rétiaire s'apprêta à parer les coups, mais, au dernier moment, Calliandra fit glisser ses précieuses lames sur les côtés, elle fléchit ses jambes et décolla. Elle avait pris assez d'élan pour atterrir derrière Achillia qui lui tournait toujours le dos. Elle ramassa ses épées qui se trouvaient juste à ses pieds et les abattit toutes deux sur les flancs du rétiaire. Il lâcha un hurlement de douleur en se retournant. La rage défigurait son visage. Calliandra aperçut Tibalte. Il était à quelques mètres d'elle et livrait un combat sans merci face au mirmillon. Le glaive d'Actius vola lorsque le bouclier du celte le percuta de plein fouet. Tibalte s'écarta de son adversaire qui avait perdu l'équilibre sous l'impact et s'adressa à la gladiatrice :

— Viens ! hurla-t-il en fléchissant les jambes et en levant son bouclier au niveau de l'épaule.

Calliandra comprit immédiatement ce que Tibalte avait en tête. Il souhaitait qu'elle se serve du bouclier comme d'un appui pour s'élancer dans les airs avant d'abattre ses lames sur Actius en le clouant au sol. Ils avaient mis au point cette stratégie ensemble et elle s'était révélée très efficace lors des entraînements. Elle voulut s'élancer vers lui, mais ses pieds restèrent ancrés au sol, elle bascula en avant et se retrouva le visage contre terre, du sable sur les lèvres. Elle entendit un rire s'élever dans son dos, roula sur le côté pour ne plus être vulnérable et sentit le filet d'Achillia s'emmêler autour de ses jambes.

— Tu vas avoir plus de mal à te lever maintenant, ironisa le rétiaire.

La gladiatrice était prise au piège dans les mailles du filet qui enserraient ses chevilles et l'empêchaient de se remettre debout. Une de ses épées lui avait glissé des mains, mais la seconde était toujours entre ses doigts. Calliandra tenta de rompre ses liens du tranchant de la lame, mais rien n'y fit, les mailles ne cédèrent pas. Achillia se rua vers elle en hurlant comme une bête assoiffée de sang, elle pivota pour échapper à son poignard, mais le rétiaire parvint à la toucher au niveau de l'épaule gauche, entaillant profondément sa chair. Le sang gicla sous les acclamations de la foule, mais la douleur n'était rien tant la peur de mourir, ainsi prisonnière du filet, était plus intense. Alors que le rétiaire menaçait de réitérer son coup, Calliandra croisa le regard de Martial dans les gradins. Il avait crié de toutes ses forces et sa voix était parvenue à ses oreilles. Le courage lui revint, elle pensa à sa mère, à sa promesse, elle ne pouvait pas périr dans cette arène qui puait la carcasse de fauve et le sang caillé. Elle saisit une poignée de sable qu'elle lança au visage d'Achillia, profitant de son aveuglement passager pour extirper ses jambes du piège qu'il lui avait tendu. Tandis qu'elle se débattait avec le filet, elle sentit des mains la soulever pour l'écarter de son adversaire. Tibalte était venu l'aider. Il retira les mailles restantes avec son glaive et l'aida à se relever.

— Il n’a plus son arme de prédilection ce qui signifie qu’il est vulnérable, dit-il avant de fondre sur Actius qui semblait sous le choc d’un coup porté un peu plus tôt par le celte.

Arrivé à mi-hauteur du chemin qui séparait les deux gladiateurs, Tibalte recommença à fléchir les jambes en soulevant son bouclier. Calliandra ne perdit pas une seconde et courut. Elle posa un pied sur le scutum et se projeta en avant, exécuta une roulade dans les airs et retomba sur le mirmillon, une cuisse de chaque côté de son cou. Il tomba en arrière, entraînant dans sa chute la gladiatrice qui serra les jambes pour ne pas lâcher prise. Son dos cogna le sol et sa tête suivit le mouvement. Calliandra planta alors ses épées dans ses yeux, transperçant les globes oculaires dans une fontaine de sang. Le corps d’Actius fut secoué de spasmes quelques instants et tous ses membres se durcirent avant qu’il ne périsse, la nuque baignant dans une rivière pourpre. Un violent coup de bouclier désarçonna la gladiatrice. Achillia tenait le scutum de Tibalte contre son torse. Il était parvenu à le dérober au celte en transperçant son flanc d’un coup de poignard. Il l’avait regardé s’écrouler sur la sable, persuadé que sa blessure le viderait de son sang. Calliandra parcourut du regard l’arène sans trop comprendre comment cela était possible. Elle vit le celte étendu un peu plus loin, immobile.

— Tibalte ! hurla-t-elle en se relevant pour le rejoindre.

Un nouveau coup porté au visage l’empêcha de faire un pas de plus, puis un autre la fit vaciller.

— Résistante la petite, se moqua le rétiaire avant de lui asséner un troisième coup de bouclier.

Elle tomba à genoux, le nez et la bouche ensanglantés.

— Voilà où est ta place petite ! Au niveau de ma queue, dit-il dans un éclat de rire.

Le rétiaire se pencha sur Calliandra et saisit une grosse poignée de ses cheveux pour l’obliger à pencher la tête en arrière. Il leva son poignard pour

l'enfoncer dans sa trachée, mais, au moment où il s'apprêtait à abattre son bras en direction de la gorge de la gladiatrice, la pointe d'une lance transperça sa cage thoracique. Achillia écarquilla les yeux sous l'effet de la douleur, incapable d'émettre le moindre son. Un filet de sang coula de sa bouche, un autre perla de la pointe en acier. Calliandra sentit sa main se desserrer progressivement avant de lâcher totalement prise. Le corps du gladiateur bascula sur le côté et s'écroula sur le sol, soulevant une traînée de sable rouge. Tibalte apparut. Il retira son casque et le jeta plus loin. Le Colisée se mit à trembler sous les cris de la foule qui hurla le nom des vainqueurs. La plèbe devint ingérable, les uns bousculant les autres, se piétinant presque en voulant s'avancer dans les gradins pour observer de plus près la fille de Pluton, la première femme gladiatrice, l'enfant maudite. Le calme revint petit à petit lorsque l'empereur Titus se leva, souhaitant s'adresser aux combattants. Il s'approcha du balcon et tendit les bras pour faire taire les dernières rumeurs.

— Je n'aurais jamais pensé qu'un tel dénouement puisse être possible. Les Dieux vous ont été favorables. Pluton semble avoir entendu l'appel de sa progéniture. Le personnage vaut peut-être bien la légende. Rome salue la puissance de ses héros de l'arène, ajouta-t-il avant de tourner le dos pour rejoindre son siège.

La gladiatrice était entièrement recouverte du sang d'Achillia mêlé au sien, mais elle tenait toujours sur ses genoux, refusant de se laisser tomber. Le celte saisit son bras et le passa sur son épaule pour l'aider à se mettre debout. Les larges grilles d'entrée s'ouvrirent et Spiculus vint les rejoindre. Les deux hommes entraîèrent Calliandra loin de l'arène, dans les profondeurs de la galerie souterraine où Martial et Eaclès, le médecin, les attendaient.

X. Des lauriers de sang

Calliandra...

Tibalte était sérieusement touché au flanc droit. Il sembla prendre conscience de sa blessure une fois arrivé dans la galerie. Il m'aida à m'asseoir contre le mur et s'éloigna, une main posée sur le côté de son ventre, une grimace de douleur sur le visage.

— Tibalte, parvins-je à murmurer, à demi consciente, la vue brouillée par une épaisse fumée blanchâtre.

Le sang sur mes lèvres avait un goût de métal. Je sentis les mains de Martial se poser sur mes joues.

— Calliandra, tu m'entends ? me demanda-t-il.

Je n'arrivais plus à garder les yeux ouverts, j'avais terriblement mal à la tête et mon corps tout entier semblait endoloris. La voix de Martial résonna en écho, elle me parut si lointaine.

— Elle a pris un coup très violent à l'arrière du crâne, dit Spiculus en me hissant dans ses bras. Tibalte a besoin de soins, il faut rentrer au plus vite, maître, ajouta-t-il.

Je perdis connaissance à la sortie du Colisée, incapable de lutter davantage contre l'engourdissement qui m'avait envahie et paralysée.

Lorsque j'ouvris enfin les yeux, je me trouvais dans la salle où Eaclès avait pour habitude de soigner les blessures des gladiateurs. Il y faisait froid et l'humidité transperça mes os. Je regardai autour moi, les voûtes me donnaient l'impression d'être dans un cachot et l'odeur du sang ne me quittait pas. Je me redressai vivement, un léger vertige me contraignit à ralentir mes gestes, et je m'assis au bord de la banquette sur laquelle j'avais

été couchée. Je passai une main sur mes lèvres, elles paraissaient enflées, ma pommette droite me faisait mal, mais la douleur était bien plus intense au niveau de mon épaule gauche, là où le rétiaire était parvenu à m'atteindre. Je tentai de regarder et aperçus une longue balafre qui n'avait pas encore cicatrisé. La plaie suintait encore et la scène me revint en mémoire. J'étais prise au piège du filet, j'avais tenté de fuir, mais mes mouvements étaient restreints et Achillia m'avait blessée avec son poignard. Les cris de la foule surgirent aussi comme si elle était encore présente dans la pièce. Le peuple avait hurlé à ce moment-là, il voulait du sang, il voulait voir la mort et peu importait qui elle emmenait tant qu'elle était là.

— Allonge-toi, ordonna Eaclès en entrant dans la pièce par une petite porte en bois qui grinçait. Je dois cautériser ta plaie. Je l'ai nettoyée, mais ce n'est pas suffisant, elle est trop profonde et risque de s'infecter.

— Il en est hors de question !

— Je crois que tu ne vas pas avoir le choix. Tu veux que je fasse venir quelqu'un pour te tenir ?

— Non, répondis-je en m'allongeant.

Eaclès sortit la lame qu'il avait mise au feu et s'approcha de la banquette. Il voulut attacher mes bras et mes jambes, mais je lui fis la promesse de ne pas bouger. Je ne voulais pas être enchaînée, je pouvais supporter la douleur, elle ne durerait pas longtemps. Lorsque l'acier brûlant entra en contact avec ma peau, le cri qui sortit de ma gorge résonna dans toute la pièce. Mes ongles entaillèrent le tissu qui recouvrait la banquette et mes membres se contractèrent violemment. Le coup de poignard m'avait paru bien plus agréable en comparaison.

— J'ai connu des gladiateurs plus virulents, dit calmement Eaclès en retirant la lame. C'est terminé. Je vais te passer un onguent appelé barbarum. Il est astringent et antiseptique. Tu ne devrais plus ressentir la moindre douleur d'ici deux jours. Tu reprendras l'entraînement à ce moment-là.

— Merci, parvins-je à formuler entre mes dents. Comment va Tibalte ? Je ne le vois pas ici, c'est bon signe.

— Tu connais le celte ! Cette brute n'a pas voulu que je l'examine. Il m'a dit qu'il n'avait rien. Il est certainement en train de célébrer sa victoire avec du vin et des femmes. Martial serait prêt à élever une statue en son honneur tant il lui est reconnaissant d'avoir empêché le rétiaire de trancher ton joli cou.

— Il avait l'air sérieusement blessé pourtant.

— Ne t'en fais pas pour lui. Tu devrais plutôt aller rassurer Pothélée. Elle est venue te voir une dizaine de fois, j'ai dû lui interdire l'accès de la salle. Elle était très inquiète et m'a même menacé.

— Ma mère ? Elle est la douceur incarnée.

— Apparemment pas quand il s'agit de sa fille.

Je quittai Eaclès pour rejoindre ma cellule, le cœur un peu lourd de savoir Tibalte dans la sienne en bonne compagnie. La nuit commençait à recouvrir de son voile sombre la villa, je portais toujours la tenue que le sénateur m'avait offerte et je me sentais sale. Je n'avais qu'une seule envie : faire partir cette odeur de sang qui refusait de me laisser en paix. Je constatai avec surprise que la cellule était vide et décidai de me rendre dans l'atrium pour trouver ma mère, la prendre dans mes bras, lui montrer la force de mes promesses. En montant les escaliers qui menaient aux pièces principales de la demeure, j'entendis provenir de la galerie, où étaient parqués les gladiateurs, des rires bruyants et des obscénités en tout genre ainsi que des voix féminines. L'étau qui enserrait ma poitrine se referma davantage. Tibalte ne devait même plus penser au combat que nous avions partagé, perdu dans la chaleur d'une femme qui vantait sûrement ses mérites entre deux baisers.

Une fois en haut, j'eus la surprise de découvrir la salle principale déserte. La villa semblait inhabitée. Une odeur florale attira mon attention, elle provenait de la partie thermale de la demeure. Je n'y avais jamais mis les

pieds, cet endroit était surtout le lieu de prédilection de Tullia qui aimait se prélasser dans un bain chaud durant des heures, accompagnée d'une esclave. Une main se posa sur mon épaule, me faisant sursauter.

— Ma fille.

Je me retournai, émue aux larmes d'entendre la voix de ma mère. Face à Achillia, j'avais cru un instant ne plus jamais la revoir et cette idée m'avait été si douloureuse, si insupportable.

— Je t'avais promis de revenir, murmurai-je en agrippant ses mains pour les serrer entre les miennes.

Pothélée voulut me prendre dans ses bras, mais je grimaçai lorsqu'elle effleura mon épaule.

— Pardon, dit-elle en reculant. Tu as mal ? Eaclès n'a pas voulu que je reste avec toi. Cet idiot m'a accusé de troubler ton repos.

— Cet idiot s'est très bien occupé de mes blessures. Il ne faut pas être trop dure avec lui, mère.

— Tu as sûrement raison, mais je ne voulais pas que tu penses que je t'avais abandonnée.

— Je ne penserai jamais une chose pareille.

— Viens, Martial m'a laissé organiser une surprise pour toi, pour te récompenser. Il m'a dit que tu étais une grande gladiatrice et qu'il était fier de toi.

— Est-ce tout ce qu'il t'a dit ?

— Je n'ai pas demandé à connaître les détails du combat. Tu es vivante, c'est tout ce qui m'importe.

Je fus soulagée d'entendre cette réponse.

Nous traversâmes l'atrium et ma mère se dirigea vers la salle d'eau. Elle s'effaça pour me laisser entrer la première et je découvris une petite pièce au centre de laquelle un bassin avait été creusé. Il était rempli d'une eau encore fumante, des fleurs baignaient à la surface, dégageant un parfum délicat. Des colonnes de marbre rose entouraient le bassin, ornements subtils et

raffinés, preuve d'une situation financière confortable. Une statue en marbre de Carrare représentant Vénus venait compléter l'élégance et le raffinement de cette pièce. Des vêtements propres avaient été disposés à côté des marches qui permettaient de rentrer dans l'eau.

— Tout ceci est pour moi ? demandai-je.

— Oui. Est-ce que cela te fait plaisir ?

— Énormément.

— Tiens, ajouta ma mère en me tendant un petit coffre en bois sur lequel était gravé mon nom. Martial m'a demandé de te le remettre, ouvre-le.

Je me précipitai sur l'objet et l'arrachai presque des mains de Pothélée tant j'étais curieuse de découvrir ce qu'il renfermait. Je n'avais jamais eu de boîte à bijoux ni même de biens personnels. Elle rit devant mon empressement et se pencha sur le coffre pour regarder avec moi ce qu'il y avait à l'intérieur. Nous poussâmes toutes deux un soupir d'émerveillement en découvrant un collier d'émeraudes d'une beauté saisissante. Je le pris délicatement entre mes doigts et posai le coffre à mes pieds. Le collier devait compter quarante perles alignées les unes contre les autres, d'un vert éclatant et d'une finesse remarquable. Il n'était pas voyant, ni excessif, mais fin et discret, bien éloigné des bijoux que portait habituellement Tullia.

— Il est sublime, déclarai-je. Je ne mérite pas tant.

— Il est assorti à tes yeux, précisa ma mère en touchant une perle du bout de l'ongle. Je vais te laisser profiter de ce moment. Tu en as sûrement besoin. Je vais aider Tullia à se préparer pour la nuit.

— Elle ne sait pas se déshabiller toute seule ? demandai-je, ironique.

— Calliandra...

— Oui, oui je sais. Je n'en dis pas plus. Merci pour tous ces présents, mère. Je remercierai Martial lorsque je le verrai.

Je ne m'étais jamais sentie aussi bien qu'après le bain que je venais de prendre. Ma peau avait retrouvé sa couleur dorée, mes cheveux, leur rouge vif et l'odeur du sang avait disparu. Je portais la tunique blanche qui avait

été prévue à cet effet et j'avais attaché le collier autour de mon cou. Mon épaule me faisait toujours souffrir, mais mes muscles étaient détendus et mon corps moins endolori. J'empruntai une nouvelle fois les marches qui menaient à ma cellule et découvris Tibalte assis sur le muret en pierre qui longeait l'aire d'entraînement. Il tenait un pot en terre cuite, qui faisait office de récipient, entre les mains. Il le porta à ses lèvres et avala une gorgée de son contenu.

— Encore en train de boire ? demandai-je dans son dos.

Il se retourna et me sourit. Une chaleur étrange envahit tout mon être.

— Je fête notre victoire, moineau. Je bois en l'honneur de notre combat. Tu te joins à nous ?

— Je ne mettrai pas un orteil dans votre cage aux fauves remplie de prostituées, répondis-je en lui rendant son sourire.

— Les femmes ont été escortées en dehors du ludus par les soldats. Elles sont toutes parties. Prudens en aurait volontiers gardé une, mais les règles sont les règles.

— Tu es sorti de ta tanière parce que tu t'ennuyais ? Peut-être aurais-tu voulu qu'elles restent toi aussi ?

— Est-ce un reproche, Calliandra ? me demanda-t-il en s'approchant de moi, son visage à quelques centimètres du mien.

— Pas du tout. Une simple réflexion.

— Tu es jalouse ?

— Jalouse ? Tu as une bien trop haute opinion de toi-même.

Il se mit à rire et m'invita à s'asseoir à côté de lui. Je le rejoignis et acceptai de boire dans son verre de fortune une gorgée de vin.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de te remercier. Tu m'as sauvé la vie. Je ne l'oublierai jamais. Sans toi, je ne serais plus là.

J'avais du mal à soutenir son regard. Il m'intimidait et le remercier n'était pas la chose la plus aisée à faire. Je me sentais vulnérable en prononçant ces mots. Son sourire arrogant s'effaça et il prit ma main dans la sienne. Ses

yeux restèrent rivés sur les miens, deux lames de métal brillantes et tranchantes au milieu de la nuit.

— Ce collier te va bien, répondit-il seulement en faisant glisser ses doigts dessus.

— Martial a préféré les bijoux aux catins pour me récompenser. Un choix judicieux, tu ne trouves pas ?

Ma remarque ne parvint pas à lui redonner le sourire. Il attrapa une mèche de mes cheveux et l'observa avec intérêt avant de la laisser retomber sur mon épaule.

— Fascinante petite chose, murmura-t-il.

Je sentis sa main écarter le col de ma tunique et la suivis du regard. Il fit glisser le tissu sur mon bras et fixa ma blessure avant d'ajouter, plus fort cette fois :

— Il n'a pas assez souffert pour ce qu'il t'a fait.

— Ce n'est qu'une entaille. Cela aurait pu être bien plus grave si tu n'avais pas été là.

— Jupiter lui-même ne saurait m'empêcher de te protéger. Je serai toujours là.

Il se pencha sur moi et frôla mes lèvres avant de se redresser.

— Tu devrais aller dormir, me dit-il en se levant. Tu as besoin de repos.

Quelque chose passa dans ses yeux, un voile furtif, une ombre. Il jeta le reste du vin dans le sable.

— Bonne nuit, Calliandra.

Je le regardai s'éloigner sans trop comprendre ce qu'il venait de se passer. Tandis qu'il franchissait l'entrée de la galerie, je le vis appuyer sa main sur son flanc et vaciller légèrement. Son corps bascula en avant et disparut dans l'obscurité. Je me levai précipitamment et courus dans sa direction. Des voix s'élevèrent et j'entendis Spiculus ordonner à un autre gladiateur de l'aider. Je les vis surgir en haut des escaliers, portant Tibalte à bout de bras. Il semblait inconscient. Ils passèrent devant moi et j'aperçus la

blessure du celte qui s'était mise à saigner abondamment. Des perles de sueur recouvraient son front, son teint était devenu livide. Ils le déposèrent délicatement sur le sol.

— Va chercher Eaclès, ordonna le doctore à Flamma.

— Pourquoi ne l'as-tu pas obligé à voir le médecin en rentrant ? demandai-je à Spiculus, consciente de lui faire un reproche qu'il ne méritait pas.

— Il n'a rien voulu entendre et il avait l'air d'aller bien, se défendit-il en s'agenouillant à côté de lui.

Je l'imitai et posai ma main sur son front. Tibalte bougea légèrement la tête et murmura des mots incompréhensibles. Spiculus semblait très inquiet, ça ne lui ressemblait pas de laisser entrevoir ainsi ses émotions.

— Il est brûlant, dis-je, la voix tremblante.

Flamma réapparut accompagné de Martial et du médecin. Je m'écartai et les laissai emporter Tibalte sans réagir. Je ne pouvais pas leur faire perdre de temps avec des questions inutiles qui retarderaient les soins dont il avait besoin. Je regagnai ma cellule à contrecœur, songeant à cette nuit qui serait interminable et au sommeil que je ne trouverai pas.

Le lendemain, ce fut Martial qui vint me réveiller. J'étais parvenue à fermer les yeux quelques heures, à bout de forces, épuisée par le combat, la douleur et la peur de voir le celte succomber à sa blessure et à sa bêtise. J'étais en colère contre lui, c'était le seul sentiment derrière lequel je pouvais cacher mon inquiétude et mes angoisses. Je me levai et frottai mes yeux. Ma mère avait déjà quitté la cellule.

— Tullia n'a aucune considération pour ma mère. Elle sait qu'elle est souffrante, mais elle la réclame à l'aube ! crachai-je au visage de Martial.

— Ta mère est auprès de Tibalte. Elle voulait connaître son état.

Je baissai la tête, confuse et honteuse.

— Comment va-t-il ? demandai-je en redoutant cruellement la réponse.

— Il ne s'est toujours pas réveillé. Eaclès dit que sa blessure est profonde et qu'elle s'est infectée. Pour être honnête Calliandra, je suis venu te dire de ne pas trop espérer. Je sais que tu es attachée à cet homme et que vous êtes amis. Malheureusement, les amitiés ne perdurent pas dans ce monde de fous, crois-moi. Gladiateurs ou hommes libres, nous sommes tous dans le même bateau. La mort est notre lot commun.

— Certains ont la chance de vivre plus longtemps et dans de meilleures conditions que d'autres, répondis-je. Je peux le voir ?

— Bien sûr.

Je me levai pour me précipiter dehors, mais le poids du collier autour de mon cou raviva les souvenirs de la veille. Je m'arrêtai et m'adressai à Martial qui se tenait toujours devant l'entrée de ma cellule.

— Merci pour le collier. Il est sublime. Ça me touche beaucoup.

— Il appartenait à ta grand-mère. Une femme remarquable. Tu lui ressembles à bien des égards.

C'était la première fois qu'il me parlait d'elle. L'évocation de son souvenir semblait douloureuse. Il étira ses lèvres dans un sourire triste et m'invita à m'asseoir à côté de lui. Il semblait prêt à me confier la vérité sur elle, chose qu'il avait toujours refusée auparavant, fuyant mes questions, évitant la conversation. Je le rejoignis sans hésiter, j'avais besoin de savoir.

— Je vais te dire des choses qui ne joueront pas en ma faveur, Calliandra. Mais je suis prêt à être honnête et à assumer les choix faits jadis. Je te demanderai seulement de m'écouter sans m'arrêter. Si tu venais à m'interrompre, même les Dieux savent que je n'aurais plus la force de poursuivre.

Je hochai la tête et gardai les lèvres serrées. J'avais peur de briser cet instant et de dire quelque chose qui aurait pu l'inciter à revenir sur sa décision.

— Elle s'appelait Mélinda, elle était incroyablement belle. Je l'ai rencontrée lors des premiers jeux auxquels mes gladiateurs ont participé.

Elle était la fille d'un riche politicien romain et j'en suis tombé amoureux dès le premier regard. Cet homme avait engagé mes titans pour qu'ils combattent dans une arène de fortune, bien moins prestigieuse que le Colisée, tu imagines bien. J'ai tout fait pour la revoir par la suite, toutes les excuses étaient bonnes pour rendre visite à son père qui était perspicace et a bien compris les raisons de ma présence. Il m'a donné sa fille en mariage peu avant sa mort et je lui ai promis de prendre soin d'elle. Mais je n'ai pas tenu cette promesse. Mélinda était une femme parfaite, une épouse parfaite, aimante et dévouée, une mère bienveillante et protectrice. Je n'ai pas été à la hauteur. Je ne la méritais pas. Aucun homme sur cette terre ne peut se vanter d'avoir connu une femme comme ta grand-mère. Aucun. Encore moins d'en avoir possédé une. Elle m'aimait d'un amour démesuré, vantait sans arrêt mes qualités et m'élevait au-dessus des Dieux. J'étais jeune et ignorant de la chance que j'avais. Un soir, nous avons été invités chez un ancien ami de son défunt père. Il y avait du beau monde, tu peux me croire. De ces hommes bien hypocrites et corruptibles et de ces femmes apprêtées et séduisantes qui vous assujettissent en un regard. J'ai succombé aux courbes de Tullia, plaisir de la chair bien éphémère et irréfléchi. Mélinda nous a trouvés enlacés comme deux jeunes amants dans une pièce à l'abri des convives. Je me souviendrai toujours de l'expression d'horreur qui a défiguré son visage. Elle qui était si pure, si fidèle et qui croyait au mariage ainsi qu'aux vertus qu'il confère aux époux. Elle a porté une main sur son cœur et a fermé la porte. Elle ne m'a plus jamais adressé la parole à partir de cette nuit-là, souffrant mille tourments qu'elle gardait muets. Son état de santé s'est dégradé quelques jours après cet événement et elle est morte le mois suivant. C'est moi qui l'ai tuée. J'ai épousé Tullia par la suite pour tenter d'apaiser le feu de la culpabilité qui me brûlait de l'intérieur. Je me suis imaginé une histoire d'amour dévorante contre laquelle je n'avais pas su résister seulement pour me répéter sans cesse que Mélinda n'était pas morte pour une coucherie d'une nuit, une faiblesse ridicule et

impardonnable. Je me suis menti à moi-même pour cacher le monstre que j'étais. En réalité, je n'ai jamais aimé Tullia d'un amour vrai et sincère. J'ai seulement voulu son corps. Mon fils m'a pardonné avec le temps, il était encore enfant et n'a pas pu comprendre toute la vérité. Tu sais tout. Je ne suis pas un homme bon et les erreurs du passé restent gravées dans ma mémoire au fer rouge, torturant chaque jour mon esprit malade. Etrangement, Tullia a toujours su se montrer douce avec mon fils. Ils ont été proches par le passé et c'est sans doute pour cette raison qu'elle ne t'apprécie guère. Elle s'est rangée du côté de Tibérius. J'aime encore assez mon fils pour protéger son honneur et tenir secrète l'infamie dont il s'est rendu coupable. Pourtant, force est de constater que Tullia a eu beaucoup d'influence sur lui, elle l'a élevé à sa façon et il a fini par épouser une femme qui lui ressemble : dure, intelligente et assez subtile pour être dangereuse. Oseras-tu encore me regarder de la même manière maintenant ?

Je levai les yeux vers lui et cherchai son regard. Il tourna la tête et attendit que je prenne la parole.

— Vous êtes un homme bon. N'en doutez jamais.

— Lorsque tu es née, j'ai compris que les Dieux me donnaient une seconde chance. J'ai peur de les avoir déçus eux aussi.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Tu aurais dû naître romaine et libre. Te voilà sans origine et esclave.

— Ce n'est pas votre faute. Tibérius et Litia sont les seuls responsables. Je comprends le sentiment de culpabilité qui vous ronge, mais les erreurs de mon père ne sont pas vos erreurs et la mort de Mélinda n'est pas liée à votre faiblesse. On ne meurt pas de chagrin.

Martial sourit et saisit mon menton entre ses doigts avant de répondre, le visage sombre :

— Si, Calliandra. On peut mourir d'avoir trop aimé et d'être trop déçu. On peut mourir d'un coup de poignard invisible porté au cœur par la personne en qui on avait le plus confiance. On peut mourir d'une rivière de

larmes devenue intarissable. Mélinda est partie à cause de moi et jamais je ne me le pardonnerai. Si ton cœur doit trembler pour le celte, je t'en prie, fais attention aux souffrances engendrées par les trop grandes passions.

— Je serais bien incapable de parler de lui comme vous parlez d'elle.

— Les mots ne signifient rien. Lorsqu'on aime, ils sont inutiles. Le corps et l'esprit parlent d'eux-mêmes.

Martial se releva et me tendit la main pour m'aider. Mon épaule était encore douloureuse, mais la peur de perdre Tibalte l'était bien plus.

— Eaclès pense que tu seras vite rétablie.

— Ce n'est qu'une légère entaille. Rien de bien sérieux. Nous n'avons pas tous eu cette chance, malheureusement.

Ma mère entra dans la cellule à ce moment-là, le dos courbé et les yeux rougis par la fatigue. Elle s'arrêta en apercevant Martial et s'excusa d'un geste de la main.

— Non, non, tu peux rester, la rassura-t-il en s'avançant vers elle. Je m'apprêtais à partir. Comment va le celte ?

— Il ne s'est pas encore réveillé et Eaclès commence à perdre espoir. Sa survie tiendrait du miracle selon lui, ajouta-t-elle à voix basse.

— Il est solide. C'est le champion de ce ludus. Peut-être gagnera-t-il ce combat comme il a gagné tous les autres.

J'aperçus la main de Martial frôler celle de ma mère en sortant. Ils échangèrent un regard qui semblait signifier beaucoup. Leurs doigts s'entrelacèrent une seconde avant de se défaire et Martial quitta la cellule d'un pas lent.

XI. Une nouvelle recrue

— Certains disent de toi que tu ne te relèveras pas. Que tu as combattu auprès de la fille de Pluton, pensant pouvoir rivaliser avec l'instrument de la vengeance des Dieux et que tu le paieras de ta vie. Que je suis maudite et que c'est de ma faute si tu te trouves entre la vie et la mort. Les autres gladiateurs n'osent plus me regarder, ni s'entraîner avec moi. Ils disent que je porte malheur et qu'il serait bien plus judicieux de m'offrir en sacrifice. Je suis seule sans toi. Je me sens perdue. Mère est de plus en plus faible, ses forces l'abandonnent peu à peu et toi, tu ne te réveilles toujours pas. Que dois-je faire pour que tu ouvres les yeux ? Dis-moi ! Que dois-je faire ?

Calliandra se jeta sur Tibalte et empoigna ses épaules pour le secouer. Elle avait envie d'hurler à déchirer les cieux, à faire trembler Rome tout entière afin de voir son ami sortir de la torpeur qui le maintenait dans un mutisme absolu depuis plusieurs jours déjà. Elle avait tant versé de larmes qu'il ne lui restait plus rien. Les autres la tenaient pour responsable, Prudens n'avait cessé de la dévisager de manière hostile et tous complotaient lorsqu'elle avait le dos tourné. Spiculus avait bien tenté de les raisonner, mais Pothélée était malade, Tibalte, aux portes de la mort et Verus avait péri dans l'arène. Il y avait trop de cadavres sur le chemin de Calliandra pour que cela ne paraisse pas suspect.

— Tu portes la mort dans tes entrailles et la couleur du sang sur tes cheveux, lui avait dit Flamma tandis qu'elle s'entraînait au palus. Tibalte a eu tort de poser les yeux sur toi. Voilà où cela l'a mené.

La gladiatrice était restée silencieuse en pensant qu'il n'avait peut-être pas tort.

Martial avait gagné beaucoup d'argent grâce à l'inauguration des jeux du Colisée et avait donc décidé de recruter de nouveaux gladiateurs. Il savait que le marché aux esclaves de Capoue regorgeait de diamants bruts qui ne demandaient qu'à être taillés pour laisser éclater au grand jour leur véritable valeur. Il décida de s'y rendre, accompagné de quelques-uns de ses soldats, et proposa à Calliandra de l'accompagner afin de l'éloigner du ludus et des rumeurs. Elle accepta sans l'ombre d'une hésitation lorsque Martial lui précisa que Pothélée pourrait se joindre à eux pour ce voyage. Tullia en était folle de rage, mais elle dut avaler sa colère face à la détermination de son époux.

— Tu traites tes esclaves comme des citoyens romains ! Tu devrais faire attention, on pourrait imaginer que tu es un homme faible ou que l'une des deux a tes faveurs, avait répliqué Tullia, l'air arrogant.

— Tu sais très bien que Calliandra n'est pas une esclave, avait répondu Martial, en élevant la voix.

— Tu couches avec cette Pothélée ? C'est ça ? Cela ne m'étonnerait même pas, ce ne serait pas la première fois que tu ferais preuve de lâcheté et de faiblesse !

Martial s'était approché d'elle, la mâchoire serrée, exaspéré de l'entendre distiller son venin et l'avait giflée. C'était la première fois qu'il levait la main sur son épouse, il n'était pas un homme violent, mais la fatigue et la rancœur furent plus fortes. Il n'avait pas envie de céder une nouvelle fois à ses caprices. Tullia avait posé sa main sur sa joue et avait fait quelques pas en arrière, surprise et humiliée. Elle l'avait regardé un instant dans les yeux puis lui avait tourné le dos en jurant tout bas.

Il avait été convenu que le voyage durerait dix jours environ. Il fallait compter le trajet, les différentes haltes, la journée à Capoue et le retour. Ils voyageraient léger, deux soldats à cheval assureraient leur défense en cas d'attaque, aidés de Calliandra qui avait eu l'autorisation de prendre ses armes. Martial conduirait la carruca, un chariot destiné aux voyageurs

romains qui pouvait accueillir deux passagers à l'arrière et un à l'avant pour diriger les chevaux.

Le jour du départ, Calliandra resta un long moment auprès de Tibalte, espérant le voir enfin ouvrir les yeux. Malgré toutes ses supplications, il ne se réveilla pas et elle dut se résigner à lui dire adieu, incertaine de l'avenir. Elle posa sa main sur son front et la fit glisser sur ses pommettes puis sur ses lèvres. Sa peau était si froide qu'elle en eut des frissons. Il semblait plongé dans un sommeil serein, les bras le long du corps, le visage légèrement tourné sur le côté, parfaitement immobile. Le silence n'était troublé que par la présence d'Eaclès qui se penchait sur lui régulièrement pour appliquer sur sa plaie un onguent qui sentait fort. Calliandra lui posait sans cesse la même question et il lui donnait toujours la même réponse :

— A-t-il une chance de s'en sortir ?

— Seuls les Dieux le savent.

Calliandra prit sa main dans la sienne et la porta à sa joue. Elle ne comptait plus le nombre de fois où elle avait effectué ce geste, tendrement, patiemment. Mais les visites se terminaient toutes de la même façon : Tibalte demeurait inconscient et le chagrin ressenti n'en était que plus intense à chaque fois.

— Je pars quelques jours avec Martial et ma mère, expliqua Calliandra, sans lâcher sa main. Nous allons à Capoue, Martial souhaite recruter de nouveaux gladiateurs. Je crois qu'il veut m'éloigner du ludus également. J'aurais tant voulu que tu te réveilles. Je pars le cœur meurtri, mais sache que je penserai à toi. Si par malheur les Dieux décidaient de t'arracher au monde des mortels pour te conduire sur l'autre rive, je ne t'oublierais pas, jamais. Je n'aurais de cesse de saigner en songeant à toi et le temps ne pourra rien y faire. La plaie demeurera béante tant que je demeurerai en vie. Mais j'aimerais te demander quelque chose. Je te supplie de tout mon être de te battre, de ne pas baisser les bras, de rester fort parce que je t'attends désespérément et je n' imagine pas cet endroit sans toi. C'est toi qui es venu

vers moi, c'est toi qui as cherché à créer ces liens qui me tenaient désormais. Tu ne peux pas exiger de moi d'oublier tout cela. Je t'en prie, Tibalte, je t'en supplie. Ne me laisse pas.

Elle se pencha pour déposer un baiser sur son front, une larme roula sur sa joue et glissa sur la paupière du celte. Un léger frémissement parcourut ses doigts, ses lèvres s'entrouvrirent légèrement et un son à peine audible sortit de sa gorge. Calliandra sursauta, persuadée d'être victime d'une hallucination. Elle se raidit et attendit une autre preuve qui viendrait lui confirmer qu'elle n'était pas devenue complètement folle, que Tibalte avait bel et bien bougé. Les secondes s'égrenèrent au rythme des battements de son cœur, mais rien ne se produisit. Il resta parfaitement immobile et Calliandra en conclut qu'elle avait imaginé tout cela. Ses épaules plièrent sous le poids de la fatalité, elle salua Eaclès et quitta la pièce pour rejoindre sa mère dans la cour.

— Du nouveau ? lui demanda Pothélée en rangeant dans le chariot un sac de provisions.

— Non, malheureusement, répondit Calliandra. Il est toujours inconscient.

Pothélée ne trouva rien à répondre qui aurait pu apaiser la tristesse qui accablait sa fille. Elle continua d'entasser les sacs à l'arrière du chariot et Calliandra lui prêta main forte. Spiculus vint les rejoindre et tendit ses épées à la gladiatrice.

— Fais attention à eux. Protège-les bien, les routes ne sont jamais sûres et les gîtes accueillent bien plus de voleurs qu'il n'y paraît.

— Je veillerai sur eux, doctore. Tu peux me faire confiance.

— En ton absence, je parlerai aux hommes. Je leur ferai entendre raison et toutes ces choses qui sont dites sur toi ne seront plus qu'un mauvais souvenir. Je suis certain que Tibalte ne va pas tarder à se réveiller. Il sera remis à ton retour.

— J'espère que tu dis vrai. Les Dieux sont témoins de mes prières.

Spiculus hocha la tête et fit le tour de la carruca pour serrer Pothélée dans ses bras. Sa gentillesse naturelle et sa bienveillance lui avaient valu l'affection d'un grand nombre de personnes au sein de la villa. Pothélée était un modèle de loyauté et de sincérité. Beaucoup l'appréciaient pour cela. Le doctore salua ensuite son maître en lui souhaitant un bon voyage.

Les soldats ouvrirent les grilles d'entrée du ludus et le charriot se mit en route. Calliandra s'assit à l'avant, auprès de Martial qui ne put s'empêcher de lui sourire, un vent de liberté soufflant sur leur chemin. Ils étaient heureux de quitter la demeure pour quelques jours, s'éloigner des souvenirs, des mensonges, des blessures et des regrets. Les deux cavaliers qui les accompagnaient se trouvaient à une bonne distance de la carruca, ouvrant la route, anticipant une éventuelle rencontre fâcheuse, leur donnant ainsi l'illusion d'être seuls, réunis. Pothélée était à l'arrière et se laissait bercer par le bringuebatement du chariot qui atteignit la célèbre voie Appienne permettant de rejoindre Capoue. La route était assez large pour permettre le croisement de deux chariots et était pavée de grandes dalles de basalte bombées. De nombreux monuments funéraires ainsi que de riches demeures longeaient cette voie qui avait été le triste témoin de la chute de Spartacus et de son armée. Les esclaves rebelles qui avaient participé et survécu à la révolte menée par le Thrace avaient été crucifiés le long de la voie Appienne, gorgeant ses pavés de sang et de souvenirs lugubres.

Lorsque le soleil se mit à décliner, il fut convenu de s'arrêter dans une auberge pour passer la nuit. Les soldats confièrent les chevaux à l'homme qui tenait l'écurie puis se postèrent devant le chariot pour assurer sa surveillance afin de dissuader les voleurs de s'approcher.

— Ils ne vont pas se reposer ? demanda Calliandra en désignant les deux romains d'un mouvement de la tête.

— Ils se relaieront, expliqua Martial. Ils sont payés pour cela.

L'auberge était tenue par un couple, Lucius Calidius Eroticus et Fannia Voluptas. Des noms particulièrement révélateurs de la réputation des gîtes

que les voyageurs pouvaient trouver sur leur route. Les auberges étaient, pour la plupart, des établissements décriés, considérés comme infâmes, dirigés par des hommes malhonnêtes aux origines méconnues, dans lesquels les femmes qui servaient étaient volontiers perçues comme des prostituées. Le confort n'était que très limité et la propreté des lieux laissait à désirer. Cependant, il était fortement déconseillé de voyager de nuit et donc nécessaire de s'arrêter pour trouver un abri.

Lorsqu'ils franchirent l'entrée de l'auberge, les clients présents cessèrent leur bavardage et toutes les têtes se tournèrent vers eux. Un léger chuchotement se répandit puis s'intensifia au bout de quelques secondes. Tous les yeux étaient rivés sur Calliandra et Martial se plaça devant elle pour que cessent ces regards gênants.

— Bienvenus voyageurs, dit une voix grave et rocailleuse dans leur dos.

Martial se retourna et aperçut le tenancier qui se tenait derrière une large planche de bois sur laquelle étaient disposés des pichets. Il se dirigea vers lui et les deux hommes discutèrent un instant, à l'abri des oreilles indiscrètes. Le tenancier lui indiqua une table d'un geste de la main et Martial invita Pothélée et Calliandra à le suivre pour s'y installer. La nourriture servie était peu ragoûtante, mais il fallait bien manger et reprendre des forces pour la suite du voyage. Le vin n'était pas de meilleure qualité. Il réchauffait pourtant assez les corps pour rester appréciable. Une femme s'approcha de leur table et se proposa de remplir leur coupe presque vide. Martial acquiesça poliment.

— Tu es la gladiatrice dont tout le monde parle ? demanda la jeune femme d'un ton bourru qui déplut fortement à Calliandra.

— Il paraît, répondit-elle, sarcastique. Ce n'est pas nécessaire de me dévisager comme cela, ajouta-t-elle, agacée.

La femme haussa les épaules d'un air dédaigneux et tourna les talons, sa longue tresse blonde se balançant sur ses hanches.

Une fois le repas terminé, Pothélée et Calliandra rejoignirent leur chambre pour quelques heures de repos avant de reprendre la route. Martial décida de rester encore un peu dans la grande salle à manger, il avait encore soif et l'ivresse du voyage ne lui donnait guère envie d'aller dormir. Il voulait profiter de cette liberté, loin des murs du ludus, pour se détendre et apprécier la solitude. Il eut la surprise de voir Pothélée redescendre quelques minutes après son départ. Elle lui expliqua que Calliandra s'était endormie très rapidement et qu'elle-même n'avait pas encore sommeil. Ils partagèrent ainsi une autre coupe de vin et discutèrent longuement, se remémorant les souvenirs partagés, la naissance de Calliandra, ses premiers mots, ses premières larmes, ses premiers pas, tant de choses vécues ensemble gravitant autour d'un seul être, à leurs yeux, exceptionnel. Ils évoquèrent également l'arrivée de Pothélée au ludus. Elle était encore jeune, un peu moins d'une vingtaine d'années, une longue chevelure ébène encadrait son visage fin et délicat. Son regard si sombre avait attiré l'attention de Martial qui avait décidé, ce jour-là, de se rendre au marché des esclaves au centre de la cité. Le Forum était noir de monde, les marchands vantaient la qualité de leurs produits, mais leur physionomie n'incitait pas à la confiance. Martial ne possédait pas grand-chose, mais Tullia désirait ardemment une esclave personnelle et Pothélée ne représentait pas une dépense excessive. Elle parlait bien, semblait avoir de l'esprit et se montrait docile. Le marchand expliqua au laniste qu'elle avait été récupérée en mer, sur un navire à la dérive dont il ignorait la provenance, d'où le prix attractif de cette esclave aux origines obscures. Avec le temps, Pothélée s'était confiée à son maître et lui avait révélé être l'épouse d'un chef guerrier Thrace vaincu par les romains et mort sur le champ de bataille. Il avait poussé sa femme à quitter les terres, sachant la défaite inéluctable, mais le navire avait essuyé des tempêtes et avait dû lutter contre le déchaînement des flots avant d'être arrêté dans sa course folle par les romains. Elle avait été emmenée à Rome pour être vendue

comme une vulgaire marchandise tandis qu'elle pleurait encore son défunt mari. Le temps s'était écoulé et Pothélée avait su panser ses blessures. Elle appréciait son maître pour sa gentillesse et savait que tous les romains n'étaient pas ainsi avec leurs esclaves. Elle avait fini par accepter sa condition et Tullia était contente d'elle. Le travail demandé était épuisant, mais elle avait entendu parler d'un affranchissement possible au bout de plusieurs années de services et de labeur. Sa persévérance redoublait à la pensée de cette liberté. Puis vint Calliandra et la liberté tant convoitée devint secondaire. Le bonheur portait un nom désormais. Un peu avant la naissance de la gladiatrice, Martial s'était rapproché de l'esclave de Tullia qu'il jugeait bienveillante et particulièrement instruite. Elle lui rappelait Mélinda. Avec elle, il pouvait discuter, se confier, partager. Un soir, la discussion était devenue particulièrement intime, bousculant les rapports, déjà très compromis, maître-esclave. Pothélée avait accepté le baiser de Martial sans bouger avant de l'inviter à poursuivre en glissant ses mains dans ses cheveux. Ils savaient tous les deux qu'il ne s'agissait pas seulement d'un plaisir charnel et que les interdits venaient d'être réduits en poussière. Ils éprouvaient l'un pour l'autre un sentiment sincère et dangereux qu'il faudrait dissimuler aux yeux des autres. Faire semblant, mentir, Martial en avait tristement l'habitude et cela le fatiguait. Cependant, il ne pouvait pas prendre le risque d'être découvert et de susciter les foudres de la jalousie de Tullia qui ne manquerait d'en faire payer le prix à son esclave.

L'évocation des souvenirs provoqua en eux un sentiment étrange, mélange de joie et de tristesse et raviva la flamme d'un désir qu'ils avaient pris soin d'éteindre après cette nuit, luttant contre l'évidence et la passion. Ils n'avaient jamais cessé d'échanger des regards emplis de tendresse ou de partager des confidences, mais n'avaient plus bravé les interdits. Ce soir pourtant, ils étaient seuls, loin du ludus et de Tullia, libres d'agir à leur guise sans crainte des jugements. Ce fut donc ensemble qu'ils rejoignirent

la chambre de Martial avant de fermer la porte derrière eux sans l'ombre d'un remord ou d'une hésitation.

Calliandra se réveilla à l'aube et fut surprise de constater qu'elle était seule. La pièce dégageait une odeur de bois humide particulièrement désagréable. Elle se leva rapidement, s'habilla et descendit. Les tenanciers étaient déjà levés, mais les tables demeuraient vides, les clients dormaient encore.

— En voilà une bien matinale, lança la femme en apercevant Calliandra dans les escaliers. Vous êtes de drôles de personnes tous les trois, ajouta-t-elle.

— Peut-on savoir pourquoi ? demanda la gladiatrice.

— Un romain qui paie une chambre pour ses esclaves, ce n'est déjà pas commun, mais qui, en plus de cela, invite l'une d'elles à dormir dans sa couche ! On aura tout vu.

Calliandra savait désormais où se trouver sa mère et cette perspective la fit sourire. Elle planta son regard dans celui de la tenancière avant de répondre :

— Non, croyez-moi, vous n'avez encore rien vu.

Martial et Pothélée apparurent à ce moment-là. Pensant être les premiers, ils arrivèrent les mains enlacées, un sourire sincère sur le visage, le regard encore un peu embrumé. En constatant la présence de Calliandra et du couple, ils s'écartèrent l'un de l'autre et rejoignirent la table sans dire un mot. Pothélée déposa un baiser sur le front de sa fille et s'assit à ses côtés. Ils demandèrent une tranche de pain chacun, de l'eau et des fruits, mangèrent en silence et quittèrent l'auberge.

À l'arrière du chariot, Martial entendit le rire de Pothélée résonner. Un son cristallin qui lui fit du bien. Calliandra et elle avaient décidé de passer un petit moment ensemble durant le voyage, mais le contenu de leur discussion restait un mystère. Martial ne regrettait pas ce qu'il s'était passé la nuit dernière. Pour la première fois depuis la mort de Mélinda, le

sentiment de culpabilité qui oppressait sa poitrine s'était allégé entre les bras aimants de Pothélée. L'envie de fuir avec elles et de ne jamais plus revenir au ludus lui traversa l'esprit. Le spectre de la folie rôdait autour de la carruca et il semblait particulièrement enivrant. L'intervention d'un des soldats sortit Martial de ses songes. Il sursauta en entendant l'homme s'adresser à lui :

— Il faudrait vous arrêter. La nuit ne va pas tarder.

Martial n'avait pas vu la journée défiler. Ils avaient fait une halte pour le repas de midi et ne s'étaient plus arrêtés depuis. Il regarda à l'arrière du chariot et découvrit que les deux femmes s'étaient endormies, l'une contre l'autre.

— On continue. Nous verrons s'il est nécessaire de s'arrêter plus tard, ordonna Martial.

— La route n'est pas sûre la nuit, rétorqua le soldat.

— Qui commande déjà ? demanda Martial, étonné par l'insistance du jeune homme.

— Vous, bien sûr, pardonnez cet emportement. Je crains pour votre sécurité.

Le chariot continua d'avancer malgré la nuit qui commençait à tomber. Le silence n'était troublé que par les bruits des sabots et des roues sur les pavés. La route semblait si calme, si paisible, déserte. La fraîcheur du soir était la bienvenue après une journée de chaleur intense sous un soleil de plomb. Les chevaux eux-mêmes paraissaient apprécier le changement de température, ils avaient légèrement accéléré leur rythme. Le voyage serait sans doute moins long que prévu jusqu'à Capoue s'il n'était pas nécessaire de faire une halte cette nuit.

Tandis que Martial commençait à se détendre, le dos appuyé contre le banc sur lequel il était assis pour diriger les chevaux, les deux soldats, qui le devançaient toujours, s'immobilisèrent. L'un d'eux descendit de sa monture et quitta la route. Celui qui était resté faisait des grands signes pour indiquer

à Martial d'immobiliser la carruca. Il exécuta la consigne, fit ralentir les chevaux et attendit. De longues minutes passèrent avant que la silhouette du soldat ne réapparaisse sur la voie. L'homme tanguait nettement, Martial aperçut son deuxième soldat se précipiter vers lui pour le soutenir avant qu'il ne s'écroule sur le sol. Il quitta le chariot et courut dans leur direction.

— C'est un piège, hurla le blessé avant de perdre connaissance.

C'était trop tard, un groupe d'hommes armés vint se poster autour du chariot et trois autres encerclèrent Martial et ses soldats.

— Qui êtes-vous ? cria Martial en saisissant la dague qu'il avait accrochée à sa ceinture.

— Tu penses pouvoir vaincre dix hommes avec cette petite lame ? Regarde ton soldat. Il a oublié quelque chose sur son chemin.

L'homme qui venait de prendre la parole et qui semblait être le chef de la troupe, jeta un bras encore tout sanguinolent au visage de Martial qui s'écarta promptement. Il fixa le membre sectionné dont les os étaient visibles et se tourna vers le soldat qui gisait sur les pavés, inconscient.

— Je pense qu'il ne pourra plus jamais combattre, celui-ci, ajouta-t-il, amusé de voir la détresse s'emparer du regard du laniste. Bien. Faisons les présentations maintenant. Je suis Onéaclus, voleur à mes heures perdues, marchand et négociateur de talent, croyez-moi. Mes hommes et moi avons la fâcheuse habitude d'arrêter les voyageurs imprudents afin de leur dérober leurs biens. Généralement, nous ne rencontrons pas de résistance. Nous sommes toujours plus nombreux et plus impitoyables, vous comprenez ?

La situation semblait beaucoup amuser Onéaclus. Il prenait plaisir à expliquer les choses avec ironie et désinvolture pour déstabiliser Martial et le soldat romain.

— Nous allons donc vous dépouiller en commençant par votre chariot et ensuite, nous nous occuperons de vous. Des questions ?

— Oui, une seule. Comment désirez-vous mourir ?

Le brigand se figea en entendant une voix derrière son dos. Il se retourna lentement et découvrit une jeune femme qui tenait une épée dans chaque main. Ses yeux lançaient des éclairs, ses bras étaient tâchés de sang et, à ses pieds, gisait la tête d'un de ses hommes.

— La fille de Pluton, murmura Onéaclus en reculant. Comment est-ce...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase, Calliandra bondit sur lui en poussant un cri. Le soldat réagit enfin et se jeta sur un des compagnons d'infortune d'Onéaclus en repoussant Martial pour qu'il s'éloigne de la scène du combat.

— Tu te bats plutôt bien pour un voleur tout droit sorti de la fange de Rome, dit Calliandra en assénant un violent coup de pied à son adversaire qui trébucha.

Onéaclus était rapide et agile. Il se releva immédiatement, prêt à parer les attaques de la gladiatrice qui fit un bond en arrière avant de s'élancer vers lui. Elle bondit une nouvelle fois, mais le brigand la retint par la jambe, la projetant violemment au sol. Calliandra roula sur le côté et l'attira vers le chariot. Elle avait besoin d'un support pour surprendre son adversaire qui paraissait bien plus averti que certains gladiateurs.

— Alors ma belle, on essaie de s'enfuir ? demanda Onéaclus en la suivant.

Calliandra ordonna à sa mère de rester à l'intérieur du chariot et de n'en sortir sous aucun prétexte. Lorsque le brigand manqua d'entailler le bras de la gladiatrice, Pothélée poussa un cri et voulut intervenir.

— Recule ! cria Calliandra en frappant au visage Onéaclus pour l'écarter. Reste à l'intérieur.

Pothélée ne fut pas assez rapide, la main de l'homme entoura son poignet, il l'attira vers lui et la jeta contre le chariot, effrayant les chevaux qui commencèrent à s'agiter. Ils avancèrent et Calliandra, qui était perchée sur le toit de la carruca, perdit l'équilibre. Elle s'écrasa sur le cadavre d'un des criminels qu'elle avait abattus un peu plus tôt lorsqu'elle avait compris

qu'ils étaient en train de se faire attaquer. Onéaclus saisit Pothélée à la gorge, l'obligeant à se relever et pressa la lame de son couteau sur sa jugulaire.

— Qu'est-ce qu'elle a l'intention de faire maintenant, la célèbre progéniture de Pluton ? lança-t-il en présentant son trophée, une lueur de joie dans les yeux.

Pothélée se débattit et donna un coup de coude dans les côtes du brigand qui fit l'erreur de lâcher sa proie. Calliandra se jeta sur lui, le fit basculer en arrière et cogna sa tête à plusieurs reprises contre les pavés. Lorsqu'il fut assez étourdi, elle se redressa, posa son pied sur son torse et croisa ses épées sur son cou, menaçant de faire sauter sa tête.

— Arrête, cria Martial. Ne fais pas ça.

Calliandra hésita quelques secondes, mais finit par détendre ses muscles sans pour autant lâcher prise. Martial vint la rejoindre, accompagné du soldat qui semblait ne souffrir que de quelques égratignures superficielles.

— Tu disais être un négociateur de talent, rappela le laniste en se penchant sur Onéaclus. Nous t'écoutons. Qu'as-tu à négocier contre ta vie ?

— Un bras ? proposa le brigand en étouffant un rire sarcastique. Je vous suis redevable d'un bras, je l'avoue.

— Il a un sacré sens de l'humour pour un cadavre en devenir, cracha Calliandra. Je peux le raccourcir d'une tête maintenant ? demanda-t-elle à Martial.

— Non, attendez, les interrompit Onéaclus. J'ai quelque chose à proposer.

— J'ai hâte de savoir ce qu'une merde pareille a à nous offrir, dit le soldat, visiblement très rancunier. Il a tué Hostus, il doit mourir !

— Laissons-lui une chance de réparer cette erreur, tempéra Martial.

— Vous êtes laniste, n'est-ce pas ? commença le brigand, la voix mal assurée. Martial Benus. Votre nom est devenu célèbre grâce à la petite rouquine qui vit dans votre ludus.

— Je ne suis pas rousse, le coupa Calliandra en pressant davantage ses épées contre son cou.

— On se calme, on se calme, s'excusa Onéaclus en levant les mains. Je pense que si vous ne m'avez pas encore égorgé, c'est parce que vous avez remarqué mon habileté au combat. Je suis pratiquement certain que vous vous dirigiez vers Capoue pour acheter de nouveaux gladiateurs. Je vous propose de devenir l'un de vos hommes en échange de la vie sauve. Qu'en pensez-vous ? Vous n'auriez rien besoin de déboursier.

— Je m'attendais à cette proposition, sourit Martial. Vous n'êtes pas très surprenant.

— Je le découpe alors ? demanda Calliandra.

— Non, on va le garder, répondit le laniste. Attachez-le et mettez-le sur le cheval de Hostus.

— Quel dommage, murmura la gladiatrice à l'oreille du captif. J'aurais beaucoup aimé que ta tête rejoigne celle de tes amis.

— Comment as-tu fait pour massacrer autant d'hommes en si peu de temps et aussi discrètement ? demanda Onéaclus qui semblait véritablement fasciné.

— Je suis la fille de Pluton, répondit Calliandra en le redressant pour attacher ses mains dans son dos.

— Ramène le corps de Hostus à Rome afin d'organiser les funérailles, ordonna Martial au second soldat. Nous ne pouvons pas le laisser ici. Calliandra et Onéaclus se chargeront de notre protection.

Le soldat s'exécuta et chargea le corps sur son cheval.

— Sois prudent. J'espère que nous nous reverrons à notre retour, ajouta-t-il en hochant la tête pour lui faire signe de partir.

Le cheval partit au galop et, très vite, la silhouette du soldat disparut dans l'obscurité de la nuit.

Il fallut compter quatre jours pour atteindre Capoue, Martial ayant préféré s'arrêter chaque soir dans une auberge par crainte d'une nouvelle attaque.

Lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux, Calliandra fut étonnée de découvrir une cité si développée. Elle n'avait jamais franchi les murs de Rome et ne possédait que des connaissances théoriques sur les autres villes de l'empire, connaissances apportées par Martial qui veillait toujours à instruire sa petite-fille. Capoue était traversée de petites rues étroites qui s'entremêlaient et qui aboutissaient sur des places où des édifices avaient été construits. Elle comptait plusieurs temples ainsi que de riches demeures, mais nombreux étaient ceux qui semblaient vivre dans la misère. La ville avait mauvaise réputation, les mœurs des habitants étaient très critiquées, les maisons de plaisir florissaient à l'abri des ruelles sombres et la violence imbibait toutes les artères de la cité. Les femmes portaient leur tunique de manière négligée, les épaules dénudées, la chevelure libre et des couleurs outrancières ornaient leur visage. Joues, paupières, lèvres, elles étaient toutes fardées. Les hommes juraient, prenant les Dieux à partie, s'interpellant d'une ruelle à une autre. Quelques citoyens sortaient du lot, vêtus de longues toges bordées de bandes pourpres, affichant des parures de bijoux raffinés, devisant calmement en marchant sans se soucier des cris ou de la vulgarité des autres hommes. Les délices de Capoue n'étaient pas une légende inventée par Hannibal Barca, il semblait aisé de perdre un temps précieux dans les plaisirs de la chair et des sens dans cette cité qui regorgeait de tentations.

De nombreux citoyens dévisagèrent Calliandra lorsque cette dernière apparut aux côtés de Martial. Il n'était pas facile de se frayer un chemin dans la foule et le groupe avait décidé de laisser les chevaux aux portes de la ville et de progresser à pied. Onéaclus marchait devant, les bras attachés dans le dos, ce qui était courant pour un esclave. Les regards se posèrent sans gêne et sans retenue sur la gladiatrice qui avançait ses épées à la main, en scrutant chaque recoin de la ville avec curiosité. Des chuchotements s'élevèrent sur son passage et la rumeur s'étendit comme une traînée de poudre : tous connaissaient la légende de la gladiatrice à la chevelure de

flammes dont on narrait désormais les exploits dans l'arène du Colisée. Quatre hommes qui portaient une litière protégée par un long voile couleur parme reçurent l'ordre de s'arrêter. La personne qu'ils transportaient laissa entrevoir son visage et un sourire discret éclaira son visage. Il s'agissait d'une jeune femme à l'air mutin. Elle avait les cheveux élégamment relevés en un chignon travaillé et quelques boucles s'échappaient des rubans blancs. Ses yeux couleur miel apportaient beaucoup de douceur à ce visage si fin aux traits délicats. Ses pommettes avaient été mises en valeur par un beige rosé qui accentuait toute la fraîcheur de sa jeunesse et l'espièglerie qui l'accompagnait. Elle descendit de la litière et ouvrit les bras en se dirigeant vers Martial.

— Martial, quelle surprise, chantonna-t-elle en l'étreignant rapidement. Je vois que vous nous ramenez un précieux cadeau, ajouta-t-elle en posant ses yeux sur Calliandra. Elle va combattre à Capoue ?

— Je suis ravi de te revoir Marciella. Tu as bien grandi. Tu n'étais qu'une enfant lors de notre dernière rencontre, répondit Martial. J'ignorais que vous vous étiez installés dans cette ville.

— Vous connaissez mon père, il va là où le vent lui est favorable, dit-elle sans quitter des yeux la gladiatrice.

— Ma gladiatrice m'accompagne seulement dans ce voyage pour me protéger, précisa Martial en prenant conscience de l'insistance de Marciella. Je suis venu acheter quelques esclaves. Le marché de Capoue est réputé.

— Quel dommage. J'aurais voulu vérifier la véracité des rumeurs qui courent sur le rubis de Rome. Venez ce soir. Mon père sera très heureux de vous recevoir. Vous voyez la villa qui surplombe la colline ? demanda la jeune femme en pointant du doigt une superbe demeure d'un blanc éclatant qui dominait la cité et semblait la défier. Nous vivons là. Je m'en vais avertir père de votre venue prochaine.

Marciella n'attendit pas la réponse du laniste et rejoignit sa litière avant de donner l'ordre aux porteurs d'avancer.

— Qui est-ce ? demanda Calliandra en regardant la jeune femme s'éloigner.

— La fille d'un ami. Elle n'était qu'une enfant capricieuse la dernière fois que je l'ai vue. Son père est laniste. Je ne pensais pas qu'il quitterait Rome pour Capoue.

— Irons-nous les voir ce soir ?

— Marciella ne m'a pas vraiment laissé le temps de refuser. Nous en profiterons pour rester dormir avant de reprendre la route. Allons au marché maintenant, j'ai hâte de découvrir ce que cette bonne Capoue a à nous offrir.

Le centre de la cité était encore plus bruyant que les ruelles éparses qui y menaient. La foule était réunie en une masse compacte autour des étals. Les marchands d'esclaves, qui se trouvaient au cœur du marché, étaient considérés comme de vulgaires trafiquants ayant acheté des hommes aux pirates ou aux soldats victorieux de guerre et désireux de se débarrasser de leurs prisonniers. Ils jouissaient d'une réputation exécrationnelle, mais cela ne les empêchait pas d'attirer des clients, parfois très riches. Ils étaient appelés des mangons. Les habitants de la ville s'écartèrent lorsque Calliandra traversa le marché, suivie de près par sa mère. Une fois de plus, les regards semblaient vouloir s'accrocher à elle, en faire une captive pour apaiser le fort appétit de la curiosité.

— Tu as vu ses cheveux ? demanda une femme à l'oreille de son amie. Il paraît qu'elle est née comme ça.

Tous ces murmures commençaient sérieusement à devenir désagréables pour la gladiatrice qui ne savait plus comment s'y prendre pour devenir invisible aux yeux des autres.

— Ta réputation n'est plus à faire, s'amusa Onéaclus en constatant le malaise de Calliandra qui lui jeta un regard mauvais.

Martial cessa d'avancer et observa les esclaves du premier marchand. Pothélée baissa la tête, dégoûtée par cet ignoble spectacle que tous jugeaient naturel et acceptable sans voir l'immonde cruauté qu'il

renfermait. Les hommes et les femmes se tenaient debout, entièrement dévêtus et le mangon vantait leurs qualités comme s'ils n'étaient que du bétail :

— Voyez quelle peau blanche ! Il est beau des pieds à la tête. C'est un valet précieux, il comprend un geste, un coup d'œil. La langue grecque lui est familière. Il en est pénétré.

Le pauvre homme qui venait d'être présenté était fluet et de petite taille. Le dos courbé, les jambes bleuies par les coups qu'il avait dû recevoir, le visage apeuré.

— C'est horrible, murmura Calliandra en saisissant le bras de Martial.

Elle avait eu le temps d'observer les esclaves, de graver leur visage dans son esprit et était persuadée que cette vision ne la quitterait plus jamais. Un enfant qui pleurait en réclamant sa mère venait d'être vendu. Une femme, encore jeune, fut jetée dans les bras d'un citoyen gras et laid, visiblement ravi de sa nouvelle acquisition qui se débattait malgré les chaînes qui l'enserraient.

— L'esclavage est, à bien des égards, discutable, expliqua le laniste. Cependant, il fait partie de notre vie. Les romains ne peuvent concevoir une autre manière de faire. Certains traitent leurs esclaves avec respect, il ne faut pas se fier au spectacle peu ragoûtant que les mangons proposent.

— Je crains de ne connaître que trop peu de romains comme vous, dit Pothélée d'une voix à peine audible.

— Continuons, ce marchand n'a pas de gladiateur potentiel, affirma Martial.

Malgré le nombre d'esclaves exposés, le laniste ne parvint pas à se décider pour l'un d'entre eux. Les hommes n'étaient pas taillés pour le combat, la plupart étaient destinés aux tâches domestiques ou encore intellectuelles, ils étaient bien trop frêles pour espérer survivre dans une arène et Martial ne décela chez eux aucun talent pour le maniement des armes. Un des marchands avait bien essayé de vanter les mérites d'un

prisonnier gaulois, mais ce dernier n'avait pas réussi à rester sur ses deux jambes plus d'une seconde face à Calliandra. Martial avait demandé à vérifier les dires du mangon et avait eu raison de n'avoir qu'une confiance très limitée en lui.

Le soir venu, il fallut quitter le marché les mains vides. Martial s'était sûrement montré difficile, mais la démonstration d'Onéaclus face à la gladiatrice avait fait grimper le niveau d'exigence du laniste qui ne regrettait plus du tout de lui avoir laissé la vie sauve. Ils regagnèrent le chariot aux portes de la cité et se dirigèrent vers la villa familiale de Marciella où son père, Sextus Volusius, les attendait avec impatience. Martial savait pertinemment qu'il n'était pas judicieux de se rendre chez son ancien ami, mais refuser une invitation comme celle-ci serait une véritable offense. Le laniste craignait de voir Calliandra et Pothélée maltraitées par le maître des lieux. Elles n'étaient censées être que des esclaves et seraient donc traitées de la sorte par Sextus qui ne comprendrait pas que Martial réclame des faveurs particulières pour les deux femmes.

— Qu'est-ce qui vous rend d'humeur aussi morose ? demanda Onéaclus après avoir lu de la contrariété sur le visage de Martial.

— Rien qui ne te concerne, esclave. Ne pense pas avoir le droit de discuter avec moi. Tu as tué un de mes soldats, rétorqua le laniste d'un ton sec et cassant.

— Vous avez peur pour la petite. Vous avez toujours peur pour elle. Je l'ai remarqué. J'ai vu sa main saisir votre bras au marché. Elle n'est pas une simple esclave, n'est-ce pas ? Une maîtresse peut-être ?

Martial sentit une vague de colère déferler en lui. Il immobilisa le chariot et précipita le brigand, solidement attaché sur le cheval de Hostus, au sol en le tirant par la manche de sa tunique. Il le roua de coups, fit éclater toute la violence dont il était capable sur le corps endolori d'Onéaclus qui ne pouvait pas se défendre. Calliandra, alertée par les cris, s'interposa entre les deux hommes et tenta de faire entendre raison à Martial qui semblait trop

aveuglé par la colère pour l'écouter. Elle finit par le tirer en arrière pour l'éloigner du prisonnier et Pothélée vint lui prêter main forte.

— Occupe-toi d'Onéaclus, je reste avec Martial, murmura sa mère en entraînant le laniste à l'arrière du chariot.

Calliandra trancha les liens qui maintenaient les mains du brigand et lui tendit la sienne pour l'aider à se relever. Il la saisit et la remercia d'un mouvement de la tête. Il ne semblait ni apeuré ni en colère, seulement surpris par la réaction de son nouveau maître.

— Qu'as-tu dit pour le mettre dans cet état ? demanda Calliandra. Je ne l'ai jamais vu comme ça. Il est si calme habituellement.

— Les romains ne sont pas dignes de confiance. Ne te fie pas aux apparences, répondit Onéaclus. Ton maître est comme les autres.

— Tu as bien dû dire quelque chose. Il n'est pas un homme violent.

Le brigand haussa les épaules en essuyant le sang sur ses lèvres du revers de la main. Martial reprit sa place à l'avant du chariot et ils se remirent en route en silence. Pothélée fit un signe à sa fille pour lui signifier que la tempête était passée, mais la gladiatrice préféra monter à cheval avec Onéaclus afin de le tenir à distance des ennuis.

— Ce n'est pas désagréable de se laisser conduire, chuchota-t-il dans son cou.

Calliandra lui asséna un coup de coude dans les côtes, mais ne put s'empêcher de sourire.

— Garde ta bouche fermée, c'est préférable, rétorqua-t-elle.

— Je peux te poser une dernière question ?

— Comme si j'avais réellement le choix.

— Qui es-tu pour lui ? demanda Onéaclus en désignant Martial du menton.

— Une gladiatrice. Rien de plus.

— Je me contenterai de ce mensonge, se résigna le brigand.

Onéaclus n'était pas homme à se laisser abattre. Il avait appris que la vie n'était qu'un jeu, qu'il ne fallait pas la prendre trop au sérieux et que la notion de liberté n'était qu'une vaste escroquerie. Il ne ressentait ni colère ni peine face à sa nouvelle condition, songeant aux années passées à voler ou piller pour survivre qui ne valaient sûrement pas mieux que celles à venir. Il était le fruit du hasard et de son infortune, ne croyait pas en ces Dieux que les romains vénéraient et n'avait aucun objectif précis à atteindre. Son existence n'était qu'une succession d'épreuves dont il parvenait toujours à sortir indemne. Calliandra lui donnait à peu près le même âge que Tibalte et trouvait qu'il lui ressemblait un peu. Il lui était difficile d'établir une telle comparaison sans en ressentir la brûlure de la peine et de la peur. Elle craignait le retour au ludus et ne voulait pas savoir si son ami avait succombé à ses blessures, préférant l'espoir et le rêve à la cruauté de la réalité.

— Attention, cria Onéaclus en prenant des mains de Calliandra la bride destinée à diriger le cheval.

La gladiatrice sursauta et prit alors conscience que leur monture se dirigeait tout droit vers le ravin qui bordait le chemin emprunté pour rejoindre la villa. Onéaclus parvint à faire dévier le cheval juste à temps.

— Ce n'est pas le moment de dormir, dit-il.

Calliandra observa le paysage. Ils s'étaient éloignés de la ville qu'ils pouvaient apercevoir en contrebas et se dirigeaient dans les hauteurs de Capoue où les collines dominaient l'ensemble. La route était assez étroite et plus ils progressaient, plus le fossé qui la longeait devenait important.

— Je ne dormais pas. J'étais seulement en train de penser à quelqu'un, se justifia-t-elle.

— Tout va bien ? leur cria Martial dont le chariot avançait plus lentement que leur cheval.

Calliandra acquiesça et lui fit signe de ne pas s'inquiéter.

— Tu peux rejoindre ton maître, proposa Onéacclus. Je ne vais pas m'enfuir.

— Il en est hors de question. Je reste et tu te tais. C'est tout ce qu'on te demande.

— Tu as très mauvais caractère, on te l'a déjà dit ?

Immédiatement, le visage de Tibalte se dessina dans l'esprit de Calliandra. Il était le seul à tenir ce genre de propos pour l'agacer ou la mettre en colère. Tout était bon pour provoquer les foudres de la gladiatrice. Cela l'amusait beaucoup.

— Oui, un ami me l'a déjà dit et plusieurs fois d'ailleurs, répondit-elle en souriant, le regard triste.

Onéacclus comprit qu'elle évoquait là un souvenir douloureux et n'insista pas. Il lui tendit la bride et ils poursuivirent leur route en direction de la demeure de Marciella.

XII. Némésis [1]

Calliandra...

Sextus, entouré de plusieurs soldats, attendait dans la cour l'arrivée de Martial. Lorsqu'il aperçut le chariot, il donna l'ordre d'ouvrir les grilles et nous les franchîmes. La villa du laniste était splendide. La cour où les gladiateurs s'entraînaient était bien plus vaste que celle que je connaissais. De nombreuses colonnes soutenaient la demeure, elles étaient toutes en marbre blanc. Sextus devait être un homme très riche malgré son métier et avait certainement dû hériter d'une belle somme d'argent pour pouvoir se permettre tant d'extravagances. Des esclaves vinrent aider Martial à porter quelques affaires à l'intérieur de la villa, d'autres se dirigèrent vers ma mère et moi pour nous demander de les suivre. Ils prirent mes épées et les lancèrent à l'arrière du chariot. Je tentai d'accrocher le regard de Martial, mais il était en grande conversation avec Sextus et ne remarqua pas notre départ forcé vers une galerie située sous la demeure et qui devait certainement conduire aux appartements des esclaves. Un soldat ouvrit une nouvelle porte aux barreaux solides et épais et nous dûmes pénétrer dans ce long couloir humide et malodorant. Le soldat nous avait suivis pour s'assurer de notre docilité et nous encourager à avancer en frottant délibérément la pointe de son épée contre le mur. Le couloir était étroit et sombre. Il débouchait sur plusieurs cellules dans lesquelles vivaient les gladiateurs de Sextus. Le soldat ouvrit l'une d'elle et poussa ma mère à l'intérieur sans ménagement.

— Les esclaves dorment ici, dit-il froidement en refermant la grille.

Pothélée saisit les barreaux entre ses mains et colla son visage contre eux.

— Calliandra ! Ma fille doit rester avec moi, cria-t-elle tandis que le romain nous poussait vers une autre cellule.

Le soldat ne réagit pas.

— Ne t'inquiète pas. Ce n'est qu'une nuit, répondis-je en essayant d'attraper sa main.

Ce geste me valut un coup dans le ventre qui coupa ma respiration.

— Ne la touche pas, intervint Onéaclus en repoussant le soldat qui répondit par la violence, menaçant le brigand de son épée.

— Entrez là-dedans, ordonna-t-il. Les gladiateurs sont répartis de ce côté. Tu es bien gladiatrice ? me demanda-t-il en affichant un petit sourire satisfait. Tu seras très bien accueillie, ça doit faire des semaines qu'ils n'ont pas touché une prostituée.

— Je veux voir mon maître, dis-je. Il doit savoir où je suis.

— Ton maître se moque bien de savoir où tu es, ricana le romain en refermant la grille sur nous. Passez une bonne nuit, chantonna-t-il avant de s'éloigner.

J'entendis ses pas résonner dans le couloir puis le silence. Je pris conscience que je m'étais accrochée aux barreaux, comme ma mère, et que je craignais le moment où j'allais me retourner et voir les visages de ceux qui étaient dans cette cage. Je sentis Onéaclus à côté de moi, sa respiration avait ralenti, il était immobile.

— J'espère que tu es bien plus qu'une simple gladiatrice pour ton maître et qu'il va vite ramener son cul pour venir te tirer de là sinon on va passer une très mauvaise soirée, murmura-t-il. Dis-moi que tu as caché une dague entre tes seins pour nous défendre.

— Je risque de te décevoir, répondis-je avant de me retourner.

Trois hommes partageaient cette cellule, dont deux qui semblaient tout droit sortis du ventre d'Echidna tant ils étaient grands, plus proches du monstre que de l'humain. J'avalai ma salive et me collai davantage contre les barreaux, nourrissant l'espoir de pouvoir me faufiler entre eux. Ils nous

regardaient en silence, échangeant des sourires entendus. L'un d'eux était allongé sur une paille de fortune, les bras repliés sous la tête. Il se redressa lentement et apostropha le gladiateur le moins impressionnant dans un dialecte que je ne connaissais pas. L'autre se mit à rire bruyamment en me jetant un regard lubrique, me déshabillant de la tête aux pieds. Sans arme et sans espace, j'étais piégée. Je ne pouvais pas combattre ces hommes à mains nues, ils avaient l'avantage du nombre et sans aucun doute de la puissance. Mes techniques de combat ne fonctionneraient pas dans un espace aussi exigü et je n'avais malheureusement aucune dague cachée sur moi.

— Calliandra, tu m'entends ?

La voix de ma mère résonna dans la galerie. L'emplacement de nos cellules respectives nous empêchait de nous voir, mais nous pouvions communiquer, ce qui me fit du bien.

— Oui, mère. Tu vas bien ? Qui est avec toi ?

— Deux femmes. Elles sont très aimables et toi ?

— Onéaclus est avec moi. Ne t'en fais pas.

— Vous n'êtes que tous les deux ?

— Oui, répondis-je en posant ma main sur la bouche du brigand qui s'appêtait à démentir mes propos. Tais-toi, lui murmurai-je. Je ne veux pas qu'elle s'inquiète.

— Taisez-vous, vermines ! hurla le soldat chargé de surveiller la galerie.

— Fermez-la toutes les deux ou ce trou du cul va descendre avec du renfort pour cogner au hasard et je n'aurais aucun scrupule à vous dénoncer, dit l'un des gladiateurs.

— Ravi de constater que nous parlons la même langue, intervint Onéaclus. Elles vont se taire, pas de souci. Le message est bien passé.

— Tu es qui toi, petite merde ? demanda l'un des géants avec un accent très prononcé en s'adressant à Onéaclus. Mon ami parle à la petite rouquine, alors ferme ta grande gueule.

— Moi ? Je suis Onéaclus. Absolument ravi de faire votre connaissance, ironisa-t-il, le sourire aux lèvres. Je tiens particulièrement à rectifier vos propos, cette jeune femme n'est pas rousse de toute évidence.

Le sens de l'humour d'Onéaclus n'eut pas vraiment l'effet escompté sur le titan qui se tenait en face de lui. L'atmosphère ne se détendit pas, bien au contraire, elle devint encore plus lourde. La tension était palpable.

Des bruits de pas en approche empêchèrent le géant de répliquer. Il recula dans un coin de la cellule et se laissa glisser le long du mur. La silhouette du soldat romain se dessina à travers les barreaux et son visage apparut nettement lorsqu'il glissa un plateau sous la grille.

— De la part de Martial Benus, précisa-t-il. Il voulait vous l'apporter en personne, mais nous lui avons assuré que ses trois esclaves étaient réunis et parfaitement satisfaits de leur sort, ajouta-t-il. Vous confirmez, n'est-ce pas ?

Le romain s'éloigna en laissant traîner derrière lui l'écho de son rire malsain et sadique. J'observai le plateau sur lequel étaient disposés du pain, du fromage, du raisin et du vin en songeant intérieurement que le moment était très mal choisi pour faire l'objet de privilèges. Les trois gladiateurs nous dévisagèrent puis parlèrent entre eux, utilisant cette langue qui leur semblait commune, mais qui nous était étrangère. Je décidai de briser la glace en poussant le plateau au centre de la pièce afin de leur faire comprendre mon intention de partager avec eux ce repas. Ils ne devaient pas avoir ce genre de faveur tous les jours, Sextus semblait être un maître sévère et exigeant, ayant peu de considération pour ses esclaves ou ses gladiateurs. Le gladiateur le moins imposant ne se fit pas prier et s'approcha du plateau en tendant la main vers le vin. Il en but une gorgée et poussa un soupir de satisfaction.

— Ne faites pas attention à eux, finit-il par dire entre deux bouchées de pain au fromage. Ils n'aiment pas partager leur cellule. Je suis Ramame et

toi, tu es la célèbre fille de Pluton, n'est-ce pas ? Mes deux frères d'armes ne sont pas très causants, mais ils ont entendu parler de toi.

— Je m'appelle Calliandra, répondis-je. La femme avec laquelle je parlais est ma mère et mon père était gladiateur. Il est mort dans l'arène, mentis-je pour faire taire la rumeur. Je ne suis pas la fille de Pluton ni de qui que ce soit d'autre. C'est un surnom ridicule né d'une superstition tout aussi ridicule.

— Pourtant, tu as réellement les cheveux couleur de sang, rétorqua Ramame. Certains disent que tu es maudite et que tous ceux qui osent te combattre connaissent le goût de la mort. D'autres pensent au contraire que les Dieux t'ont choisie pour apprendre aux Hommes à ne pas vouloir s'élever au-dessus d'eux en répandant la peur autour de toi. Tu serais leur messagère en quelque sorte.

— Dans les deux cas, l'image n'est pas flatteuse, se moqua Onéaclus.

— Et tu n'as pas de père, ajouta Ramame en souriant. Tes origines demeurent très obscures d'après ce que j'ai entendu. Ne mens pas ainsi, tu le fais mal.

Je haussai les épaules et dévisageai les deux autres gladiateurs qui n'étaient toujours pas intervenus. Ils semblaient dormir, allongés sur le dos, les yeux fermés, les bras repliés sous la tête. Cette idée me soulagea, la nuit passerait vite et nous serons rapidement en route pour Rome.

— Nous devrions nous reposer un peu, dis-je à Onéaclus.

— Je vais aider notre nouvel ami à finir toutes ces bonnes choses avant, répondit-il.

Je me mis en boule dans un coin de la cellule et fermai les yeux.

La cellule était plongée dans l'obscurité la plus complète. Les lampes à huile avaient toutes été éteintes et il m'était impossible de discerner quoi que ce soit. J'avais été réveillée en sursaut par une sensation d'étouffement qui avait oppressé ma poitrine, me faisant suffoquer et m'obligeant à ouvrir les yeux dans un affolement à peine contrôlable. J'avais tenté d'hurler, mais

une main, plaquée contre ma bouche, m'avait empêchée de pousser le moindre cri. Il me fallut plusieurs secondes avant de sortir de cet engourdissement naturel dans lequel le sommeil nous enveloppe. J'étais désorientée, apeurée de sentir sur mon corps des mains étrangères, peinant à comprendre où j'étais et surtout avec qui. Lorsque mes idées devinrent un peu plus claires et ordonnées, une vague de terreur déferla en moi. Je sentis que quelqu'un essayait d'arracher mes vêtements avec une brutalité animale qui me paralysa. J'avais l'impression d'être maintenue de tous les côtés, mes jambes semblaient coincées dans un étau, mes bras ne pouvaient plus bouger et mon corps était secoué, malmené. Ma voix étouffée se mêlait aux souffles bruyants de ceux qui me maintenaient asservis entre leurs doigts. J'étais certaine qu'ils étaient au moins deux, car les râles qui s'élevaient autour de moi provenaient de différents endroits. J'entendis ma tunique se déchirer et sentis le tissu glisser sur ma peau. Mes jambes retrouvèrent un semblant de liberté l'espace d'un instant et j'en profitai pour me débattre comme une acharnée, mais en vain. Des mains saisirent mes cuisses, m'obligeant à les écarter, les maintenant fermement dans cette position. Je commençais à distinguer des ombres dans la pénombre, mes yeux s'habituèrent progressivement. La silhouette d'un des gladiateurs se dessina, c'était celle d'un des deux géants, mais j'étais bien incapable de savoir lequel. Au-dessus de mon visage, j'aperçus une deuxième silhouette et compris qu'elle appartenait à celui qui avait posé sa main sur ma bouche. J'essayai de le mordre et parvint à enfoncer mes canines dans sa chair. Il poussa un grognement, mais ne retira pas sa main pour autant. J'étais prise au piège, ils étaient bien plus forts que moi. L'humidité de la cellule imprégna mes os, fit frissonner tout mon corps, j'étais entièrement nue. J'essayai une nouvelle fois de mordre, de me débattre, de libérer mes bras pour me défendre en gesticulant comme une démente. Je reçus un coup sur la pommette puis un autre dans les côtes. J'avais envie d'hurler, je les aurais même implorés pour qu'ils me laissent, car je ne savais que trop bien

comment tout cela allait finir. Je crus quelques secondes qu'ils avaient changé d'avis lorsque je pus enfin resserrer mes jambes et que mon corps s'écrasa sur le sol. Amère illusion. Un des gladiateurs se pressa contre moi de tout son poids en se glissant entre mes cuisses et une vive douleur m'arracha un sanglot étouffé par la paume du second. Les images du Colisée traversèrent mon esprit, celles du combat mené aux côtés de Tibalte et je ne pus retenir mes larmes. Il aurait mieux valu mourir mille fois ce jour-là plutôt que d'être ainsi salie par des bêtes qui venaient de m'arracher mon innocence et ma dignité. Une main vint se poser sur mes seins, les écrasant sans vergogne tandis que je sentais toujours aller et venir en moi avec une brutalité infâme le sexe du gladiateur. Toute envie de me débattre disparut et mes forces m'abandonnèrent. Il ne me restait plus qu'à prier pour que le monstre qui prenait du plaisir à mes dépens termine rapidement sa répugnante besogne. Je fermai les yeux, le dégoût n'allait pas tarder à me faire vomir et je laissai mes jambes retomber lamentablement sur le sol glacé comme un pantin désarticulé. Tandis que le gladiateur accélérât ses mouvements en soufflant bruyamment, j'entendis quelqu'un se déplacer sur ma droite, un mouvement rapide et discret puis un bruit sourd suivi d'un cri d'agonie à réveiller tous les morts de la cité. Je sentis un liquide chaud couler sur mon ventre et le gladiateur qui était allongé sur moi bascula sur le côté et s'écroula sans résistance. Celui qui tenait mon visage relâcha son emprise et sembla s'écarter précipitamment. Une main chercha la mienne, j'eus un mouvement de recul lorsqu'elle frôla mon épaule.

— C'est moi Calliandra, me rassura Onéaclus avant de m'aider à me relever. C'est fini, c'est fini, ajouta-t-il.

Je refusai ses bras, frissonnant encore du contact qui m'avait été imposé. Une faible lueur commença à éclairer légèrement notre cellule. Quelqu'un avait allumé une lampe à huile un peu plus loin, certainement là où ma mère dormait. Je vis le corps d'un des deux géants qui gisait sur le sol, il avait été

égorgé ce qui expliquait la provenance du liquide qui avait coulé sur mon ventre. Onéaclus s'était mis derrière lui et avait tranché sa gorge sans hésitation.

— Calliandra, tout va bien ? demanda ma mère, inquiète. On a entendu du bruit.

Je ramassai les morceaux de tissu éparpillés dans la cellule, en nouai un autour de mes seins et un autre autour de mes hanches en tremblant de manière incontrôlable.

— Oui, mère. Ce n'est rien, répondis-je en tentant de maîtriser les vibrations dans ma voix.

Ramame me regardait d'un coin de la cellule et ce que je vis dans ses yeux provoqua en moi un déchirement, une fissure qui s'élargit progressivement pour devenir un fossé entre ma raison et mes émotions. Plus rien ne me retenait. Ni la peur, ni la crainte de l'après, je perdis totalement pied parce que je venais de comprendre que ce chien était au courant des événements qui se tramaient dans mon dos lorsqu'il avait partagé avec nous la nourriture offerte par Martial.

— Tu le savais ? hurlai-je, hors de moi. Tu parles leur langue ! Ils en ont discuté en riant et tu as joué les entremetteurs en obtenant notre confiance. Je vais vous tuer, lentement et dans d'atroces souffrances tous les deux. Avec quoi l'as-tu égorgé ? demandai-je à Onéaclus en me tournant vers lui.

Il me montra le couteau qu'il tenait dans les mains et répondit :

— J'en ai toujours un sur moi, bien caché.

— Rascus s'est servi de ton amie pour son plaisir personnel et toi, petite merde, tu l'as égorgé. Nous sommes quittes, intervint le gladiateur qui m'avait maintenue.

Il fixait Onéaclus d'un œil mauvais, prêt à fondre sur lui au moindre geste.

— Je pense que la demoiselle ne voit pas les choses ainsi, répliqua le brigand. Il me semble que la vengeance est encore incomplète.

Sur ces mots, Onéclus me lança le couteau et fonça sur le gladiateur pour le renverser au sol. La bête tangua à peine sous le poids du brigand et je bondis sur lui de toutes mes forces pour atteindre son torse les deux pieds en avant. L'impact le fit basculer en arrière et il s'écrasa contre le mur avant de glisser. Je saisis l'occasion pour lui faire une profonde entaille au niveau du ventre. Il poussa un cri de fureur, mais se releva rapidement et attrapa Onéclus par le cou avant de le soulever sans mal. Je roulai sous ses jambes et entaillai une nouvelle fois sa chair, enfonçant ma lame à l'arrière de son genou. Sa jambe touchée flancha et il lâcha prise. Onéclus lui asséna un coup de poing dans le nez, faisant jaillir le sang. Cette vision me procura un plaisir si intense que je sentis mon corps tout entier frémir. Il me fallait du sang, plus de sang pour nettoyer la plaie qui venait de m'être infligée. Ramame n'avait pas bougé, ni pour aider son frère d'armes ni pour faire cesser le combat. Ce traître, ce lâche pensait peut-être être hors de cause. Je courus vers le coin le plus éloigné et fit signe à Onéclus de mettre un genou à terre. Il s'exécuta et ne bougea pas lorsqu'il me vit foncer droit sur lui. Il baissa seulement la tête et posa ses mains à plat sur le sol pour ne pas perdre l'équilibre lorsque mon pied vint prendre appui sur son dos. Je sautai le plus haut possible et atterris sur les épaules du gladiateur, mes jambes autour de son cou, sa tête sur mon ventre. Je refermai mes cuisses autour de lui, immobilisant sa nuque et plantai à trois reprises ma lame dans sa bouche restée grande ouverte. Le géant plia sous la douleur et je me laissai tomber en même temps que lui. Il respirait encore lorsque je me penchai sur sa misérable carcasse en saisissant son sexe à pleine main.

— Maintenant, nous sommes quittes, lâchai-je dans un souffle avant de trancher d'un coup sec ses parties.

Le cri qu'il voulut pousser se noya dans le sang qui coulait à flots de sa gorge. Son corps fut secoué de spasme, le gladiateur sembla s'étouffer durant de longues secondes avant de laisser échapper son dernier râle. Je ne manquai rien de son agonie, le fixant jusqu'au dernier moment, jusqu'au

dernier souffle de sa misérable vie. Je me tournai ensuite vers Ramame et lança mon trophée à ses pieds. Il regarda rouler sur le sol le sexe de son ami et me sourit.

— J'ai toujours su qu'il en avait une petite, dit-il calmement avant de se lever et de s'avancer vers moi.

Onéaclus vint immédiatement s'interposer entre nous deux.

— Pousse-toi, ordonnai-je. Il doit mourir lui aussi.

— La taille ne fait pas le gladiateur, répondit Ramame, toujours aussi calmement. Les hommes que vous venez d'abattre n'étaient que de vulgaires prisonniers que mon maître pensait pouvoir former à l'art de la gladiature. Ils étaient impressionnants, mais manquaient cruellement d'agilité et d'expérience. Tu m'as mal jugé, Calliandra. Je suis Ramame, le champion de Capoue, la terreur de l'arène. Pluton lui-même tremblerait devant moi.

— Je vais te crever, chien, criai-je en m'élançant vers lui.

— Arrêtez ! ordonna une voix à l'extérieur de la cellule. Arrêtez ou vous serez donnés en pâture aux lions.

Je me figeai et me retournai lentement. Derrière les barreaux se tenaient le soldat qui nous avait conduits dans la galerie ainsi que le maître des lieux, Sextus en personne. Je laissai mon couteau me glisser des mains et reculai de quelques pas pour rejoindre Onéaclus.

— Qui est responsable de ce carnage ? demanda Sextus en faisant signe au soldat d'ouvrir les grilles.

— Moi, répondis-je aussitôt afin de ne pas laisser le temps à Onéaclus de prendre la parole. Vos hommes m'ont attaquée pendant mon sommeil. Je n'ai fait que me défendre.

— Tais-toi ! Si tu n'étais pas l'esclave de mon ami, je te ferais crucifier dans la cour ! Sais-tu seulement combien j'ai payé ces hommes ? Ton maître a une dette envers moi désormais et c'est uniquement de ta faute.

À ce moment-là, un éclair traversa mon esprit. Un rayon de lucidité m'aveugla instantanément. Tout était allé beaucoup trop vite, les événements s'étaient enchaînés de manière bien trop douteuse pour n'être dus qu'au hasard. Mes jambes fléchirent légèrement sous le poids de l'évidence. Ses trois hommes dans la cellule qui ne semblaient attendre que moi, cette rencontre inopinée avec Marciella, ses yeux de vipère posés avec insistance sur moi, refusant de me quitter, de cesser leur petit jeu d'espions corrompus, cette précipitation à inviter Martial dans sa demeure familiale prétextant les bons souvenirs, la rapidité avec laquelle les esclaves de Sextus nous avaient éloignés de mon grand-père et enfin, cette distribution dans des cellules séparées et bien choisies. Tout avait été planifié par le laniste. Ne restait qu'une question. Qui avait pu les prévenir de notre venue à Capoue ? Qui avait été assez fourbe pour imaginer un plan aussi machiavélique ? Le visage de Tullia apparut sous mes yeux horrifiés et je me sentis partir, un nuage épais se mit à danser devant moi, obstruant mon champ de vision. Je perdis connaissance.

Lorsque j'ouvris les yeux, la cellule était déserte, il n'y avait plus qu'Onéaclus. Il était assis en tailleur à côté de moi et me dévisageait.

— Comment te sens-tu ? me demanda-t-il tandis que je me redressai en prenant appui sur mes coudes.

— Vide et sale. Tu n'as rien dit ?

— Non, j'ai gardé ta version des faits même si je pense que tu as tort de cacher la vérité. Martial est furieux contre toi. Furieux et inquiet.

— Laisse-moi deviner. En échange de la vie de ses hommes, Sextus a demandé à me voir combattre contre Ramame dans l'arène de Capoue, ai-je tort ?

— Tes gains rembourseront ses esclaves, en effet. Les deux gladiateurs devaient combattre aujourd'hui même.

— Comme le hasard fait bien les choses, répondis-je, sarcastique.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Ce n'était qu'un piège. Tout ça a été planifié, pensé, mis en place pour me coincer. Nous avons été manipulés par ce chien de Sextus. Pourquoi m'avoir enfermée avec toi dans cette cellule ? Pourquoi n'ai-je pas été placée avec les femmes ? Il savait qu'à deux nous avions une chance de vaincre ces hommes qui n'étaient même pas encore des gladiateurs. Sextus leur a donné l'ordre de me baiser comme une vulgaire catin uniquement pour servir ses desseins !

— Parle moins fort, Calliandra. Tu es encore choquée, tu serais prête à imaginer n'importe quoi pour trouver de nouveaux coupables et prolonger ta vengeance. Tu n'as aucune preuve de ce que tu avances.

— Ramame était au courant. Il n'a pas bougé. Il les a regardés en souriant. La femme de Martial est derrière tout ça. Elle a dû envoyer un messenger à cette peste de Marciella pour la prévenir de notre arrivée.

— Pourquoi l'épouse de notre maître ferait-elle une chose pareille ?

— Elle me déteste depuis que je suis née. Elle voulait me voir morte, mais Martial n'a pas cédé à ses superstitions. Je ne peux pas t'en dire plus, mais tu dois me faire confiance, l'implorai-je.

— J'ai égorgé un homme pour te protéger, répondit Onéaclus sur un ton sérieux que je ne lui connaissais pas. Bien sûr que je te fais confiance. Mais tu dois dire toute la vérité à Martial. Si c'est pour ta mère que tu t'inquiètes, je pense qu'il saura garder le secret.

— Il ne me regardera plus de la même manière, ma mère s'en apercevra. Il y aura quelque chose de briser dans ses yeux lorsqu'il les posera sur moi. Il ne saura pas faire semblant à ce point-là et la culpabilité le dévorera. Je le connais bien.

— Tu es beaucoup plus qu'une simple gladiatrice pour lui, n'est-ce pas ?

— Oui, beaucoup plus. Je ne peux rien dire, je t'en prie, ne me pose pas davantage de questions.

— Je vais m'efforcer de respecter ton silence, mais sache que je suis d'une curiosité sans limite, rétorqua Onéaclus en souriant. Tu es attendue

dans la cour, poursuivit-il. Martial m'a demandé de te remettre ceci.

Onéaclus me tendit les vêtements offerts par Rufus en l'honneur de mon premier combat dans l'arène du Colisée. Je fixai le rubis rougeoyant, la gorge serrée.

— Martial a accepté de me faire combattre contre le champion de Capoue ? Il n'a donc rien tenté pour me défendre ? demandai-je.

— Il pense que tu as tué ces hommes pour une broutille. Sextus a menacé de te faire crucifier. Comment veux-tu qu'il fasse ? Quel choix était le bon ?

— Partir d'ici et au plus vite sans laisser la possibilité à Sextus d'exiger quoi que ce soit.

— Je croyais que la fille de Pluton n'avait peur de rien, m'encouragea Onéaclus en tentant de prendre ma main.

— La fille de Pluton n'existe plus, répondis-je en le repoussant. Elle a été détruite cette nuit, mise en lambeaux comme un vulgaire bout de tissu. Je ne suis pas en état de me battre et je n'ai plus aucune raison de le faire. S'ils m'envoient dans l'arène, je me laisserais mourir sans regret, murmurai-je à bout de souffle et de force, le cœur déchiré, le corps endolori.

Je glissai contre le mur avant de me recroqueviller sur moi-même. Je sentis les bras d'Onéaclus m'entourer et nous restâmes ainsi plusieurs minutes, à l'abri du passé et de l'avenir, repliés dans un coin destiné à l'oubli où le temps avait l'autorisation de se figer.

— Tu vas te battre et tu vas gagner. Personne ne peut briser une légende et tu es une légende, Calliandra. Je t'attends dehors.

Je le regardai s'éloigner sans bouger. Je n'avais pas envie de les rejoindre, je n'avais pas envie de croiser le regard de Martial ni de lire de la satisfaction dans celui de Sextus ou de sa fille. Pourtant, quelque chose en moi s'éveilla, une flamme fragile et prudente qui ne demandait qu'à croître au creux de mon ventre. Je ne pouvais pas abandonner maintenant, pas après tout ce que j'avais déjà vécu. Je ne pouvais pas imposer cela à ma mère. Je nourrissais encore l'espoir de revoir Tibalte et de m'entraîner à ses

côtés. Ma vengeance n'était pas encore assouvie. Toutes ces raisons devaient m'aider à vaincre la honte et le dégoût, elles devaient me maintenir debout et fière, me redonnaient le goût de la victoire et du sang, le goût de l'espoir. Non, je ne pouvais pas renoncer. Les plaies se referment toujours, mais le renoncement est absolu.

Martial et Sextus m'attendaient dans la cour où les gladiateurs s'entraînaient. Sextus avait opté pour un visage sévère et fermé qui feignait l'indignation et le regret, mais je devinais aisément le masque du mensonge posé sur ses traits. Je tentai de ravalier ma colère et de contrôler mon envie de lui sauter à la gorge tout en me dirigeant vers eux la tête haute, le regard fier. Il avait remporté cette première bataille, mais il ne s'agissait que d'une victoire éphémère. Il ignorait encore les foudres qui allaient s'abattre sur sa demeure. Si je devais revenir victorieuse de ce combat contre Ramame, je saurais me souvenir de cette promesse : vengeance. Tôt ou tard, sa tête serait mienne et celle de Tullia avec. Martial évita soigneusement de poser les yeux sur moi et laissa le laniste prendre la parole :

— Tu es responsable de la mort de deux gladiateurs très prometteurs. Il faut rembourser ta dette désormais et prendre leur place dans l'arène. Si tu restes en vie, tu seras libre de repartir avec ton maître, mais tes gains m'appartiendront.

— Très bien, répondis-je. Quand faut-il se rendre dans l'arène ?

— Maintenant. Ramame est déjà parti, escorté par mes soldats.

— Où est ma mère ? demandai-je dans l'espoir de l'embrasser et de la rassurer avant notre départ.

Sextus désigna le chariot du menton pour me signifier que ma mère s'y trouvait. Je passai devant lui, le défiant du regard et rejoignit Pothélée sans me retourner, ignorant la présence de Martial. Je ne devais pas lui en vouloir d'après Onéaclus, mais c'était plus fort que moi. C'était lui qui nous avait conduits ici et je n'arrivais pas à l'oublier.

En m'approchant du chariot, je vis la silhouette du brigand cacher celle de ma mère. Il se retourna et sourit en me voyant ainsi vêtue.

— Je savais bien que tu n'abandonnerais pas, dit-il avant de s'écarter pour que je puisse voir Pothélée.

Elle se précipita vers moi et se jeta dans mes bras, posant ses mains sur mes bras, mes épaules, mon cou puis mon visage. Elle cherchait une blessure, un hématome, un quelconque indice de maltraitance et sembla soulagée de ne voir que des égratignures. Elle ignorait que la plaie béante n'était pas visible à l'œil nu, mais qu'elle se trouvait bien enfouie à l'intérieur de moi.

— Je vais bien mère, la rassurai-je. Je suis désolée de t'imposer encore pareille épreuve.

— Ne dis rien, ne dis rien. Onéaclus m'a expliqué. Je sais que tu as dû te défendre.

Je jetai un regard au brigand qui me fit comprendre que mon secret n'avait pas été dévoilé. Soulagée, je reportai mon attention sur ma mère. Ses yeux avaient pris cette couleur ébène qui les caractérisait lorsqu'une tempête intérieure venait l'agiter. Elle ne paraissait ni inquiète, ni apeurée, mais animée par une colère froide et glaçante. De petites rides creusaient son front. Ses lèvres paraissaient scellées. Ses traits étaient tirés et tout son visage dégageait une expression de douleur majestueuse.

— Martial t'abandonne une nouvelle fois, chuchota-t-elle dans mon cou. Je sais que ma fille ne tue pas sans y être obligée. Ton nouvel ami est peut-être un menteur de talent, mais ne pense pas pouvoir tromper ta propre mère avec des mensonges doucereux. Si ces hommes t'ont salie, tu as eu raison. Il en reste encore un en vie. Si j'avais ta force et ton courage, je l'égorgerais moi-même. Je veux qu'il souffre comme il t'a fait souffrir. J'espère que le masque de l'agonie sera gravé sur sa peau lorsqu'il rendra son dernier souffle.

— Mère...

— Ne dis rien. Ce n'est pas à toi de me protéger, cela fait bien trop longtemps que les rôles sont inversés. Je suis ta mère, c'est à moi de veiller sur toi. Je ne veux pas que tu me regardes comme une femme fragile, dépourvue de caractère.

Je ne l'avais jamais entendu parler ainsi, mais je savais ce dont elle était capable. Elle m'avait préservée de toute la cruauté des hommes durant mon enfance, veillant sur moi comme une louve, plus méfiante qu'une lionne, prête à bondir pour défendre sa progéniture. Elle n'avait pas besoin de mots pour prouver sa force et sa détermination, ses actes suffisaient. À l'entendre parler ainsi, je craignais que la bonne entente revenue entre elle et Martial ne subisse encore un coup qui lui serait fatal.

— Tu ne dois pas en vouloir à Martial. Il a été piégé. Comme nous tous.

— Je ne comprends pas.

— Esclave ! Nous y allons, cria Sextus en s'approchant des grilles.

Je serrai ma mère dans mes bras aussi fort que possible et lui glissai à l'oreille que je lui expliquerai tout dès mon retour. Elle saisit mon poignet pour m'empêcher de partir, sembla vouloir dire quelque chose, mais aucun mot ne franchit ses lèvres. Je hochai la tête pour lui signifier que j'avais compris et qu'elle n'avait pas besoin de parler.

— Je reviendrai, murmurai-je. Tu sais que je tiens toujours mes promesses.

Le Colisée ressemblait beaucoup à l'arène de Capoue. Leur principale différence était leur taille, évidemment. Le Colisée était un édifice sans nul autre pareil, à la démesure de Rome. L'amphithéâtre devant lequel je me trouvais n'était pas aussi impressionnant, mais sûrement m'aurait-il subjugué si je n'avais pas déjà eu l'occasion de fouler le sable de l'arène. Martial nous accompagnait et observerait le combat des gradins. Il n'avait pas prononcé un seul mot sur le chemin et je n'avais pas cherché à provoquer une discussion. Je voulais rester concentrée sur mes objectifs, m'imprégner de la haine que j'éprouvais à l'égard de Ramame, nourrir ce

sentiment comme on nourrirait un monstre dans l'espoir de le voir évoluer et grandir afin d'engloutir les derniers navires ennemis déchirés par les flots.

Les préparatifs avant mon entrée dans l'arène se déroulèrent à une vitesse vertigineuse. Mon corps était là, mais mon esprit n'appartenait déjà plus à ce monde, il divaguait, errait dans les méandres des souvenirs nocturnes qui ne cessaient de le hanter, de revenir, de l'enrouler d'une épaisse fumée noirâtre dans laquelle des visages riant aux éclats se dessinaient. Plus ils riaient fort plus la haine que je nourrissais grandissait en moi. La fatigue ne parvenait pas à traverser mes os pour les user, mon corps tout entier la rejetait, ne conservant que la rage et la soif de vengeance. Le rubis de Rome allait s'enflammer.

Tandis que le combat approchait à grands pas et que j'attendais l'ordre d'entrer pour fouler le sable, Martial vint me rejoindre pour me donner mes armes. Je fus surprise de constater qu'il ne tenait qu'une seule et unique épée entre ses doigts.

— Où est la seconde ? demandai-je.

— Il n'y en a pas, répondit-il sans me quitter des yeux.

Je relevai la tête pour le défier, mais c'était tout Capoue, cette ville maudite, que je méprisais à travers ce geste.

— Une seule épée, pas de bouclier, pas de casque, résumai-je en souriant. Rien ne m'empêchera d'éventrer ce fils de chien et je m'occuperai de son maître plus tard.

J'attendis une remarque, une réprimande, mais rien ne vint. Martial hocha seulement la tête. Lorsqu'il me tourna le dos pour rejoindre les gradins, j'aurais juré l'entendre dire : « Et ce jour-là, je t'aiderai ».

Les grilles s'ouvrirent dans les cris et je vis la silhouette de Ramame au centre de l'arène. Il levait les bras pour encourager la foule dans ses acclamations. Il était équipé d'un filet. Il s'agissait donc d'un rétiaire. Mon cœur se serra dans ma poitrine l'ombre d'un instant, mais je retrouvai vite

ma contenance. J'avais une excellente raison de me battre et elle était si infaillible que la victoire m'était assurée.

Une voix s'éleva pour présenter le gladiateur, mais je ne pris pas le temps de l'écouter. Guidée par une envie irréprensible de plonger ma lame dans la chair de Ramame, je m'élançai sans réfléchir dans l'arène, avec une rapidité qui empêcha les soldats, surveillant les grilles, de m'arrêter à temps. Ils ne furent que des brindilles dans le vent et je les balayai sans difficulté. Je ne voulais pas attendre la fin d'un discours qui n'avait aucun sens ni aucun intérêt, l'issue était toujours la même, il fallait se battre, il fallait divertir une foule avide de violence, il fallait mourir. Autant le faire en beauté, sans règle et sans artifice, dans ce chaos grotesque que les citoyens aimaient tant. Le cri qui sortit de ma gorge alerta Ramame de mon arrivée précoce. Il sembla surpris de me voir fondre sur lui et marqua un temps d'hésitation, cherchant du regard quelqu'un qui m'ordonnerait de retourner sagement dans la galerie. Personne ne dit mot et je poursuivis ma course effrénée en pointant ma lame dans sa direction, ignorant les huées de la foule, insensible aux hurlements frénétiques provoqués par l'imminence des hostilités. Plus rien n'existait autour de moi, j'étais seule face à Ramame, le reste n'avait plus aucune importance. Le premier coup porté atteignit son épaule gauche, la lame entailla profondément sa peau, un filet de sang coula le long de son bras. Il recula, jurant entre ses dents. Il avait été pris par surprise, ce qui pouvait paraître déloyal, mais il connaissait maintenant le goût amer de la trahison.

— Petite garce, siffla-t-il.

Je ne répondis pas et m'élançai une nouvelle fois vers lui sans réfléchir, sans hésiter. Je ne voulais pas lui laisser l'occasion de me jeter au visage son filet de pêcheur. Il contra mes attaques avec son trident et nous restâmes un long moment à nous affronter ainsi dans une proximité inquiétante. Le fer croisait le fer dans des éclats sonores étincelants.

Ramame aurait tout aussi bien pu manier une épée avec talent. Son trident semblait ne rien peser entre ses mains et il parvenait à le déplacer avec agilité et souplesse. Mes attaques ne provoquaient aucun mouvement de recul, il restait solidement camper sur ses jambes, les pieds ancrés au sol et ne bougeait que pour tourner autour de moi, se moquant presque de mes efforts et de mon épuisement à venir.

— Alors petite, tu es fatiguée ? La nuit a été dure ? osa-t-il me demander en affichant un sourire triomphant.

La haine qui consumait mes entrailles s'intensifia et se mit à hurler « vengeance » si fort, que même Ramame l'entendit. Mon visage avait dû se transformer, car je vis dans ses yeux passer l'ombre du regret à peine avait-il achevé sa phrase. Je me figeai sur place, parfaitement immobile à quelques centimètres de lui. Mon attitude le désarçonna et il m'imita, cherchant visiblement à comprendre où je voulais en venir. Au bout de plusieurs secondes, qui parurent interminables, et voyant que je n'esquissais toujours pas le moindre mouvement, il se décida à agir le premier. Après avoir laissé deux hommes abuser de moi, il venait de commettre sa deuxième plus grosse erreur. Il était tombé dans mon piège et avait eu précisément la réaction que j'attendais. Ramame se précipita sur moi, brandissant son trident d'une main, son filet dans l'autre et j'attendis qu'il me frôle pour rouler à terre entre ses jambes avant de me relever dans son dos. Il cessa sa course en avant, ses pieds glissèrent sur le sable, soulevant un nuage de poussière. Il se retourna en hurlant et se rua dans ma direction. Je m'éloignai en courant, l'obligeant à me suivre vers les gradins qui étaient surélevés afin de permettre une meilleure visibilité. Un mur encerclait donc l'arène et, arrivée face à lui, j'accélérai, Ramame toujours sur mes pas. Je m'élançai vers le mur, pris appui dessus et exécutai un saut arrière. Je vis le gladiateur lever la tête pour me suivre du regard. J'atterris, jambes fléchies, juste en face de lui et brandit mon épée vers son abdomen. Sans l'ombre d'une hésitation, je l'enfonçai aussi profondément que possible dans sa

chair, faisant glisser la lame d'une hanche à l'autre. Un trou béant ouvrit son ventre en deux, Ramame tomba à genoux, la bouche ouverte, figée dans un cri. Sa tête était au niveau de ma poitrine, je dus me baisser pour laisser mon épée enfoncée dans ses entrailles. Ses yeux m'implorèrent de retirer l'acier qui le brûlait et je lui souris.

— Tu n'imagines pas à quel point cette vision de toi à mes genoux, baignant dans ton propre sang, me procure du plaisir, lui dis-je en me penchant à son oreille avant de plonger mon autre main au creux de son ventre, élargissant davantage sa blessure, et de saisir entre mes doigts ses tripes pour les lui arracher.

Ce geste déclencha une ovation dans les gradins. La foule hurla d'une même voix mon nom. Ramame s'écroula sur le sol de l'arène, le visage contre terre, sans vie. Il y avait du sang partout, sur le sable, sur nos armes, sur mes bras. Il me fallut un certain temps pour me rendre compte que je tenais toujours les boyaux du gladiateur dans ma main. Je levai le poing pour les exposer en signe de victoire puis les jetai sur le cadavre.

— Maintenant tu sais de quel feu se consume le rubis de Rome, murmurai-je en fixant Ramame qui ne pouvait plus m'entendre.

Comme pour mon entrée dans l'arène, je n'attendis pas de recevoir l'autorisation d'en sortir et rejoignit la galerie sans un regard en arrière. Je tenais ma vengeance. Ceux qui m'avaient déshonorée avaient péri. Il ne restait de ce sombre souvenir que des cendres.

¹ Dans la Grèce antique la vengeance, la *némésis*, fut d'abord une idée morale. Elle devint ensuite une véritable divinité, *Némésis*, la déesse de l'équité, qui agissait chaque fois que la démesure des mortels, l'*hybris*, mettait l'équilibre de l'univers en danger. Pour reprendre une définition du dictionnaire d'Anatole BAILLY, *Némésis* était « la déesse de la justice distributive, qui châtie l'excès de bonheur ou d'orgueil ». *Némésis* n'accomplissait donc pas des *vengeances aveugles* ; elle n'avait en fait qu'une fonction essentielle : empêcher les orgueilleux mortels de devenir les égaux des dieux.

XIII. L'autre rive

Sextus n'avait pas dit un mot sur le chemin du retour. Il venait de perdre son champion et le goût de l'humiliation semblait lui être fort désagréable. Il n'avait pas pensé une minute qu'une jeune femme puisse mettre son titan à terre aussi facilement. Calliandra était sortie victorieuse de ce combat et n'avait pas eu la moindre égratignure. Ramame s'était sans doute donné du temps pour s'amuser avec sa proie, mais il n'avait pas su voir que l'ennemie était de taille et en avait payé le prix. Martial contenait à peine sa joie, évoquant sans retenue les qualités de sa gladiatrice, la rapidité de ses déplacements, la précision de ses attaques. Il arborait un sourire qui déplaisait fortement au laniste de Capoue, mais ce dernier n'avait pas d'autre choix que de laisser repartir les voyageurs comme promis. Les gains de Calliandra rembouraient les deux prisonniers qu'elle avait tués dans la cellule avec l'aide d'Onéaclus. Sextus avait fait un marché et ne pouvait pas revenir sur cette proposition. Il fit donc bonne figure, ignorant les remarques de sa fille, Marciella, qui sembla au bord de l'hystérie lorsqu'elle les vit rentrer sans Ramame.

— La fille de Pluton a gagné ? La légende était fondée. C'est à peine croyable ! Elle a vaincu le champion de Capoue !

Le regard noir de son père ne parvint pas à freiner son enthousiasme et elle alla même jusqu'à toucher Calliandra, ses bras, ses épaules, ses cheveux en tournant autour d'elle, l'air admiratif. La gladiatrice se sentit gênée d'être l'objet d'une si vive curiosité, mais ce fut surtout le contact d'une peau étrangère qui la dégoûta le plus. Être effleurée contre sa volonté lui était devenu insupportable, intolérable.

— Je ne vais pas te manger, esclave, dit Marciella en souriant. Elle est farouche, ajouta-t-elle dans un éclat de rire.

Martial mit fin à ce petit jeu en ordonnant à Calliandra de préparer le chariot pour reprendre la route. Il ne souhaitait pas s'attarder davantage dans cette demeure qui n'avait su lui causer que des soucis. Calliandra s'exécuta, trop empressée d'échapper aux mains avides de Marciella et rejoignit la cour où Onéacrus et Pothélée l'attendaient.

— Je savais que tu reviendrais, lui lança le brigand dès qu'il l'aperçut.

Pothélée se précipita vers sa fille pour l'étreindre.

— Tu n'as rien ? lui demanda-t-elle en reculant pour mieux l'observer.

— Il ne m'a pas touchée une seule fois. Je ne lui ai laissé aucune chance, répondit la gladiatrice.

Martial vint les rejoindre, il fit signe à Pothélée de le suivre à l'arrière du chariot. Calliandra vit sa mère donner quelque chose au laniste, mais ne parvint pas à voir ce que c'était. Ils la surprirent en train de les guetter et elle leur tourna rapidement le dos. Martial s'éloigna sans un mot en direction de l'atrium et ils attendirent un long moment avant de le voir réapparaître dans la cour. Il semblait particulièrement pressé. Les soldats ouvrirent les grilles du ludus et le chariot se mit en route. Au même moment, un cri attira l'attention des gardes qui abandonnèrent leur poste pour se précipiter vers la villa. Martial ralentit et les observa avant de croiser le regard de Pothélée. Il hocha la tête comme pour lui signifier quelque chose qu'elle seule pouvait comprendre. Onéacrus descendit du cheval pour prêter main forte aux soldats, mais Martial l'interrompit :

— Remonte, nous partons.

— Il se passe quelque chose dans la villa, répondit le brigand.

— Ne discute pas, rétorqua Martial.

Onéacrus n'insista pas et fit ce que son maître lui ordonnait.

— Que se passe-t-il ? demanda Calliandra qui avait parfaitement remarqué l'étrange attitude de sa mère et de Martial.

— J’ai empoisonné Sextus, répondit calmement le laniste en encourageant les chevaux à accélérer. J’avais demandé à ta mère de me trouver de la poudre de belladone en notre absence. J’en ai versé dans la coupe de Sextus juste avant notre départ. Son cœur a dû ralentir, il s’est certainement senti mal avant de perdre connaissance. Là, maintenant, je suis presque sûr qu’il est mort. Personne n’a le droit de détruire ce qui m’est précieux, ajouta-t-il en dévisageant sa petite-fille. Souviens-toi, avant ton combat, tu m’as dit que tu aurais ta vengeance jusqu’au bout. Je t’ai répondu...

— Et ce jour-là, je t’aiderai, l’interrompit Calliandra. Vous avez tué un homme pour moi ?

— J’en tuerais des milliers si cela était nécessaire. Ces prisonniers, ce n’est pas pour une insulte qu’ils ont trouvé la mort, n’est-ce pas ? Que s’est-il réellement passé dans cette cellule ?

— Je ne veux pas en parler. Tout ceci appartient déjà au passé. Les hommes qui m’ont fait du mal sont tous morts. Rien d’autre n’est important. Vous n’avez pas peur d’être accusé de l’assassinat du laniste ?

— Personne ne m’a vu. Sa femme n’a aucune preuve, sa fille est bien trop écervelée pour avoir du raisonnement. Notre passage chez eux ne restera qu’une sombre coïncidence.

Calliandra hocha la tête. Sa mère avait eu tort de penser que Martial l’avait abandonnée une nouvelle fois. Il avait su la défendre et laver son honneur de l’injure faite entre ces murs. Cependant, la gladiatrice ne voulut pas lui parler des soupçons qu’elle avait concernant l’implication de Tullia dans cette sordide affaire. Elle savait que certains sujets ne pouvaient pas être abordés. Elle s’installa à l’arrière de la carruca, à côté de sa mère et se blottit contre elle. Elle avait besoin de sentir une main tendre et aimante caresser ses cheveux, la chaleur d’un corps qui ne l’avait jamais blessée, mais toujours soutenue et protégée. Pothélée laissa sa fille poser sa tête sur ses genoux et déposa un baiser sur sa tempe.

— Tu es toujours en colère contre Martial ? demanda Calliandra en fermant les yeux.

— Il t'expose à de trop nombreux dangers. Mais je suis fière de son geste. Dors ma chérie maintenant, dors.

Calliandra s'endormit instantanément.

Le voyage de retour parut beaucoup moins long. Il fallut faire des haltes à la nuit tombée, mais les voyageurs ne rencontrèrent aucune difficulté sur la route. Plus ils approchaient de Rome plus la gladiatrice devenait silencieuse. La crainte d'apprendre la mort de Tibalte se fit encore plus douloureuse lorsque le chariot s'aventura enfin dans la cité. Onéaclus ne parvint plus à la faire sourire et elle se recroquevilla sur elle-même pour ne plus avoir à parler jusqu'au ludus. Martial aperçut la silhouette de Tullia sur le balcon. Elle paraissait observer quelque chose dans la cour, certainement l'entraînement des gladiateurs. Les soldats qui surveillaient l'entrée reconnurent le laniste et s'empressèrent d'ouvrir pour le laisser passer. Calliandra ferma les yeux, prit une profonde inspiration et les ouvrit à nouveau. Sa mère la regardait avec tendresse, mais son visage était d'une pâleur spectrale. Le voyage avait été éprouvant pour elle.

— Mère, tu te sens bien ?

— Oui, je suis assez contente d'être arrivée. Je m'inquiète aussi tu sais. Tibalte est un homme bien.

Une main se glissa dans le chariot et Calliandra n'eut aucun mal à reconnaître son propriétaire. Onéaclus passa ensuite la tête entre les deux pans de tissu qui permettaient de protéger l'intérieur du chariot du vent, du froid ou tout simplement des regards extérieurs indésirables.

— Puis-je vous aider à descendre ? demanda-t-il en déguisant sa voix pour imiter celle d'un riche citoyen romain à l'éducation irréprochable.

— Si tu me touches, je te coupe un bras, répondit Calliandra en riant aux éclats devant la révérence exagérée du brigand.

— La demoiselle est toujours aussi charmante. Ravi de constater que tu as retrouvé l'usage de la parole. Toutefois, je crois que je préfère ton silence.

— Vous êtes insupportables tous les deux, trancha Pothélée en saisissant la main d'Onéaclus. Moi, je veux bien de ton aide. En échange, je te promets d'empêcher ma fille de te mettre en pièces.

— Quelle charmante attention, répliqua Onéaclus en aidant Pothélée à descendre du chariot.

Calliandra suivit sa mère et lorsque ses pieds foulèrent le sable de la cour d'entraînement, une sensation étrange envahit tout son être. Les gladiateurs étaient en train de se battre sous les ordres de Spiculus et les cris qu'ils poussaient parfois pour se donner du courage résonnaient. Tullia disparut du balcon et descendit à la rencontre de son époux. Elle l'embrassa du bout des lèvres et jeta un regard mauvais en direction de Calliandra. Les hommes cessèrent progressivement leur combat pour se tourner vers eux, observant avec curiosité la nouvelle recrue qui semblait déjà très à l'aise. Martial salua ses héros de l'arène et présenta Onéaclus sans mentionner qu'il s'agissait du brigand qui avait tranché le bras d'un de ses soldats. Il prétendit l'avoir acheté à Capoue et personne ne sembla remettre sa parole en doute. Seule Tullia haussa les épaules d'un air dédaigneux avant d'afficher un sourire crispé et hypocrite. Calliandra n'écoutait qu'à moitié le discours de Martial, cherchant désespérément du regard le celte. Ses yeux parcoururent la cour, mais ne trouvèrent aucune trace de Tibalte. Sa tête devint douloureuse et sa poitrine si oppressée qu'elle crut manquer d'air. Onéaclus remarqua la détresse de la gladiatrice et s'approcha d'elle discrètement.

— Quelque chose ne va pas ?

Calliandra le dévisagea comme si elle le découvrait pour la première fois. Elle semblait perdue, désespérée. Une tempête ravageait ses yeux verts. Elle avait du mal à respirer, à comprendre, à réaliser. Si le celte n'était pas

là, c'est qu'il avait rejoint l'autre rive, sans elle, loin d'elle, un voyage sans retour. Ce constat lui arracha un souffle douloureux qui brûla sa gorge, ses lèvres avec une telle intensité qu'elle pâlit.

— Calliandra ? insista Onéaclus en posant sa main sur son épaule. Tu vas bien ?

— Je pensais retrouver un ami, une personne qui m'est précieuse. Je me suis bercée d'amères illusions. Il n'est plus là, murmura-t-elle en guise de réponse, les yeux perdus dans le vague.

La gladiatrice quitta la cour pour rejoindre sa cellule sans dire un mot à personne. Sa mère remarqua son départ et en comprit immédiatement la cause.

— Maître, dit-elle doucement, la tête baissée, en s'approchant d'un pas de Martial et de Tullia.

Le laniste fut surpris de l'entendre s'adresser à lui ainsi après l'intimité qu'ils avaient partagée durant ce voyage, mais il était impossible de faire autrement en présence de sa femme.

— Oui ?

— Pourrions-nous nous enquérir de l'état de santé de Tibalte ?

— Le celte va bien, intervint Tullia. Il a demandé l'autorisation de rejoindre ses quartiers pour se reposer un peu. Il est revenu à lui juste après votre départ. Un vrai miracle. Il a demandé à voir Calliandra et semblait extrêmement déçu d'avoir ainsi été abandonné. D'autant plus que c'est à cause d'elle qu'il a été blessé.

Pothélée lui aurait bien volontiers arraché la langue, mais elle s'abstint de laisser transparaître son désaccord. La nouvelle lui fit chaud au cœur et suffit à apaiser sa colère.

— Voyons ma chère épouse, tempéra Martial, personne ne l'a abandonné. Où est Calliandra ? ajouta-t-il en la cherchant dans la cour.

— Elle n'a pas vu Tibalte et le chagrin l'a envahie, répondit Pothélée. Je l'ai vu se diriger vers notre cellule. Puis-je lui annoncer cette bonne

nouvelle ?

— Le celte va lui annoncer lui-même, sourit Martial en indiquant du menton l'entrée de la galerie réservée aux gladiateurs.

Tibalte se tenait debout, dans l'encadrement de la lourde porte en bois. Une barbe naissante recouvrait la moitié de son visage, ses cheveux étaient noués dans sa nuque, une longue cicatrice striait son abdomen et ses yeux perçants n'avaient rien perdu de leur éclat métallique. Il semblait encore plus confiant qu'auparavant. Il revenait d'entre les morts et ce genre de voyage pouvait, soit détruire un homme, soit forger un géant. Tibalte appartenait à la deuxième catégorie. Indéniablement. En apercevant le laniste, il inclina légèrement la tête pour le saluer et se dirigea vers lui. Martial lui fit part du plaisir qu'il avait à le voir rétabli et lui indiqua que quelqu'un attendait impatiemment de recevoir sa visite. Il n'eut pas besoin de préciser l'identité de cette personne, Tibalte comprit et rejoignit la cellule de Calliandra après avoir échangé quelques mots avec Pothélée. Cette dernière le regarda s'éloigner avec affection, elle savait ce qu'il représentait pour sa fille même si elle-même n'en avait pas encore pleinement conscience. Elle remarqua alors qu'Onéaclos n'était plus avec eux et en déduit qu'il avait certainement suivi Calliandra. Un sourire éclaira son visage. Sa fille était entourée par des personnes qui sauraient prendre soin d'elle. Elle ne devait plus s'inquiéter. Elle avait souffert de terribles maux de tête durant le voyage, mais n'en avait touché mot à personne pour ne pas susciter d'inquiétude. Une nuit, elle avait bien cru qu'elle n'y réchapperait pas tant la douleur l'avait assaillie, la clouant au sol, une nausée abominable torturant son ventre. Une violente quinte de toux avait secoué son corps et elle avait découvert avec horreur qu'elle crachait du sang. Pothélée se doutait bien que la fin était proche, qu'elle ne lutterait pas éternellement. Cette pensée lui faisait seulement moins peur désormais.

Tibalte entendit des voix s'élever de la cellule de Calliandra. La gladiatrice n'était pas seule. Il avança en hésitant, ne sachant pas qui

pouvait bien se trouver en sa compagnie. Il observa discrètement l'intérieur de la pièce, sans signaler sa présence, et découvrit Calliandra blottie dans les bras d'un homme dont il ignorait l'identité. Elle semblait pleurer, car de légers soubresauts agitaient son corps. L'homme qui était avec elle passait sa main dans ses cheveux pour l'apaiser. Tibalte hésita un instant. La vision qui lui était imposée suscitait en lui des sentiments contradictoires et confus. Quelque chose lui faisait mal, mais il ne parvint pas à savoir d'où provenait la douleur. Elle irradiait sa poitrine et devenait progressivement de plus en plus intense et insupportable. Lorsqu'elle fut trop vive, il entra dans la cellule pour interrompre leur étreinte. Calliandra leva la tête doucement, essuyant ses yeux du revers de la main et crut, tout d'abord, à un songe, une apparition chimérique que son esprit avait imaginée pour panser la plaie béante qui saignait en elle. Elle dévisagea Tibalte un instant sans réagir, hypnotisée par la silhouette imposante du gladiateur puis elle s'écarta doucement d'Onéacclus. Son visage dévasté par la tristesse attendrit le celte qui se rapprocha d'elle sans la quitter des yeux. Le brigand sourit et quitta la cellule discrètement.

De longues secondes passèrent dans le silence. Les mots ne valaient rien à cet instant, l'échange de regard était bien plus révélateur. Tibalte prit la main de Calliandra dans la sienne et la porta à ses lèvres. Autour d'eux, tout avait disparu. Ils étaient seuls dans ce ludus, seuls dans ce monde cruel et injuste qui ne brillait plus que par ce qui les liait ainsi l'un à l'autre. Le cœur de Calliandra battait à tout rompre dans sa poitrine. Les mauvais souvenirs, les larmes et la peur avaient disparu au moment même où Tibalte avait surgi dans la cellule. Il avait tout balayé d'un seul coup, d'un seul regard, de sa seule présence. Une douce chaleur les enveloppa lorsqu'ils se frôlèrent en se rapprochant davantage. Tibalte eut la sensation de se noyer dans les yeux émeraude de la gladiatrice où des éclats de lumière scintillaient. Il avait l'étrange impression de la découvrir pour la première fois. Elle lui semblait changée, différente. Quelque chose se noua en lui lorsqu'il murmura :

— Tu es partie. J’ai ouvert les yeux et tu n’étais plus là.

Il se pencha sur son visage et ses lèvres trouvèrent les siennes. Il les pressa doucement d’abord puis avec plus d’intensité lorsqu’il comprit qu’elle ne le repousserait pas. L’évidence était déjà présente depuis plusieurs mois, mais ils n’avaient pas osé se l’avouer, regarder la vérité en face. Les liens qui les unissaient n’étaient pas faits que d’amitié et d’admiration. Ils avaient une profondeur pure et sincère. Tibalte encouragea Calliandra à reculer jusqu’à ce que son dos touche le mur. Il saisit ses cuisses et la souleva, une jambe de chaque côté de ses hanches. Elle noua ses bras derrière sa nuque sans quitter sa bouche. Cette scène, Tibalte se l’était imaginée à de nombreuses reprises, n’osant pas franchir le pas, trouvant la gladiatrice encore trop jeune, trop fragile. Il avait peur de la briser, mais les choses étaient différentes désormais. Il avait cru la perdre lorsque le soldat avait ramené le corps de Hostus, expliquant à Tullia qu’ils avaient essuyé une attaque. Des jours sans nouvelle, sans savoir. La brûlure cuisante du doute. La blessure qui avait bien failli lui coûter la vie. Il n’avait plus de temps à perdre. Chaque instant était précieux et il ne voulait plus attendre. Son désir s’intensifia lorsque Calliandra s’agrippa à ses cheveux, écartant son visage du sien pour lui répondre :

— Jamais je ne t’abandonnerai. Je devais partir. Les autres me jugeaient coupables. Tout était devenu trop insoutenable. J’ai cru mourir mille fois en m’éloignant de toi.

Tibalte sourit en entendant ces mots qu’il espérait tant. Une ombre vint pourtant assombrir son regard.

— Je n’ai pas aimé te voir dans les bras de cet homme. Je ne supporte pas l’idée qu’un autre puisse te toucher.

Les images de la nuit dans les geôles de Sextus surgirent dans l’esprit de Calliandra. Ces mains étrangères sur son corps, le souffle bestial de Rascus dans son cou, ses bras maintenus avec force et détermination. Tout bascula très rapidement. Le corps de Tibalte lui parut subitement dangereux, le

contact avec sa peau la fit frissonner. Elle referma ses jambes instinctivement, obligeant le celte à la reposer sur le sol. Un nœud s'était formé dans sa gorge, le froid s'était abattu sur elle.

— Onéaclus est une nouvelle recrue, expliqua-t-elle en s'éloignant.

— Martial l'a acheté à Capoue ?

— C'est ce qu'il a dit aux autres, mais ce n'est pas vrai. Onéaclus est le brigand qui nous a attaqués sur la route. Ses hommes sont morts, je les ai tous tués. Je voulais le raccourcir d'une tête lui aussi, mais il a montré un certain talent au combat et a proposé un marché à Martial. Il lui a offert ses services contre la vie sauve.

— Il vous a attaqués et tu as trouvé refuge dans ses bras ? Je ne comprends pas.

— Onéaclus est un ami. Rien de plus. J'ai une dette envers lui.

Calliandra voulut quitter la cellule pour ne pas avoir à fournir de plus amples explications, mais Tibalte l'empêcha de sortir en se mettant en travers de son chemin.

— Pourquoi cherches-tu à me fuir ?

La gladiatrice prit soin d'éviter de croiser son regard, elle craignait qu'il puisse lire en elle les secrets inavouables qu'elle abritait.

— Laisse-moi passer, je t'en prie, demanda-t-elle.

— Ai-je fait quelque chose que je n'aurais pas dû faire ? Je pensais que tu avais envie de ce baiser. Je ne voulais pas te brusquer.

— Ce n'est pas toi. Tu n'as rien fait.

— Explique-moi alors pourquoi tu veux partir.

— Je ne peux pas te donner ce que tu attends. Ce que tu serais en droit d'attendre. Je ne peux plus parce que ce n'est plus en ma possession. Ils m'ont tout pris. Mon cœur, ma confiance, mon désir et mon innocence. Je suis désolée. Je n'aurais jamais dû m'éloigner de toi, répondit Calliandra, des sanglots dans la voix, le corps plié, incapable de maîtriser les sombres souvenirs qui prenaient plaisir à refaire surface à cet instant précis pour lui

rappeler que plus rien ne saurait être comme avant. Tibalte posa ses mains sur ses épaules pour la redresser et l'obliger à croiser son regard.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, dit-il en glissant une mèche de cheveux rouge sang derrière son oreille. Je ne comprends pas. Que se passe-t-il Calliandra ? Que s'est-il passé à Capoue ?

— Ne m'oblige pas à revivre ça. Ne me torture pas, je t'en supplie, implora-t-elle avant de le forcer à s'écarter pour quitter la cellule, le laissant seul avec ses questions et ses incompréhensions.

Les mois filèrent au rythme des entraînements et des ordres de Spiculus. Martial paraissait de plus en plus contrarié par la construction du Ludus Magnus qui touchait presque à sa fin et qui ne laissait rien présager de bon pour les affaires économiques du laniste. Située à proximité du Colisée, cette caserne destinée aux gladiateurs représentait une menace pour tous les lanistes privés vers lesquels les riches citoyens de Rome avaient l'habitude de se tourner pour animer les jeux. Beaucoup craignaient de perdre une clientèle précieuse. Le sénateur Rufus avait d'ailleurs proposé à Martial de lui racheter plusieurs de ses hommes ainsi que sa précieuse gladiatrice pour les former au sein de cette école qui s'annonçait prestigieuse. Le refus avait été immédiat, mais il semblait évident qu'il allait falloir faire des compromis tôt ou tard. Onéaclus avait réussi à convaincre le doctore de son talent et de son agilité au combat. Il était parvenu à entrer dans la confrérie sans mal, mais, étant proche de Calliandra, les autres l'avaient rapidement mis à l'écart. Les superstitions demeuraient toujours, d'autant plus que la gladiatrice s'était éloignée du groupe, se murant dans un silence inquiétant, ne trouvant de plaisir que dans les combats imposés par Spiculus et les douleurs provoquées par les entraînements, douleurs qu'elle vivait comme un exutoire pour panser les plaies invisibles.

L'état de Pothélée s'était aggravé ces derniers temps, elle souffrait de plus en plus, se nourrissait peu et dormait beaucoup. Tullia le lui reprochait souvent, mais Martial ne manquait pas d'intervenir pour la défendre. Il ne

voulait pas qu'elle s'éteigne dans le labeur et le conflit, aussi l'avait-il libérée de ses obligations. Elle pouvait demeurer au ludus évidemment, mais elle n'était plus une esclave. Cette liberté accordée lui permettait de ne plus avoir à subir les remarques de Tullia qui n'était plus en mesure d'exiger quoi que ce soit de sa part. Calliandra passait davantage de temps avec sa mère, elles discutaient longuement le soir, imaginant les nombreuses vies qu'elles auraient pu vivre à l'extérieur. Elles ne regrettaient rien. Le destin les avait réunies toutes les deux. Rien d'autre n'avait d'importance.

— Tu t'es éloignée de Tibalte depuis notre retour de Capoue, lui dit un soir Pothélée qui avait longuement hésité avant d'aborder le sujet.

— Je n'arrive plus à le regarder en face. Je ne comprends pas, ce n'est pas volontaire. C'est ainsi.

— Il souffre de ta distance, tu sais. Il est venu me poser des questions à plusieurs reprises. Il pense que ton cœur bat pour un autre que lui et que tu n'as pas eu le courage de le lui dire.

— Onéaclus ? C'est ridicule.

— Vous êtes amis, Tibalte est jaloux de lui. Il ne l'apprécie pas.

— Il ne le connaît pas, répondit Calliandra sur la défensive.

— Non, tu as raison. Il ne le connaîtra sans doute jamais si tu ne dis pas la vérité à Tibalte. Si tu ne lui expliques pas les raisons de ton éloignement et de l'amitié qui te lie à Onéaclus. Il aurait beaucoup plus d'estime pour lui s'il savait ce qu'il a fait pour toi, pour te défendre, te protéger. Tu es encore jeune, mais tu n'es plus une enfant. Je ne t'ai pas vu grandir, c'est mon erreur. J'aurais dû te parler davantage de ces choses-là. La jeune femme que tu es devenue est profondément et éperdument amoureuse, mais elle refuse de l'admettre, de lâcher prise et d'avoir confiance. Ne gâche pas un temps qui vous est précieux. Les choses basculent vite dans ce monde. Parle avec Tibalte, dis-lui la vérité. Tu n'es pas responsable de ce qu'ils t'ont fait, il ne te jugera pas. Il t'aime aussi

Les paroles échangées ce soir-là ne quittèrent pas l'esprit de Calliandra durant toute la nuit. Elle les repassa en boucle dans sa tête, pesant le pour et le contre, imaginant ce qu'elle pourrait dire au celte pour briser le silence qui s'était installé entre eux. Elle tremblait par avance d'avouer ce qui lui semblait inavouable, mais sa mère avait raison, elle n'y était pour rien, elle n'était pas responsable.

Le lendemain, Calliandra se rendit dans la cour pour débiter l'entraînement avec la ferme intention de lâcher prise et de dire la vérité à Tibalte. Elle le chercha du regard parmi les hommes, mais Prudens l'interrompit en lui faisant face.

— Pourquoi n'as-tu rien dit pour Capoue ? demanda-t-il sur un ton qui mêlait reproches et admiration.

Le cœur de la gladiatrice cessa de battre, elle tressaillit.

— Tu as massacré leur champion ! ajouta Prudens en sifflant. Pour une demi-portion, ce n'est pas rien.

Le soulagement fut immédiat et Calliandra put reprendre sa respiration. Prudens ne savait rien de son secret.

— Comment es-tu au courant ? Martial vous en a parlé.

— Le maître n'a pas dit un mot sur ce sujet, mais le sénateur qui n'arrête pas de rôder autour de toi en a eu vent et est venu lui demander la confirmation. Il parlait si librement que nous avons tous entendu. Il a proposé une somme indécente pour toi. La nouvelle est arrivée aux oreilles de Spiculus. Il semble très fier de toi. Fierté que tu ne mérites pas, les Dieux t'ont maudite.

— Le sénateur est là ? demanda Calliandra, ignorant la remarque blessant du rétiaire.

— Il est arrivé ce matin. Il est prêt à tout pour t'arracher aux entrailles de ce ludus.

— Je préférerais mourir plutôt que de lui appartenir. Où est Tibalte ?

— Tu devrais laisser le celte tranquille. Tu as trouvé une autre queue à te mettre entre les jambes maintenant, ricana Prudens en désignant Onéaclus qui s’entraînait au palus.

Des éclairs déchirèrent le ciel si calme des yeux de la gladiatrice. Les paroles de Prudens s’enfoncèrent en elle comme la lame d’une épée et une colère sourde gronda dans sa poitrine. La haine qui s’empara de son être ne pouvait être contrôlée par la simple volonté et Calliandra se jeta sur le rétiaire sans réfléchir. Il n’eut pas le temps d’anticiper son acte et tous deux roulèrent sur le sol. Elle parvint à le chevaucher et écrasa son poing sur son nez. Elle sentit un os se briser, mais ne parvint pas à distinguer s’il s’agissait de ses phalanges ou de l’arête du nez de Prudens. Au moment où le gladiateur voulut répliquer et la renverser sur le côté, il sentit des mains se glisser sous ses bras pour le soulever et l’éloigner de Calliandra. Tibalte maintenait Prudens qui se débattait, ivre de rage, tandis qu’Onéaclus s’était posté devant la gladiatrice.

— Lâche-moi ! hurla Prudens. Je vais briser sa petite gueule de chienne. Lâche-moi.

— Arrêtez !

La voix du doctore s’éleva dans le dos de Calliandra qui avait gardé les poings serrés, prête à se battre. Elle se retourna vivement, le souffle court, inquiète d’être confrontée à la déception d’un homme qu’elle estimait beaucoup et qu’elle ne voulait pas décevoir. Elle eut la surprise de constater que Spiculus n’était pas seul, le sénateur Rufus se tenait à ses côtés et affichait un sourire carnassier, satisfait du spectacle auquel il venait d’assister.

— Je suis heureux de constater que le feu brûle toujours, dit ce dernier en s’approchant d’elle. Je suis venu te féliciter pour ta victoire dans l’arène de Capoue face au champion. Notre très cher ami Sextus, qui ne fait malheureusement plus partie de ce monde, n’a certainement pas dû apprécier l’issue très inattendue de ce combat. Son épouse pleure sa perte et

dit à qui veut l'entendre qu'il est mort à cause de toi. Que tu portes malheur. Elle aurait demandé à ses esclaves de purifier la villa après ton départ par crainte de voir ton ombre hanter les murs. La coïncidence est étrange, tu l'avoueras toi-même, mais je pense, bien au contraire, que tu es bénie des Dieux. Comment pourrait-il en être autrement. Ils t'apportent leur protection, c'est évident.

— Encore un cadavre sur son passage, murmura Prudens entre ses dents.

— Tais-toi, ordonna Tibalte.

— Je te veux Calliandra. Tu es la pierre précieuse qui manque à ma richesse. Et je t'aurai. Tôt ou tard ton maître rejoindra l'autre rive et sa femme devra faire des choix. Je suis prêt à lui offrir beaucoup d'argent. Elle n'hésitera pas longtemps. En attendant, il se trouve que Ramame devait combattre à Rome pour célébrer l'accession au pouvoir de notre nouvel empereur, Domitien. Ces jeux doivent rester gravés dans les mémoires. Les plus grands gladiateurs seront présents sauf celui que la fille de Pluton a tué. L'empereur risque d'être très déçu. Vois-tu où je veux en venir ?

— Je pense, répondit Calliandra qui attendait la suite de ce discours avec méfiance.

— Ton maître risque d'avoir quelques ennuis au sujet de la mort de Sextus, ajouta Rufus en souriant. Son épouse réclame justice, elle ne croit pas en une mort naturelle, d'autant plus qu'une coupe vide a été retrouvée près de son corps. Il serait gênant de voir des soldats arrêter ton maître pour le questionner. Les rumeurs se propagent si vite.

— Et vous avez le pouvoir de mettre fin aux suspicions, n'est-ce pas ? demanda Calliandra, comprenant parfaitement ce qui était volontairement tu par le sénateur.

— Exactement.

— Mon maître ne me vendra pas. Vous perdez votre temps.

— Il ne te vendra pas, en effet. Mais tu peux le convaincre de combattre à la place de Ramame en mon nom, comme la première fois. L'empereur

appréciera cette audace de ma part et Martial ne sera pas entaché par la honte et le déshonneur.

— Vous parvenez toujours à vos fins, répondit la gladiatrice en le défiant du regard.

— Si tu n'étais pas si unique, je t'aurais fait fouetter pour ton insolence, rétorqua Rufus sans cesser de sourire. Mais ce caractère me plaît. Infiniment.

Rufus nourrissait un intérêt pour la gladiatrice qui devenait inquiétant et malsain. Il était évident qu'il n'y avait pas que l'art de la gladiature qu'il appréciait chez Calliandra. Le regard qu'il posait sur elle signifiait beaucoup et la jeune femme n'eut pas de mal à comprendre qu'il saurait quoi faire d'elle si elle devait lui appartenir un jour. À l'aube de ses quinze ans, la gladiatrice n'avait jamais été aussi belle. Son corps avait développé des formes féminines et voluptueuses qui ne laissaient pas les gladiateurs indifférents, ses muscles dessinés, mais fins lui donnaient une silhouette longiligne et ferme, ses cheveux avaient poussés et caressaient aisément le bas de son dos dans un océan de feu et de flammes rougeoyantes. Ses yeux n'avaient rien perdu de leur éclat émeraude et brillaient toujours avec intensité et détermination. Cette beauté sauvage et indomptable qui la caractérisait était la plus grande source d'inquiétude de Martial qui n'avait cessé de veiller au bon comportement de ses hommes et de repousser les demandes du sénateur. Calliandra l'ignorait, mais Tibalte avait même dû se battre avec l'un de ses frères d'armes pour une allusion déplacée. Romaine, les riches citoyens de la cité, les hommes de pouvoir comme Rufus l'auraient extrêmement convoitée. Esclave, ces mêmes hommes ne pouvaient qu'espérer la souiller davantage.

Le sénateur s'approcha de la gladiatrice et posa sa main sur son épaule en faisant glisser ses doigts jusqu'à son poignet. Il fut surpris par la douceur de sa peau et répéta son geste sans se soucier du visage crispé de Calliandra. Il parcourut son bras puis remonta sur son cou avant de redescendre sur sa

poitrine. Tibalte ne put résister à l'envie de faire cesser ce petit jeu dérangeant. Il s'avança et s'adressa au sénateur pour attirer son attention sur autre chose :

— Je peux combattre à la place de Ramame, sénateur. Je suis le champion de ce ludus et vous m'avez déjà vu à l'œuvre. Ce serait un honneur, ajouta-t-il précipitamment.

Rufus esquissa un sourire méprisant et écarta cette proposition d'un geste de la main avant d'ajouter en plantant ses yeux dans ceux de Calliandra :

— Je reviendrai demain pour m'enquérir de ta décision.

Spiculus escorta le sénateur jusqu'aux grilles sans dire un mot. Prudens avait eu le temps d'apaiser sa colère et il partit rejoindre les autres gladiateurs en jetant un regard mauvais à Tibalte qui avait osé prendre la défense de Calliandra.

— Que s'est-il passé entre toi et le rétiaire ? demanda Onéaclus.

— Il est trop grossier pour avoir le droit de respirer, répondit-elle, préférant rester vague sur le sujet du conflit. Merci pour ton aide.

— C'est normal.

Onéaclus laissa Calliandra et Tibalte et retourna s'entraîner au palus. Le celte ne savait pas trop s'il devait amorcer une discussion, craignant de voir la gladiatrice se défilier une nouvelle fois. Le silence avait été si pesant, si difficile à supporter durant tout ce temps qu'il n'avait plus l'espoir de pouvoir un jour le briser.

— Ce sénateur est un homme dangereux, commença-t-il. Il a mauvaise réputation. Certains disent que c'est lui qui a empoisonné sa première épouse.

— Il aurait dû épouser Tullia, ils formeraient un couple parfait, répondit Calliandra.

— Martial est-il responsable de la mort de Sextus ?

La question avait jailli sans prévenir. Le celte n'avait pas su contrôler tous les doutes qui envahissaient son esprit depuis de longues semaines. Le

changement de comportement de Calliandra, son amitié sans faille avec Onéaclus, le silence de Pothélée, la mort du laniste, la haine encore plus intense que la gladiatrice nourrissait envers Tullia et que sa mère semblait désormais partager, tout cela devenait trop étrange pour ne pas susciter de questions.

— Il nous faudrait un endroit pour parler, dit Calliandra. Ma mère est dans notre cellule.

Tibalte se dirigea vers Spiculus et se pencha à son oreille. Ils échangèrent quelques mots et le doctore hocha la tête.

— Tous les gladiateurs sont dans la cour, nous serons seuls dans la galerie, expliqua Tibalte en revenant vers la gladiatrice.

Ils se dirigèrent donc vers le quartier réservé aux gladiateurs, empruntèrent les escaliers en silence, Calliandra pouvait entendre les battements de son cœur qui accéléraient de marche en marche. Tibalte l'invita à entrer dans sa cellule et ils s'assirent tous les deux au bord de la couchette en bois qui servait de lit, sur laquelle était posée une couverture de feutre.

— Je n'osais plus espérer cet instant, murmura Tibalte. Ton éloignement m'a fait beaucoup de mal. J'aimerais comprendre ce qu'il s'est passé lors de ce voyage pour que les choses changent ainsi.

— Je ne voulais pas te blesser, répondit Calliandra en cachant son visage entre ses mains.

Le celte l'empêcha de couvrir son regard en saisissant ses poignets avec douceur.

— Ne me fuis pas encore une fois, je t'en prie. Parle-moi.

— Sextus m'a obligée à passer la nuit dans une cellule avec trois de ses hommes dont Ramame. Ils parlaient une langue qu'on ne comprenait pas, Onéaclus et moi. Je me suis endormie, j'étais épuisée. Rascus a abusé de moi, son ami me tenait, Ramame savait, mais n'a pas réagi. Onéaclus a égorgé un des deux hommes, j'ai tué le second. En constatant le massacre,

Sextus a estimé que j'avais une dette envers lui et il a contraint Martial à prendre la décision de me faire combattre contre Ramame. Le laniste était persuadé que je n'avais aucune chance. Ramame n'a même pas eu l'occasion de me blesser. Avant notre départ, Martial a versé de la poudre de belladone dans la coupe de Sextus. Personne ne l'a vu, personne n'a de preuve. Le plus étrange dans toute cette histoire, ce sont les circonstances de notre rencontre avec Marciella, la fille unique de Sextus. Elle semblait nous attendre et ne s'est jamais cachée de l'intérêt qu'elle me portait. Une véritable fascination. C'est elle qui a demandé à Martial de venir chez eux. Son père avait dû l'envoyer, elle ne devait pas être au courant de la suite des projets de son père.

— Comment aurait-il pu savoir que Martial se rendait à Capoue ?

— C'est là que Tullia intervient. Je pense qu'elle a envoyé un messenger pour prévenir Sextus et qu'elle lui a demandé de mettre au point un plan qui causerait ma perte. Elle me déteste depuis toujours. Elle veut me voir mourir. Tullia est une amie intime de la femme du laniste. Je ne crois plus au hasard, Tibalte.

Le silence s'installa entre eux, lourd et pesant avant que Tibalte ne le brise.

— Je comprends mieux les raisons de ton éloignement. Si ces hommes n'étaient pas morts, je me serais enfui de ce ludus pour les tuer moi-même. J'ai mal jugé Onéaclus. J'étais jaloux. Je n'ai même pas cherché à comprendre ce que tu m'avais dit la dernière fois, aveuglé par la douleur que me causait ton comportement.

— Je suis tellement désolée de te décevoir ainsi.

— Tu n'as pas être désolée. Tu n'as rien fait de mal, tu n'es pas responsable. Ne pense pas un seul instant avoir cherché ce que ces hommes t'ont fait. Ne pense pas non plus que cela puisse changer les sentiments qui m'animent. Je n'ai jamais cessé de penser à toi. Je regrette tellement de ne pas avoir été avec toi durant ce voyage.

— Tu n'éprouves aucun dégoût pour moi ?

— Du dégoût ? Mais enfin comment peux-tu nourrir pareille idée ? Ce sont ces monstres qui me répugnent, pas leur victime.

Tibalte se rapprocha doucement de Calliandra et glissa sa main dans ses cheveux pour les ramener dans son dos.

— Ta beauté éclipse celle de Vénus elle-même, murmura le celte. Tu m'as tellement manqué, moineau. Tellement.

Le celte se pencha sur son visage et attendit un signe de la part de Calliandra pour pouvoir l'embrasser. Elle combla l'espace infime entre eux et leurs lèvres se rencontrèrent. La gladiatrice se laissa aller en arrière et s'allongea sur la couchette. Tibalte se glissa entre ses cuisses et souleva la tunique qui couvrait son corps. Avidé de sa peau, il embrassa chaque parcelle de son cou avant de descendre vers sa poitrine. Il essayait d'être le plus doux possible pour effacer les mauvais souvenirs qui hantaient Calliandra et ne surtout pas lui rappeler ce qu'elle avait vécu. Il voulait qu'elle sache que l'amour pouvait être tendre et agréable, que les hommes n'étaient pas tous des brutes, préoccupés par leur plaisir personnel au détriment de la femme qu'ils serraient dans leurs bras. Calliandra noua ses bras autour de Tibalte et s'abandonna à lui. Elle sentit naître en elle une sensation étrange : le désir.

Lorsqu'ils se rhabillèrent, Tibalte s'inquiéta de lire de la gêne sur le visage de Calliandra. Elle tremblait en ajustant sa tunique autour de ses hanches et ses sourcils étaient froncés.

— Tu vas bien ? demanda-t-il en relevant son visage d'un doigt sous son menton.

— C'est exactement comme cela que j'aurais aimé que ça se passe la première fois, répondit-elle en fuyant son regard.

— C'est la première fois, Calliandra. La première fois que nous faisons l'amour.

— Tu as raison. Je dois oublier le reste.

— Je t’aiderai à effacer le reste. Je serai toujours là. Plus personne ne pourra te faire de mal à présent.

— Sauf dans l’arène, murmura Calliandra en repensant à l’offre du sénateur avant de se jeter dans les bras de Tibalte pour sentir sa chaleur contre sa peau.

— Martial ne te laissera plus combattre seule. Je serai à tes côtés. Je te protégerai même si tu sembles te débrouiller très bien toute seule.

La porte de la galerie s’ouvrit à ce moment-là et des pas précipités résonnèrent dans les escaliers. La personne qui courait était essoufflée et semblait très nerveuse.

— Calliandra ? appela-t-elle.

Calliandra reconnut la voix de Noevia et quitta la cellule de Tibalte précipitamment pour signaler sa présence.

— Noevia, que se passe-t-il ?

— C’est Pothélée, elle...elle...

Calliandra n’attendit pas la fin de sa phrase et s’élança dans le long couloir qui menait à l’extérieur. Un vent glacial transperça ses os quand un fatal pressentiment traversa son cœur et son esprit. Le trajet à parcourir n’était pas bien long, mais lui parut durer une éternité. Eaclès sortit de la cellule à l’instant où Calliandra arriva. Il secoua tristement la tête et posa sa main sur l’épaule de la gladiatrice avant de lui dire :

— Je ne peux plus rien faire. Reste auprès d’elle pour l’aider à quitter notre monde. Elle n’en a plus pour très longtemps. Je suis désolée, petite.

Martial sortit juste après lui, le visage dévasté par le chagrin, les yeux rougis d’avoir retenu ses larmes, la mâchoire serrée. Il ne trouva aucun mot à prononcer, la douleur était trop vive même s’il était préparé. L’affection qu’il nourrissait pour Pothélée était si forte que l’approche de sa mort lui écrasait la poitrine. Il savait qu’il n’avait pas le droit de se laisser aller, qu’il devait se montrer fort pour que Tullia ne se doute de rien, mais le masque était fragile et menaçait de se fissurer à chaque seconde. Il serra tendrement

Calliandra contre lui et s'éloigna la tête baissée. La gladiatrice se précipita à l'intérieur et s'agenouilla au chevet de sa mère qui était plus pâle encore. Les couleurs semblaient avoir abandonné son visage, même ses lèvres demeuraient blanches comme les lys. Calliandra prit ses mains entre les siennes pour les réchauffer un peu et Pothélée tourna son visage vers le sien avec difficulté. En apercevant sa fille, elle sourit et il y avait tant d'amour dans ce sourire que la gladiatrice en eut le cœur brisé. Sa mère, sa tendre mère s'apprêtait à la quitter et rien au monde ne pouvait inverser la courbe du temps pour empêcher cela.

— Mère, je suis là.

— Tu as parlé à Tibalte ? Dis-moi que tu lui as parlé, que ton cœur ne saigne plus pour lui, que je peux partir sereine de savoir ma fille heureuse.

— Je lui ai parlé, mère. Mais comment être heureuse si tu n'es plus là ? demanda Calliandra en posant son visage dans le creux de son cou pour cacher les larmes qui n'allaient pas tarder à couler.

— Tu ne dois pas pleurer, je t'en prie. Je veux emporter ton sourire avec moi. Lorsque je verrai Charon m'attendre patiemment sur sa barque, je veux pouvoir avoir moins peur en songeant à ce sourire que j'aime tant et qui a illuminé mon existence.

Pothélée avait du mal à parler, cet effort semblait lui être douloureux. Calliandra caressa ses cheveux comme sa mère l'avait si souvent fait pour elle. Elle redoubla d'efforts pour avaler ses sanglots et ne rien laisser paraître de la tempête intérieure qui agitait son âme.

— Je vais rester auprès de toi, mère. Je tiendrai ta main et je t'accompagnerai vers l'autre rive pour que le voyage se passe bien, pour que tu n'oublies pas tout l'amour qui brûle en moi. Je ne peux imaginer le reste de ma vie sans ta présence, mais je sais que tu seras toujours là, près de moi. Je te verrai dans les ombres du ciel, dans les rayons du soleil, dans la caresse du vent, dans le murmure des feuilles qui s'agitent, dans le chant des oiseaux. Tu seras partout où j'irai. Un lien si fort ne peut être rompu par

la mort. Rien ne saurait nous séparer. Mère. Je t'aime tant. De toute mon âme, de tout mon cœur.

— Je t'aime aussi ma fille, répondit Pothélée dans un souffle avant de fermer les yeux.

Elle respirait faiblement et Calliandra comprit qu'elle s'était endormie. La maladie fatiguait son corps et il lui était devenu trop difficile de rester éveillée. La gladiatrice s'allongea à côté de sa mère, passa son bras sur son ventre et enroula sa jambe autour d'elle. Elle voulait lui transmettre un peu de sa chaleur, de sa présence pour qu'elle sache qu'elle n'était pas seule. Elles restèrent ainsi toute la journée. Pothélée s'éveillait parfois, mais cela ne durait guère. Son souffle devenait de plus en plus lent, de plus en plus fragile puis, à la tombée de la nuit, il cessa complètement. Calliandra s'effondra sur son corps encore tiède dans un cri qui alerta tout le ludus. Personne, cependant, n'osa briser le deuil et tous laissèrent la gladiatrice seule avec sa mère jusqu'à ce qu'elle sorte d'elle-même de la cellule, blanche comme un linge, pour annoncer la mort de Pothélée. Cette nuit-là fut la plus triste de l'histoire du ludus, les gladiateurs portèrent le corps dans la cour où il fut déposé sur un lit mortuaire surélevé par des branchages, de la paille et de larges planches de bois. Spiculus tendit un flambeau à Calliandra qui le saisit malgré les larmes qui l'aveuglaient. Au moment fatidique, elle tituba et manqua de s'écrouler sur le sol. Tibalte la retint et l'encouragea à avancer davantage. Une traînée de braises s'envola lorsque le feu fut en contact avec la paille. Il s'étendit avec rage en quelques secondes seulement et le corps de Pothélée disparut derrière un rideau de flammes.

XIV. Alea jacta est

Le lendemain de ce tragique événement, le sénateur Rufus se présenta au ludus comme il l'avait promis pour connaître la décision du laniste concernant le combat offert à l'empereur. Il ignorait tout du drame qui avait secoué la villa la veille et ne comprit pas l'absence de Calliandra lors de l'entretien avec son maître. Martial tentait tant bien que mal de faire bonne figure, mais il n'avait pas eu l'occasion de discuter avec la gladiatrice et refusait d'aller la déranger en des heures si sombres. Rufus faisait les cents pas dans le tablinum, les mains croisées dans le dos, l'air grave de celui qui n'apprécie pas la façon dont on le traite.

— Allez donc chercher votre esclave ! Je ne vois pas pourquoi nous perdons du temps inutilement, s'emporta le sénateur en tapant du poing sur le bureau de Martial, faisant voler quelques rouleaux.

— Tibalte serait un choix plus judicieux pour un tel combat. Il s'est proposé, tempéra le laniste.

— Mais où sommes-nous ? Depuis quand les esclaves marchendent-ils ? N'êtes-vous pas le maître des lieux ?

— Une esclave nous a quittés hier soir. Nous traversons un moment de deuil et de douleur. Je dois prendre en compte la peine de mes hommes si je veux conserver leur confiance et leur loyauté.

— Une esclave ? Et alors ? Je ne vois pas le rapport.

— Il s'agissait de la mère de Calliandra. Elle est encore prise par l'émotion et ne fournira pas le spectacle que vous espérez si je la propulse dans une arène avec un tel fardeau à porter.

— Plus rien ne semble la rattacher à ce ludus désormais, sourit Rufus.

— Détrompez-vous mon cher, répondit Martial, méfiant. Nombreux sont ceux qui tiennent à elle ici.

— Je veux la gladiatrice. Si vous me la refusez, j'appuierais les propos de la veuve de Sextus et des gardes viendront vous interroger au sujet de cette sombre affaire. Croyez-moi, il vaudrait mieux éviter ce déshonneur.

— Votre bras ne saurait être aussi long, rétorqua calmement Martial.

— Vous me sous-estimez.

La menace était claire, Rufus ne se noyait pas dans les sous-entendus. Il était prêt à tout pour obtenir ce qu'il souhaitait et ce n'était pas un laniste d'un rang inférieur au sien qui allait se mettre en travers de sa route.

— Votre champion, continua le sénateur, ce Tibalte.

— Oui.

— Que représente-t-il pour mon rubis ?

La façon dont il s'appropriait Calliandra déplaisait beaucoup à Martial. Rufus semblait persuadé que la gladiatrice lui appartenait de droit pour avoir combattu en son nom lors de l'inauguration du Colisée. Il donnait l'impression d'être celui qui l'avait découverte, entraînée et guidée vers la gloire. Un rôle qu'il n'avait jamais joué, mais dont il s'attribuait les mérites.

— Je ne vois pas en quoi cela vous concernerait ? se braqua le laniste en remettant de l'ordre sur son bureau.

— Disons que j'aime savoir où se trouvent les faiblesses des personnes qui me sont précieuses.

— Pourquoi tant d'intérêt pour elle ? Votre nouvelle et très jeune épouse ne vous suffit plus ?

— Ne devenez pas mesquin mon cher ami. Des femmes dans l'arène, il y en a. Des condamnées, des esclaves, des meurtrières. Mais des femmes qui se battent, qui affrontent leur tragique destinée une épée à la main, défiant les superstitions, les rumeurs, les Dieux eux-mêmes, il n'y en a qu'une seule et vous la possédez.

— Que feriez-vous d'un tel bijou ?

— Je renverserai Rome, répondit le sénateur sans préciser sa pensée.

— Avant de la renverser, faisons-la trembler, dit une voix dans le dos de Rufus, une voix qui lui était familière.

Calliandra venait d'entrer dans la pièce, le visage fermé, le teint encore livide. Des éclats de colère brillaient dans ses yeux et assombrissaient le vert si pur qui, d'ordinaire, les caractérisait.

— Tu as changé d'avis ? demanda Rufus, certain de la réponse.

— Les accusations contre mon maître disparaîtront ?

— Immédiatement.

— Dans ce cas, j'accepte le combat.

La gladiatrice paraissait plus déterminée que jamais à aller au bout de son engagement. Peu lui importait désormais la peur de mourir. Elle n'avait plus de promesse de retour à faire. La liberté ne l'intéressait plus. Elle n'avait aucun avenir dans ce monde où les femmes étaient asservies, considérées comme l'ombre de leur époux lorsqu'elles en avaient un ou comme des prostituées lorsqu'elles étaient seules et vulnérables. Mieux valait mourir au combat ou ne vivre que pour l'honneur de l'arène. La liberté se gravait dans le sable et se gagnait à la sueur du combat. Martial poussa un profond soupir de résignation pour souligner son désaccord. Il savait pourtant qu'il ne pouvait rien y faire. Il avait élevé Calliandra dans l'art de la gladiature et en avait fait une combattante. Le goût du sang et celui de la victoire coulaient dans ses veines et hantaient tout son être. Elle était née pour cet avenir de triomphe et de douleur. Rien d'autre ne l'animait désormais. Sa mère partie, il ne restait que la souffrance et le désir de vaincre. Que les cris de la foule et la nécessité de montrer au peuple l'étendue de ses talents comme une revanche sur la vie, sur l'abandon, les superstitions et les médisances. Rufus esquissa un sourire satisfait et défia Martial du regard.

— Tout est en ordre ? demanda-t-il.

Le laniste acquiesça, les yeux emplis de rage.

— Parfait ! conclut le sénateur en se frottant les mains. Vous devriez être content, votre gladiatrice doit être une vraie mine d’or pour ce ludus.

Martial s’imagina lui sauter à la gorge et l’étrangler à mains nues, mais il dut se contenter de hocher une nouvelle fois la tête sans dire un mot. Il croisa le regard de Calliandra et vit tout l’éclat de la détermination qui l’habitait. Il en frissonna d’horreur. L’enfant avait laissé place à la jeune femme, mais conserverait-elle longtemps cette part d’humanité qui s’assombrissait de jour en jour ? Il craignait de voir disparaître en elle tout ce qui faisait sa fragilité et son innocence. La question posée par le sénateur à propos de Tibalte ne le rassurait pas davantage. Il sentait que quelque chose se tramait dans son esprit malveillant et possessif. La situation lui échappait une nouvelle fois. Calliandra suivit le sénateur à l’extérieur et l’escorta jusqu’aux grilles sous le regard méfiant de Tibalte qui s’entraînait dans la cour. Spiculus voulut prendre le relai, mais un signe de la gladiatrice l’en dissuada et il resta auprès de ses hommes. Avant de quitter le ludus, Rufus examina son précieux rubis quelques secondes. Ils restèrent face à face, en silence, à se dévisager. Calliandra ne chercha pas fuir ou à détourner son regard, elle voulait lui montrer qu’il ne l’impressionnait pas, qu’aucun homme sur cette terre ne pouvait susciter en elle de la crainte et qu’elle était son unique maître. Cette attitude amusa Rufus qui n’en espérait pas moins de sa part. Il voulut glisser une main dans ses cheveux, mais elle recula instinctivement.

— Je ne vous appartiens pas, sénateur. Et si un jour les Dieux vous offrent la possibilité de me posséder, je me laisserais mourir dans l’arène. Une épée à la main. Et non souillée dans votre couche. Sachez-le.

— Il se pourrait que ma couche te plaise. Elle serait un lieu bien moins douloureux qu’une arène.

— Mais bien trop déshonorant.

— J’ai entendu dire que l’honneur avait déjà été entaché à Capoue, murmura Rufus.

— Je l’ai récupéré dans le sang et la vengeance. Il serait dommage d’en arriver à de telles extrémités sénateur.

— Tu me menaces, esclave ?

— Je vous avertis, conclut Calliandra avant de lui tourner le dos.

Rufus saisit son bras pour l’empêcher de partir et l’obligea à lui faire face. Son regard s’était fait menaçant et froid.

— Ne me tourne pas le dos sans mon autorisation ! vociféra-t-il, visiblement hors de lui avant de gifler la gladiatrice.

Calliandra retira son bras d’un mouvement sec. Elle savait qu’elle était allée trop loin et que sa condition ne lui permettait pas d’agir à sa guise. Elle jouait un jeu dangereux en défiant trop impunément le sénateur. Le bruit que provoqua la gifle attira l’attention de Tibalte qui voulut se précipiter vers eux. Il fut arrêté dans son élan par le doctore.

— Ne te mêle pas de ça, murmura-t-il au celte. Tu vas avoir des ennuis. Tu ne peux rien faire pour l’aider.

Tibalte serra les dents et les poings, mais finit par reculer quand il vit Calliandra baisser la tête en signe de soumission.

— Veille à ne pas outrepasser tes droits, esclave, dit Rufus, satisfait de la voir plier sous son autorité.

Un long rideau rouge cacha le visage de la gladiatrice et le sénateur ne vit donc pas le sourire qui se dessina sur ses lèvres, ce sourire qui signifiait qu’elle ne pliait pas, mais qu’elle savait que tôt ou tard, elle aurait sa vengeance.

Calliandra se perdit dans les entraînements les jours qui suivirent cette discussion. Elle s’entraînait dès l’aube et ne ranger ses armes qu’à la tombée de la nuit, refusant le repos que Spiculus lui ordonnait de prendre, refusant les longues heures d’attente, figées dans le deuil et la douleur du souvenir. Il fallait qu’elle s’occupe à n’importe quel prix, qu’elle ne pense pas, qu’elle ne ressasse pas comme une longue plainte lancinante la mort de sa mère. Elle avait du mal à trouver le sommeil, la nuit ne lui apportait

aucun réconfort d'autant plus que la cellule lui paraissait affreusement vide depuis qu'elle y vivait seule. Elle s'était à nouveau murée dans le silence, évitant le dialogue et la discussion avec soin. Martial avait tenté de la raisonner à de nombreuses reprises, mais ses paroles étaient restées vaines. Le laniste semblait très contrarié par le combat qui approchait depuis qu'un messenger du sénateur s'était rendu au ludus. Le contenu de leur conversation n'avait pas été ébruité, mais il était évident qu'il déplaisait fortement à Martial. Calliandra l'avait aperçu en train de s'entretenir avec sa femme, paraissant chercher du réconfort ou des conseils et elle s'était tout de suite doutée que quelque chose n'allait pas. Tullia jouait à la perfection son rôle d'épouse modèle, mais dès que son époux disparaissait, elle jetait un regard mauvais à la gladiatrice où de sombres menaces brillaient d'un éclat éblouissant. Cette vipère semblait se délecter des souffrances de Calliandra et se nourrir de son chagrin. Elle devait certainement regretter de ne pas la voir plus affaiblie, mais toujours debout et combative malgré la peine et l'absence de Pothélée.

Le plus souvent, Spiculus demandait à Tibalte de combattre contre Calliandra lors des entraînements ce qui permettait au celte de garder un semblant de lien avec la gladiatrice qui le fuyait tout autant que les autres. Elle avait compris le mal que pouvait faire la perte d'un être cher et refusait d'être pour Tibalte la cause de tant de maux. Cette vie faite de sueur et de sang ne permettait pas aux sentiments les plus purs de s'épanouir et de demeurer vivaces. Aucune attache n'était possible, il fallait se rendre à l'évidence. Le regard des autres gladiateurs évolua progressivement. Calliandra devenait de plus en plus agile au combat et sa technique de plus en plus impressionnante. Elle forçait l'admiration et même Prudens finit par l'admettre.

— Il est loin le moineau, lâcha-t-il entre ses dents en voyant la gladiatrice s'élever dans les airs pour abattre ses pieds, jambes tendues, sur le torse du celte qui tomba en arrière.

À quelques jours du combat, Tibalte parvint tout de même à attirer la gladiatrice à l'écart du groupe avec l'accord du doctore. Ils se rendirent dans la cellule de Calliandra un peu avant la fin de l'entraînement. Dès qu'ils furent à l'abri des regards, le celte ne put s'empêcher de saisir son visage entre ses mains pour l'embrasser. Un baiser passionné et sauvage que la gladiatrice interrompit en repoussant doucement Tibalte.

— Pardonne-moi, s'excusa-t-il. Tu me manques tellement.

Calliandra s'appuya contre le mur et soupira.

— Plus rien n'a de saveur depuis qu'elle est partie. Je garde le silence parce que les mots donnent trop de réalité à sa mort. Tu ne peux plus m'aimer Tibalte. Nous sommes voués à mourir dans l'arène, tôt ou tard. Je ne veux pas te faire souffrir.

— Les jours passés auprès de ta mère ne valaient-ils pas la peine ? Aurait-il mieux valu ne jamais la connaître ?

— Bien sûr que non ! Comment peux-tu imaginer une chose pareille ?

— Pourtant c'est exactement ce que tu dis. Ne m'aime pas parce que je vais mourir. Ne t'attache pas parce que ma perte te fera souffrir. Nous allons tous mourir Calliandra, peu importe notre condition. C'est ainsi. Les jours que nous avons la chance de vivre sont comptés alors autant en faire quelque chose de bien. Je ne peux pas cesser de t'aimer juste parce que tu me le demandes. Les Dieux savent que je ne pourrai jamais cesser de t'aimer. Ils t'ont conduite jusqu'à moi pour que je t'offre ma vie entière. Prends-la sans restriction aucune et ne les courrouce pas. Je t'en prie.

Il y avait tant de douceur et de sincérité dans ses mots que Calliandra ne put retenir ses larmes. Elle éclata en sanglots, permettant à ce chagrin trop longtemps retenu, de s'écouler. Tibalte la prit dans ses bras et la serra si fort qu'elle sentit les morceaux brisés en elle se recoller lentement. Elle avait terriblement besoin de lui, de sa présence et il était inutile de lutter contre les évidences. Tout son être lui appartenait, certainement depuis toujours.

Le jour du combat arriva et Martial se montra encore plus contrarié et désespéré. Il s'agitait dans tous les sens, haussait le ton plus que de raison pour tout et n'importe quoi, ne parvenait plus à repousser les griffes de l'angoisse qui lacéraient sa peau. Il semblait porter en lui un secret inavouable qui lui faisait perdre les sens et qu'il tentait de dissimuler en fuyant le regard de Calliandra. Lorsque la gladiatrice quitta sa cellule, vêtue de la tenue offerte par Rufus, il ne put plus fuir. Elle se planta devant lui, l'air déterminé et le dévisagea en silence. Martial avait l'air profondément malheureux. La mort de Pothélée l'avait affecté, mais il ne s'agissait pas que de cela, Calliandra le savait, elle le sentait. Le laniste ne supporta pas longtemps d'être ainsi observé et se résigna à briser le silence.

— Je ne voulais pas que tu combattes. J'étais prêt à faire face aux accusations. L'épouse de Sextus n'avait aucune preuve. Tu n'aurais jamais dû accepter.

— Vous avez voulu faire de moi une gladiatrice, répondit calmement Calliandra. Je suis une gladiatrice, vous devriez être fier de moi.

— Je t'ai brisée. Je t'ai arraché ton innocence.

— Mais je suis vivante, n'est-ce pas le principal ?

— J'aurais dû vous affranchir ta mère et toi. Je me suis montré égoïste.

— Je n'ai pas d'avenir en dehors de ce ludus. Je ne connais que cela. Doutez-vous à ce point de ma victoire ? N'ai-je pas montré de quoi j'étais capable ?

— Tu ne sais pas ce qui t'attend dans l'arène.

— Vous le savez, vous ?

— Je ne peux rien dire. Ordre du sénateur. Menace du sénateur, rétorqua Martial, la mâchoire serrée. Peu importe ce qui se trouvera dans cette arène lorsque les gardes ouvriront les grilles, je te supplie de te battre, de ne pas renoncer. Ce serait une offense envers l'empereur si tu refusais le combat.

— Je ne comprends pas...

— Et je te demande par avance de me pardonner, de pardonner mon manque de courage, mes erreurs, mes faiblesses, l'interrompit Martial, incapable d'affronter les questions de la gladiatrice.

Il rejoignit l'entrée du ludus, coupant court à la discussion, laissant Calliandra dans le doute et la crainte des événements à venir. Elle chercha du regard Tibalte, mais la cour était déserte, les gladiateurs avaient certainement eu l'autorisation de prendre un peu de repos. Tullia la regardait du balcon et semblait s'amuser de la voir ainsi désemparée de ne trouver personne vers qui se réfugier avant le combat. Les deux femmes se dévisagèrent un instant puis, résignée, Calliandra suivit Martial et le doctore.

La splendeur du Colisée parvint à saisir la gladiatrice. Elle en eut le souffle coupé et s'étonna d'être encore pleine d'admiration pour un lieu qui faisait couler tant de sang sous le regard émerveillé et inconscient de la plèbe. Près de l'entrée réservée aux gladiateurs, Calliandra aperçut un homme, visiblement très pauvre, qui portait une tunique grisâtre et toute rapiécée. Il devait être âgé, de profondes rides marquaient son visage. Son teint cireux lui donnait l'air d'un vieillard malade, souffrant mille tourments. Les citoyens l'ignoraient et passaient sous ses yeux implorants sans la moindre compassion, sans même un regard parfois. Le pauvre homme tendait misérablement la main et murmurait quelques prières bien inutiles. Calliandra cessa d'avancer, incapable de rester indifférente face à ce terrible spectacle qui semblait pourtant si répandu dans la cité.

— Que fais-tu ? soupira Spiculus en suivant son regard.

— N'avons-nous pas quelques sesterces à lui donner ? demanda la gladiatrice en désignant d'un signe de tête l'homme qui mendiait.

— Ce n'est pas vraiment le moment de penser à cela, répondit le doctore. Viens, nous devons y aller.

— Je t'en prie. Je sens que ce geste pourrait bien m'attirer la faveur des Dieux.

Elle ignorait pour quelle raison, mais elle ressentait le besoin impérieux de tendre une main bienveillante à cet homme oublié de tous. Une nécessité absolue de faire le bien avant de fouler le sable de l'arène et de perdre son humanité. Spiculus haussa les épaules et se dirigea vers le mendiant pour déposer quelques pièces dans le creux de sa main.

— Les Dieux sont-ils satisfaits ? demanda-t-il en revenant vers elle.

— Infiniment.

— Puisses-tu avoir raison et sortir victorieuse de ce combat ! s'exclama le doctore, sourire aux lèvres, avant de pénétrer dans les galeries souterraines du Colisée.

Martial rejoignit les gradins très rapidement après avoir donné ses dernières recommandations à la gladiatrice. Il n'avait pas eu le courage d'attendre son entrée dans l'arène et l'avait quittée devant les lourdes grilles surveillées par les soldats romains, la confiant aux bons soins de Spiculus. Il savait qu'il ne lui apporterait rien de bien en se murant dans un mutisme qui ne faisait que refléter la peur qui rongait ses entrailles. Ce combat ne serait pas comme les autres, un plus grand ennemi l'attendait. Un ennemi dont elle ignorait tout et qui pourrait bien causer sa perte. Le laniste savait, mais il avait gardé le silence. Il ne devait rien dire. Il ne pouvait rien dire. Il s'était donc éloigné emportant avec lui son secret, sa rage et son amertume. Son comportement n'avait pas échappé au doctore qui en était resté songeur et qui avait commencé à nourrir une certaine inquiétude pour Calliandra. Le moment était si proche, l'esprit devait se vider, les craintes disparaître. Les cris de la foule retentirent soudainement et Calliandra comprit que son adversaire venait de faire son entrée dans l'arène. Elle n'entendit pas l'habituelle voix s'élever pour faire la présentation du gladiateur et son regard chercha celui de Spiculus pour obtenir une explication. Ce dernier leva un sourcil interrogateur signifiant qu'il ignorait les raisons de cette mise en scène. Calliandra souffla à plusieurs reprises, étendit ses bras pour apaiser ses muscles tendus et saisit ses épées qu'elle avait plantées dans le

sol. Elle était prête. Rien ne pouvait se mettre entre elle et la victoire. La femme disparaissait progressivement pour laisser la place à la combattante, au rubis de Rome.

— Leur montrer de quel feu brûle le rubis, répéta-t-elle tout bas pour se donner du courage.

— Reviens-nous vite, murmura Spiculus en posant une main encourageante sur son épaule.

Les hurlements avaient cessé et le silence qui s'était installé semblait lourd et pesant. La foule l'attendait dans un calme solennel et inquiétant. Quelque chose se brisa dans la poitrine de Calliandra, un pressentiment terrible l'envahit. Elle tenta de se reprendre, mais ce sentiment indéfinissable refusait de la quitter. Les soldats s'écartèrent et l'un d'entre eux ouvrit les grilles avec une lenteur désespérante. Calliandra ferma les yeux et s'élança. Dès qu'elle foula le sable, les hurlements reprirent de plus belle, envahissant l'air, montant jusqu'aux cieux. La plèbe scandait son nom. Elle cessa sa course et ouvrit les yeux pour observer les gradins. Elle scruta la foule quelques secondes puis se décida enfin à faire face à son adversaire. Lorsque son regard croisa le sien, elle manqua de défaillir et sentit ses jambes fléchirent sous son poids. Ses épées parurent soudainement trop lourdes pour être maniées. La chaleur disparut instantanément et un vent glacial s'abattit. Calliandra fit trois pas en arrière comme pour fuir l'évidence. Elle tourna le dos au gladiateur qui n'avait pas cessé de la regarder et chercha du réconfort dans les yeux du doctore qui s'était accroché aux grilles et avait collé son visage contre les barreaux. Il baissa la tête et posa son front contre l'acier. Calliandra aurait juré avoir aperçu une larme couler sur sa joue. Elle comprit qu'il ne pourrait rien faire pour elle.

La voix qui faisait défaut pour l'entrée du premier gladiateur s'éleva enfin, grave, profonde, fatale :

— Les Dieux honorent notre empereur en ce jour de gloire et lui présentent un combat digne de sa grandeur. Calliandra, le rubis de Rome, la légendaire fille de Pluton, affrontera l'indomptable celte, le champion invaincu, Tibalte.

Le Colisée tout entier trembla sous le soulèvement de la foule devenue incontrôlable. L'empereur se leva et s'approcha en invitant le sénateur Rufus à se joindre à lui. Ce dernier planta son regard dans celui de la gladiatrice et esquissa un sourire satisfait. Calliandra reporta son attention sur Tibalte, qui se tenait face à elle, un glaive à la main. Il ne possédait pas de bouclier ni de casque. La volonté de Rufus était claire. Le celte devait mourir et sa mort devait avoir le visage de Calliandra.

Les deux gladiateurs s'observèrent en silence. La foule retrouva progressivement son calme et finit par retenir son souffle dans l'attente du combat. Tibalte ignorait tout du plan du sénateur et le poignard nommé trahison qui s'était planté dans son cœur imprimait sur tous les traits de son visage les signes du chagrin et de la colère. Calliandra sentit des larmes chaudes mourir sur ses lèvres. Rome tout entière pouvait brûler dans les flammes ardentes de sa rage, la plèbe pouvait bien se jeter sur elle comme une meute de chiens enragés, Rufus lui-même pouvait bien venir lui enfoncer une lame dans la poitrine, ce combat était au-dessus de ses forces. Elle ne pouvait pas. Son corps, son âme, son esprit refusaient. La gladiatrice pivota et fit face à l'empereur. Tibalte sortit de sa torpeur et s'approcha légèrement.

— Calliandra, implora-t-il. Je t'en supplie, tu ne peux pas défier l'autorité de Rome. Il faut te battre. Tu dois te battre. Ils te tueront. L'empereur demandera à ses soldats de nous abattre, Martial sera répudié. Calliandra !

— Je refuse de voir ton sang couler sur mes lames. Je refuse ton sacrifice, répondit-elle sans le regarder. Les Dieux ne m'ont pas mise sur ta route pour causer ta perte. Ils m'ont demandé de t'aimer et c'est tout ce que je suis capable de faire. Je refuse ce combat.

L'empereur se pencha avec précaution pour mieux observer de son balcon ce qui se tramait dans l'arène. Il croisa les yeux de Calliandra, mais cette dernière ne s'attarda pas sur lui. Elle observa Rufus qui semblait perdre ses moyens tant l'étonnement l'étouffait. Ils se jaugèrent un long moment dans un silence imperturbable. La gladiatrice fit quelques pas en avant, leva davantage la tête et jeta ses épées sur le sable en signe d'abandon. La foule poussa un profond soupir de mécontentement qui se mua en huées assourdissantes. L'empereur se mit à crier, mais les sifflements couvrirent sa voix. Les différentes grilles autour de l'arène s'ouvrirent une à une et plusieurs troupes de soldats firent une entrée fracassante. Calliandra eut le temps d'apercevoir Martial, pâle comme la mort, avant d'être encerclée. Le rubis de Rome avait cessé de briller dans la lumière et s'apprêtait à rejoindre les ténèbres.

À suivre...

ISBN EBOOK : 978-2-37733-111-6

numeriklivres.info

Tous droits réservés
AMANDINE CLEMENTE
et Numeriklivres, Paris, France 2017

Crédit photo couverture :
Evgenia Tipliyashina/fotolia.fr

eBook design : Studio Numeriklivres
Nous joindre : numeriklivres@gmail.com

Cette oeuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions de ne pas la diffuser, notamment à travers le Web ou les réseaux d'échange et de partage de fichier. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette oeuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

Retrouvez-nous sur les réseaux sociaux

[Facebook](#)

[Twitter](#)

OceanofPDF.com

“

**PARCE QUE NOS
EBOOKS SONT DES
LIVRES COMME LES
AUTRES**

NUMERIKLIVRES.INFO

OceanofPDF.com